

SPIRITVS



*Cor unum
et anima
una*

**p r o p h é t i s m e
d e L i b e r m a n n**

Le prophète n'est pas essentiellement l'homme des anticipations, l'homme des lointains, mais le témoin qui proclame, l'homme des profondeurs. Il proclame par révélation, la vérité de Dieu ; par intuition, la vérité de son temps ; par inspiration, la vérité de Dieu à son temps. Par-delà l'actualité superficielle et changeante, le prophète atteint l'éternité permanente. Blanchard : Le Vénérable Libermann, tome II p. 456

Nous dédions ce numéro en hommage au regretté Père Cabon et à Monsieur Pierre Blanchard, auteurs inséparables du premier monument valable élevé en ce siècle à la mémoire de Libermann. Par trente années de labeur obscur, le premier en avait jeté les fondations en éditant les quatorze volumes de ses « Notes et Documents ». Mais qui, dans le grand public, aurait soupçonné la richesse des matériaux ainsi amassés si le professeur des Facultés de Lyon n'avait édifié sur eux avec le même soin, en sept ans de travail et de méditation, l'imposante construction de sa somme ? Une vie consumée dans une joie filiale préparait et méritait au vénérable Père la rencontre d'un disciple fervent qui sans être spiritain n'en résolut pas moins « de devenir le missionnaire de ce clinicien des âmes ».

Est-ce à dire que la tâche soit achevée ? Il s'en faut. Maintenant que l'attention est éveillée, l'absence de certains ouvrages de base se fait, au contraire, plus cruellement sentir. Nous manquons de monographies historiques susceptibles d'aboutir à une biographie définitive ; nous manquons d'une édition critique des œuvres de Libermann qui inspire confiance au lecteur moderne ; nous manquons d'un florilège intelligent qui donne le goût d'en connaître davantage sans pour autant mutiler ou déformer la figure du maître ; nous manquons d'un « livre bref, vivant, substantiel » qui condense les analyses que beaucoup n'auront pas le courage ou les moyens de chercher dans les deux gros volumes de M. Blanchard. Et que tout cela soit d'assez bonne qualité pour se faire admettre dans des collections qui font autorité.

Puisse ce cahier contribuer à fortifier, de haut en bas, un courant d'opinion qui appelle et provoque la mise en chantier de tous ces travaux.

Spiritanus

PREMIÈRES ÉTAPES DE L'ITINÉRAIRE MYSTIQUE

L'itinéraire du Père Libermann fut jalonné de grâces multiples, de grâces de choix ; mais beaucoup échappent à notre connaissance, l'action de l'Esprit Saint s'exerçant généralement dans le secret le plus profond.

Il est possible cependant, en plusieurs circonstances de sa vie, de découvrir les marques de l'intervention divine, soit en se reportant à ses rares confidences, soit surtout en lui appliquant à lui-même les descriptions d'états d'âme que nous lisons dans sa correspondance ou ses écrits spirituels, et tout particulièrement dans le *Commentaire de Saint Jean* qu'il a rédigé pour lui seul, sans aucune intention de publicité : les conseils qu'ils donnent sont toujours fondés sur sa propre expérience.

PREMIÈRES GRACES

La toute première grâce dont il se souvienne (N.D., I, 63), directement orientée vers sa conversion, fut une grâce éclairante ; voulant procéder au vide total de cette âme avant d'en faire la conquête, la Providence conduisait de façon visible la crise de conscience qui précéda son baptême.

Jaegel est à la veille d'être promu à la charge de rabbin. Mais, dans l'incertitude où il se trouve, impossible pour lui de souscrire honnêtement à l'engagement exigé de ne jamais abandonner le judaïsme. Que peut-il discerner de l'avenir ? S'il n'ose plus se dire juif, il est incapable de prévoir s'il deviendra jamais chrétien. Il aurait bien envie de se rendre à Paris pour consulter M. Drach, un ancien rabbin converti au catholicisme, mais comment obtenir l'assentiment de son père ? Lui faire part de ses hésitations serait aller au-devant d'un refus certain. Le rabbin, qui a reçu plusieurs lettres le mettant en garde contre l'évolution de Jaegel son fils préféré, commence à s'inquiéter à son sujet ; aussi décide-t-il, pour en avoir le cœur net, de l'interroger sur quelques points du Talmud que seul peut avoir retenus « celui qui a étudié longtemps et récemment ces choses ».

La première question posée était précisément une de celles « sur lesquelles il est impossible de ne pas se laisser voir tel qu'on est » ; or voici deux ans qu'il a négligé complètement l'étude du Talmud.

« Cependant, poursuit le Père Libermann dans une confidence à M. Gamon, *p.s.s.*, à peine ai-je entendu la question qu'une lumière abondante m'éclaire et me montre tout ce que je dois dire. J'étais moi-même dans le plus grand étonnement, je ne pouvais m'expliquer une facilité si grande à rendre compte de choses que j'avais à peine lues. Je n'en revenais pas en voyant la vivacité et la promptitude avec lesquelles mon esprit saisissait tout ce qu'il y avait de plus confus et d'énigmatique dans ce passage qui allait décider de mon voyage. »

Libermann, qui sera comblé de tant de grâces d'illumination reçoit la première dans des conditions qu'il qualifie de miraculeuses. Admirable condescendance de la Providence divine qui daigne l'éclairer elle-même sur les subtilités du Talmud !

la fidélité aux premières grâces

A plusieurs reprises, il parle de la fidélité aux premières grâces. Il a certainement compris qu'il était redevable à cette fidélité de toute une suite de faveurs, et sans doute a-t-il été témoin, dans sa longue expérience des âmes, de plusieurs cas analogues au sien où l'accueil de la première grâce a décidé de l'orientation de toute une vie.

Il écrit dans le *Commentaire de Saint Jean* : « Telle est la bonté du divin Sauveur. Lorsqu'il a accordé une première grâce à une âme, si cette âme en profite, il la comble ensuite de ses grâces les plus intimes, il lui rend de fréquentes visites pour achever sa sanctification » (C.J., 666).

Toujours dans le *Commentaire* : « La divine sagesse va par degrés avec les âmes... Elle donne une première grâce à laquelle nous devons être fidèles ; si nous le sommes, nous en recevons une plus parfaite, à mesure que nous répondons à ces divines grâces, à mesure aussi notre divin bienfaiteur avance, jusqu'à ce que nous soyons entrés dans le sanctuaire de son amour » (C.J., n.é., 161).

A l'occasion de l'appel des premiers apôtres, il rappelle leur fidélité à la première grâce (C.J., n.é., 106). Lorsque Jésus se présenta aux bords du Jourdain, André et Jean, le futur évangéliste, entouraient Jean le baptiste. Dès qu'ils reçurent la première grâce, ils quittèrent Jean aussitôt pour suivre Jésus. Et Libermann de conclure : c'est parce qu'ils ont été fidèles à suivre l'impulsion reçue que Jésus, témoin de leur bonne volonté, « ne les laisse pas courir après lui », mais leur fait signe de venir à lui.

la grâce de la conversion

Dans le commentaire de l'évangile du bon Pasteur (C.J., n.é., 246), le Père Libermann indique les deux manières utilisées par le Père céleste pour introduire une âme dans son bercail. La première est entièrement l'œuvre de la grâce qui attire l'âme « sans qu'elle n'y comprenne rien ». Dans la deuxième, l'âme est amenée à la foi par « un raisonnement, animé cependant de la grâce divine ».

Il est évident, souligne le Père Libermann, que la première manière est la plus parfaite, les lumières intérieures accordées à l'âme étant bien supérieures à celles qu'elle pourrait acquérir par elle-même. Ainsi, nos qualités naturelles, notre tempérament, l'apport de notre hérédité sont peu de choses devant la grâce : « ce sont les dons de Dieu et les mérites de Notre Seigneur qui sont couronnés en nous ».

La conversion au catholicisme de Jacob Libermann est entièrement l'œuvre de la grâce ; il est introduit dans le divin bercail d'une manière soudaine, « sans qu'il n'y comprenne rien ».

Dans la chambre étroite qui lui a été assignée au collège Stanislas, il se sent en plein désarroi, au bord du désespoir, livré seul à

lui-même sans personne pour le conseiller, doutant de tout : de son passé, du judaïsme, de la religion chrétienne, de lui-même ; tenté de tout abandonner et de s'enfuir. Effondré au pied de sa table, il lance au Dieu de ses pères une adjuration solennelle, un appel déchirant qui voudrait retentir dans les deux Testaments. Et voici que soudain le grand miracle s'accomplit : Dieu ne peut demeurer indifférent à de tels accents. En un instant, il se sent inondé par une lumière éblouissante, indiscutable, définitive ; tous ses doutes ont disparu, il n'y reviendra jamais.

Aucun raisonnement de sa part, nulle recherche spéculative : *il* est simplement pris en charge par Dieu. C'est une attirance violente, un envahissement de la divinité, une véritable *possession* de Dieu. Il n'entre pas par la porte étroite : les lumières intérieures qu'il perçoit sont infiniment plus éclatantes que celles qu'il aurait pu acquérir de lui-même.

la grâce du baptême

Son baptême est une des étapes les plus importantes de son itinéraire spirituel ; étape décisive, qui va influencer toute sa vie.

Les petits enfants reçoivent la grâce du baptême dans l'inconscience ; en eux, la vie divine ne s'épanouit pas avant l'éveil de la raison et ce n'est qu'après une pratique plus ou moins longue de vie chrétienne que se manifestent les dons du Saint Esprit. Pour Libermann, le fait d'être baptisé à l'âge adulte, dans des dispositions admirables, le plaçait dans une position bien particulière.

Dans le *Commentaire de Saint Jean* déjà cité (C.J., n.é., 106), la vocation des premiers apôtres lui met en mémoire sa première rencontre avec Jésus : « Tous ceux qui ont le bonheur d'appartenir au divin Maître reconnaîtront [...] leur propre histoire », qui se confond avec « l'histoire de la bonté, de la douceur, de l'amour de Jésus pour eux ».

Il écrira (C.J., n.é., 133) : « Avant le baptême, Dieu n'est pas en notre âme d'une manière vivante [...] il n'y est pas le principe de ses tendances, de ses vues et conceptions, ni de son amour. Notre âme agit indépendamment de Dieu, ne le consulte en rien, n'en reçoit pas l'influence dans tous ses mouvements pour le suivre ; elle suit ses propres influences. » C'est seulement après le baptême que Dieu prend possession totale de l'âme. « Après notre baptême, l'Esprit Saint habite en nous d'une manière vivante et vivifiante, il y est pour devenir en nous le principe de tous les mouvements de notre âme, il devient l'âme de notre âme. »

Il comparera plus tard la grâce baptismale à une étincelle « qui tend à embraser tout ce qu'elle trouve de combustible en nous au feu divin » (L.S., III, 87), sans doute se souvenait-il alors de son propre baptême : « Quand l'eau sainte coula sur mon front, j'étais comme au milieu d'un immense globe de feu ».

Il racontait en ces termes à M. Gamon les circonstances extraordinaires qui avaient entouré son baptême (N.D., I, 66) : « Je ne puis assez admirer le changement qui s'opéra en moi au moment où l'eau du baptême coula sur mon front. Toutes mes incertitudes, mes craintes tombèrent subitement [...]. Je me sentais un courage et une force invincible pour pratiquer la loi chrétienne ; j'éprouvais une douce affection pour tout ce qui tenait à ma nouvelle croyance. » S'il est évident que la grâce sanctifiante ne cessa de croître en lui au cours de sa vie, on peut dire que le don de lui-même fut total dès le moment de son baptême : il se livra pour ne jamais plus se reprendre. « C'est l'effet de l'amour divin de Jésus, quand il entre dans une âme : il la rend insatiable » (C.J., n.é., 108).

Au sortir des fonts baptismaux, il promit à Dieu de se consacrer à son service dans le ministère des âmes.

peut-on parler de ses « infidélités » ?

Peut-être cherchait-il à expliquer son propre comportement dans les premiers mois qui suivirent son baptême lorsqu'il s'attardait à analyser l'état d'âme des premiers apôtres lors de leur rencontre avec Jésus sur les bords du Jourdain ? (C.J., n.é., 107) ; n'oublions pas que le *Commentaire de Saint Jean* est une simple méditation écrite pour lui-même au courant de la plume.

André et Jean, dit-il, n'avaient pas encore atteint ce degré de perfection où l'on abandonne tout pour suivre le Maître. Ils allaient à lui « *par intervalles* ». Insistant sur ce mot, il ajoute : « Ils étaient comme sont toutes les âmes dans les commencements, quand la grâce les a touchés et que Notre Seigneur les poursuit et les attire. Elles cherchent à jouir de lui, et cela *par intervalles*, et aiment à y revenir. » L'âme touchée par la grâce est inexpérimentée dans les débuts ; pleine de bonne volonté, elle renouvelle périodiquement sa donation. Elle n'a pas encore compris qu'il faut se livrer simplement et complètement, tout d'un coup.

Il semble bien que ce texte apporte une explication suffisante au reproche sévère, beaucoup trop sévère, qu'il s'adressera à lui-même, d'avoir été froid et infidèle à la grâce durant l'année passée au collège Stanislas (confiance à M. Grillard, N.D., I, 86).

Longtemps après, en 1846, il avouera au P. Schwindenhammer s'être montré alors « très lâche, très indifférent, très nul pour toute vie surnaturelle ». Poursuivi par la grâce, il cherchait à jouir de la présence divine par *intervalles seulement*, tout en aimant à y revenir. Reproche bénin aux yeux du commun, mais reproche grave pour lui que ce retard dans la donation totale, lorsqu'il aura compris l'importance et la grandeur de l'abandon et commencé de goûter la douceur de l'intimité avec Dieu.

Ce que nous savons par ailleurs (témoignages de l'abbé Aubry, N.D., I, 75), c'est que déjà à Stanislas son extérieur reflétait la paix et l'équilibre de son âme, et que déjà il exerçait un réel ascendant sur ceux qui l'abordaient. C'est aux cours de Sorbonne, qu'il fréquentait en 1827, que le rencontre l'abbé Aubry : « Il avait déjà ce cachet de douceur et de modestie qu'il a toujours conservé, et je n'ai pas encore oublié après un si long intervalle l'aménité de son sourire. Je l'ai toujours vu dans le calme et déjà je lui trouvais un extérieur angélique [...]. Il me suffisait de causer quelques instants avec ce jeune homme pour me retirer tout paisible. »

ses premières lettres *

Ces lettres sont les premières en date qui nous aient été conservées de lui ; nous les grouperons car elles sont adressées au même séminariste, M. Viot. Pour juger de leur intérêt, nous pensons qu'il est nécessaire de bien situer notre personnage à l'époque où elles ont été écrites.

Nous sommes à l'automne de l'année 1828. Libermann a vingt-six ans ; il n'y a pas encore deux ans qu'il a été baptisé et il vient d'achever modestement sa première année de théologie. Passé sans transition du judaïsme au séminaire, il n'a pas encore eu le temps matériel de s'assimiler tous les détails de la doctrine ; vraisemblablement, il en sait moins que la plupart des chrétiens ordinaires. A peine a-t-il eu le temps de s'initier à la méthode d'oraison de Saint-Sulpice, ayant été obligé jusqu'à Pâques de se lever un peu plus tard que ses confrères en raison de sa santé, et il vient seulement d'entendre parler de la grandeur de la vie d'union, à travers les élévations de M. Olier, dans les lectures spirituelles du soir.

Ce portrait, qui n'est nullement chargé, n'a vraiment rien d'encourageant. Que pourrait-on attendre d'une accumulation de détails aussi médiocres ?

* N.D., I, 132-136 ; L.S., I, 1-4.

Et voici pourtant que ce jeune converti, timide et gauche se met à traiter, comme un maître, des problèmes les plus délicats de la théologie de la grâce. Ces deux lettres sont très importantes à citer : elles nous révèlent déjà l'emprise de Dieu sur cette âme et nous éclairent sur les débuts de son élévation mystique.

Il écrit sans prétention, sentant vivement l'anomalie de sa position, mais avec la plus grande délicatesse afin de ne pas heurter son correspondant.

« Vous savez que c'est la charge d'un moniteur de dire naïvement et simplement tout ce qui lui passe par la pensée sur l'état spirituel de son ami [...]. Je prends donc la hardiesse de vous examiner [...]. *Il me semble* que cette retraite n'a pas tout à fait vidé votre cœur de vous-même et des choses qui vous entourent [...]. Votre cœur est *peut-être* bien plus attaché à vous-même et à la créature que vous ne croyez. »

Après ce préambule charitable, il en arrive au sujet principal : « Mon cher ami, [...] je suis *persuadé* que pour être parfait, *il faut que nous soyons absolument vidés de tout ce qui n'est pas Dieu.* » Déjà il met en garde contre les illusions : « Si nous n'étions pas fidèles à demander à Dieu de nous faire connaître notre propre misère, nous aurions bien de la peine à nous connaître... Je crains que vous ne vous soyez laissé emporter par le plaisir... Quelle peine ne vous coûtera-t-il pas d'extirper de nouveau toutes les habitudes vicieuses que vous aviez presque vaincues. S'il fallait recommencer le combat contre la vanité, la sensualité et tant d'autres misères dans lesquelles nos cœurs pervers sont plongés, ne serait-ce pas bien malheureux ? » Déjà son souci des *premières grâces* : « Seriez-vous sûr d'obtenir les grâces que Dieu vous a accordées dans la première année de combat que vous avez passée au Séminaire ? »

« Le Saint Esprit frappe à tout instant à la porte de notre cœur [...]. Nous désirons ardemment qu'il entre, et par ce désir nous lui ouvrons la porte. » Mais les bons désirs ne suffisent pas : « Comment peut-il y entrer, s'il n'y trouve pas de place, s'il trouve ce cœur qui doit tant lui appartenir rempli d'affections ennemies ? Il est donc obligé de rester dehors. » Mais « il a la bonté inconcevable d'attendre jusqu'à ce qu'il trouve une petite place et à mesure que nous nous débarrassons de ces misérables affections [...]. Il faut le prier et employer tout ce qu'il nous donne de force pour l'aider [...]. Il est essentiel que nous aidions ce divin Esprit à mettre dehors [...] les ennemis de Dieu qui se sont emparés de notre cœur, car sans notre ferme volonté, il ne les forcera pas seul ».

Son style est lourd, maladroit, incorrect parfois : il ne parle le français que depuis quatre ans ! mais sa pensée est ferme et bien précise. Toutes les nuances de son enseignement futur se découvrent déjà dans ces lignes : rigueur du renoncement, prédominance de la grâce, coopération avec l'Esprit Saint qui ne force pas seul les ennemis de l'âme.

des paroles de feu

Dès ce moment, Libermann est marqué par la grâce. Il a bien essayé de demeurer à l'écart et de se faire oublier de ses confrères, mais sa modestie, son calme, sa douceur ont attiré l'attention malgré lui. Surtout on ne se lasse pas de l'entendre parler du bon Dieu.

Sa parole n'a pourtant rien de particulièrement brillant, elle ne possède aucune de ces qualités extérieures qui font l'éloquence humaine ; elle séduit uniquement parce qu'elle trahit une vie intérieure intense et qu'on y sent passer le souffle de Dieu. Il dit avec beaucoup de simplicité des choses que tout le monde connaît ; il rappelle que Notre Seigneur est mort pour nous et que nous devons mourir à nous-mêmes si nous voulons vraiment vivre en union avec lui. Ces mots que les hommes prononcent depuis des siècles et auxquels ils ne prêtent plus guère attention, il arrive à leur donner un relief étonnant et comme une vie nouvelle.

Les témoignages abondent de ses anciens condisciples de Saint-Sulpice : « Des paroles de feu sortaient de sa bouche, assure l'un d'eux, lorsqu'il parlait du bon Dieu ; son cœur se gonflait, sa voir devenait entrecoupée. » D'autres déclarent : « Ses conseils frappaient comme des traits de lumière... Tout en lui démontrait l'action constante de la vie surnaturelle. » Vingt-cinq ans plus tard, M. Gamon se souvenait encore de l'impression ressentie : « Tant que je vivrai, j'aurai présent à mon souvenir cet air si doux, si calme, si serein, ce regard indéfinissable qui semblait toujours sous l'impression d'une pensée céleste [...]. Je me rappelle encore avec un indicible bonheur l'effet que ses paroles produisaient sur moi » (N.D., I, 68).

DÉPOUILLEMENT TOTAL

La sagesse des saints les entraîne au renoncement le plus complet ; il leur semble logique de lutter de toutes leurs forces contre la sensualité, l'égoïsme, l'attrait des plaisirs et des richesses, puisque ce sont là des obstacles directs à l'action divine. Ainsi raisonnait M. Libermann. La vie chrétienne lui apparaissait comme une route

rigoureusement droite, conduisant à l'absolu divin. Il endossa dès le premier jour les exigences de son baptême dans toute leur ampleur, convaincu qu'on ne pénètre dans l'intimité de Dieu que par le renoncement personnel, le détachement de toutes choses et de soi-même.

A cette lutte de la créature contre elle-même, Dieu n'assiste pas en simple spectateur, surtout lorsqu'il s'agit d'une âme privilégiée qu'il s'est choisie : il s'ingénie à l'accabler de toutes sortes de croix, à multiplier sur sa route les occasions d'humiliation et de souffrance ; l'histoire des saints nous en apporte des exemples constants. N'avait-il pas prévenu d'avance ceux qui cherchent à le suivre qu'ils auraient à pratiquer le renoncement et à porter leur croix ?

Après les circonstances si pénibles qui avaient accompagné sa conversion : doutes, hésitations, tentations de désespérance, M. Libermann s'était peut-être imaginé avoir atteint le port tranquille où l'on peut enfin jouir paisiblement de sa foi. En fait, les épreuves pour lui ne faisaient que commencer.

Mais ces épreuves, il sut les accueillir comme des grâces. La malédiction de son père lui donna l'occasion de rompre les derniers liens qui le retenaient au monde. La pauvreté matérielle le détacha définitivement des biens terrestres. La maladie l'aida à poursuivre ce dépouillement le plus difficile à conquérir : le dépouillement de soi-même.

sans famille

En rapportant les paroles prononcées par l'enfant Jésus retrouvé dans le temple : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? », il assurait que l'enfant Dieu s'adressait alors, par-dessus les apôtres, « à tous ses prêtres, jusqu'à la fin du monde » ; qu'il entendait exiger d'eux le détachement de leur famille pour n'avoir plus à s'occuper que de la recherche de Dieu (C.J., n.é., 120).

Semblable aux apôtres qui avaient « abandonné leurs filets et leur père » pour suivre le Maître, Libermann connut lui-même toute l'ampleur du sacrifice lorsque, peu de mois après son entrée à Saint-Sulpice, il reçut de son père une lettre lui reprochant en termes violents sa conversion au catholicisme, l'accablant de solennelles malédictions et lui signifiant qu'il serait désormais retranché de la famille. Tendrement attaché à son père, il ressentit vivement cette épreuve, la plus douloureuse qu'il connut avant la grande purification de Rennes et qui fut vraisemblablement le point de départ de son effondrement physique. Mais ce fut cette

épreuve — il le confiera plus tard au Père Schwindenhammer — qui lui valut la grâce de la contemplation.

sans ressources

Pour communiquer au monde son message, Dieu se choisit habituellement de *vrais pauvres*, qui ont charge d'enseigner aux autres, surtout par l'exemple qu'ils donnent, comment mépriser les biens terrestres si dangereux pour l'équilibre de l'âme. Libermann prend rang parmi les grands hérauts de la Pauvreté, à côté de saint François d'Assise, de saint Jean de la Croix, du Curé d'Ars, du Père Chevrier, du Père de Foucauld.

En octobre 1826, quand il quitte sa province natale pour Paris, il est sans ressources, entièrement dépendant de la charité de quelques amis. C'est une bourse de l'archevêque de Paris qui permet son admission au séminaire. Et lorsque sa santé compromise semble lui fermer l'accès du sacerdoce, c'est par pure charité qu'il est maintenu à Saint-Sulpice. On lui confie alors la fonction de « premier aumônier des pauvres », ce qui lui donne chaque mercredi l'occasion de présider à la distribution de vêtements aux miséreux : il était au milieu d'eux comme l'un d'eux, dira de lui un de ses condisciples, toujours rempli d'humilité et de bonté.

Saint Pierre n'a jamais quitté qu'un filet, écrira-t-il dans le *Commentaire de Saint Jean* (C.J., 292), mais il l'a fait « avec une disposition si parfaite, qu'avec ce filet, il a quitté le monde entier, et il ne veut plus en entendre parler ». Ces paroles s'appliquent parfaitement à lui-même : le peu qu'il a quitté, il l'a quitté « avec une disposition parfaite ». Lui non plus ne veut plus entendre parler du monde ; il ne l'a d'ailleurs jamais bien admis. Lorsque son supérieur lui fera savoir qu'il ne peut plus demeurer au séminaire, il répondra par ces simples mots : « Pour ce qui est de mon retour dans le monde, il ne saurait en être question, puisque je l'ai quitté pour toujours. » Ainsi a-t-il fait table rase de son passé, de ses traditions familiales, de sa mentalité juive ; il a perdu jusqu'à sa manière de penser. Sans appui, dénué de tout ce qui fait la respectabilité d'un homme, sans rien d'humain à quoi s'accrocher, il n'a même plus le sentiment de sa propre sécurité.

Mais ce dénuement le rapproche logiquement de Dieu ; si les saints se détournent du monde, c'est uniquement pour se tourner vers Dieu. « A quoi bon toutes ces niaiseries et toutes ces futilités dont notre cœur s'occupe et s'amuse, écrit-il à cette époque ? Quand notre âme sera-t-elle enfin toute à Dieu, avec tous ses désirs et toutes ses affections ? Quand aurons-nous enfin acquis cette paix inébranlable et ce profond esprit intérieur qui sont le

partage des saints ? » (L.S., I, 140). Une de ses premières lettres portait cette confiance : « Mon cœur est toujours dans une parfaite tranquillité et rien ne sera capable de troubler cette paix. Tous mes désirs se bornent à servir mon Dieu, autant qu'il est en moi, et j'espère que sa bonté infinie ne me refusera pas ses grâces et me conduira au bout de cette pénible carrière sans que je puisse jamais l'offenser » (N.D., I, 149).

« Dieu seul ! » Ces deux petits mots résument tous les conseils qu'il donne alors à ses condisciples, comme aussi toutes ses préoccupations personnelles ; ils pourraient être placés en exergue de chacune de ses lettres. « Dieu seul, Dieu seul, toujours Dieu seul !... Ne voir que Dieu seul en toutes choses et partout, la volonté dirigée vers Dieu, ne rien faire par amour-propre [...] ou en vue de plaire aux hommes » (L.S., I, 153). « Mon Dieu seul est grand, mon Dieu seul est beau, mon Dieu seul est riche, puissant et éclairé » (L.S., I, 113).

sans forces

Dans la souffrance physique, il apprit à se détacher de lui-même. Il est aisé de disserter sur l'excellence des croix, mais bien peu nombreux sont ceux qui savent en découvrir le sens profond et les accueillir avec esprit de foi. La souffrance est une grâce, elle peut même devenir une véritable école d'abandon, mais cela ne se réalise pas tout seul, sans effort de notre part : « Dans la souffrance, on est sûr de trouver Jésus », à la condition toutefois « qu'on se porte vers lui, qu'on le cherche ».

Obligé depuis son enfance de ménager ses nerfs fragiles, M. Libermann est resté d'une santé délicate. A Saint-Sulpice, il a obtenu les premiers mois de se lever plus tard que la communauté, il se plaint, au cours de la seconde année, de migraines continuelles. C'est à la fin de 1829 qu'éclatent brutalement les premières crises d'épilepsie.

Lorsque l'Eglise se propose d'élever un homme sur les autels et de le donner en exemple aux autres hommes, avant même de rechercher s'il a réalisé des miracles pendant sa vie ou après sa mort, elle s'inquiète de savoir s'il a pratiqué la vertu d'une manière héroïque ; car c'est la vertu, et non les seuls miracles, qui fait les saints. Les condisciples de M. Libermann sont unanimes à reconnaître qu'il donna vraiment dans la maladie un exemple d'héroïsme.

« Malgré ses souffrances, écrira un de ses anciens condisciples, le P. Leblanc, *s.j.* (N.D., I, 119), je n'ai *jamais* remarqué en lui les signes d'une tristesse peu résignée ; au contraire, sa sérénité était

imperturbable. » « Il n'en paraissait pas plus affecté ni affligé que de la chose la plus indifférente, assure Dom Salier (N.D., I, 114). Je crois même qu'au fond de son cœur il s'en réjouissait et en bénissait Dieu comme d'une grâce et d'une faveur. »

Habituellement, les crises de haut-mal s'accompagnent de tout un cortège d'appréhensions et d'angoisses : « Ce qui me faisait le plus de mal, c'était la crainte, les inquiétudes, les précautions », confiera-t-il plus tard à une personne atteinte d'affection nerveuse (N.D., VII, 238). Et il indique les moyens qu'il employa lui-même pour les dépasser : « Il faut secouer ces mouvements, ces agitations de l'âme, se distraire de soi dans ces moments-là, ne pas se laisser prendre par les angoisses nerveuses, mais se mettre dans une grande indifférence devant Dieu... *Je vous dis la marche que j'ai suivie dès que j'ai commencé à me donner au bon Dieu.* » Cette « remise totale entre les mains de Dieu » qui fixe l'âme dans la paix peut même contribuer à l'amélioration d'une santé déficiente, il en a fait lui-même l'expérience : « Je l'ai suivie (cette marche) par esprit de foi et dans le désir de plaire à Dieu, sans penser à recouvrer ma santé par ce moyen, parce que je ne me doutais pas que cette conduite pût m'être utile. Par le fait, elle a eu une grande part à ma guérison. »

Subjugués par l'attitude de ce grand malade toujours calme, toujours égal à lui-même, qui sort le visage souriant des crises les plus atroces, ses condisciples se pressent autour de lui ; beaucoup de ceux qui souffrent de troubles intérieurs retrouvent la paix à son contact. Ses conseils de douceur et de patience envers soi, qu'il renouvellera toute sa vie et tout particulièrement pendant la période de Rennes, prennent à leurs yeux une signification de réalisme profond.

Dans l'itinéraire mystique du Père Libermann, l'acceptation surnaturelle des souffrances, des humiliations, des contradictions tient une place prépondérante : c'est elle qui l'a orienté vers un abandon total et qui l'a préparé, en facilitant l'action du Saint Esprit, à recevoir la grâce insigne de la contemplation :

Quand une fois la très sainte croix a achevé d'exterminer toutes les affections, tous les désirs et toutes les vues humaines, oh ! c'est alors qu'elle déploie avec éclat et avec un certain faste et une grande profusion les grandes merveilles qu'elle possède. Elle élève l'âme jusqu'à l'union et à la consommation ou transformation divine (L.S., II, 123).

BASSE - TERRE, JEAN GAY C. S. S P
EVEQUE DE LA GUADELOUPE

UNE VOIE DE REPOS

ILLUSTRATION ET ESSAI DE DÉFINITION

Le vénérable Libermann a eu conscience d'enseigner aux âmes « une voie large et facile pour arriver à l'amour parfait ». Lui-même l'a encore qualifiée audacieusement de « voie de repos, où Jésus fait beaucoup et l'âme peu ». On nous a déjà rappelé les présupposés psychologiques et théologiques qui fondent cette doctrine (cf. « Spiritus » n° 4, pp. 369-380). Il faudra voir aussi comment elle sait éviter les illusions du quiétisme et de l'illumination. Ce sera l'objet d'un prochain article de M. le chanoine Henri Dubreil qui, aujourd'hui, s'efforce à cerner avec précision la nature de cette « voie de repos ».

On notera comment ces analyses, antérieures à celles de M. le chanoine Blanchard, en rejoignent admirablement les conclusions (voir tome I, pp. 230-235 ; 301-312 ; tome II, pp. 213-219 ; 465-467).

Le vénérable Père Libermann recommande à l'âme de se mettre dans une attitude passive. Nous trouverons les éléments nécessaires pour définir cette passivité dans les comparaisons et les explications qu'il nous donne, concernant l'arrêt des différentes facultés de l'âme, de l'imagination surtout et de l'esprit.

laissez-le faire

Une lettre datée de Rennes, 1837, suffit à nous montrer l'importance que le vénérable Père attachait au « laisser-faire ». Dans cette lettre, il emploie jusqu'à cinq fois l'expression « laissez-le » et cela dans le même paragraphe, où il ne fait que répéter le même conseil.

« Tenez-vous toujours dans votre *néant* ; *laissez-le façonner* selon son bon plaisir tout ce misérable *néant* ; *laissez-le en toute liberté et volonté* se transformer et se représenter dans ce vil et abject *néant*, selon les desseins de miséricorde de son Père sur cette misérable âme. O très cher ! si vous saviez quelle est ma joie lorsque je pense à ce règne de miséricorde, d'amour et en même temps de justice qu'il veut exercer dans votre âme. La miséricorde et l'amour vous resteront à vous, néant et pécheur que vous êtes, et la justice il la prend sur lui seul, il s'en nourrit, il s'en rassasie dans votre âme. Voilà pourquoi, chère âme, je vous dis : *laissez-le faire*, ne soyez pas de petite foi, ne soyez pas faible, ne lui résistez pas. Il consommera son entreprise, car il est infiniment puissant, sage par essence, et il a en lui la plénitude d'amour. *Laissez-le donc agir* selon sa puissance, terrassant, abattant et anéantissant toute la vieille créature ; *laissez-le en toute liberté* employer sa sagesse divine pour éclairer ce chaos obscur de votre âme..., et il finira enfin par établir en vous la vie et le règne de son unique amour ¹. »

Voici déjà une comparaison : un néant qui doit se laisser anéantir. Il la tient de M. Olier. Il se souvient aussi quelquefois, à l'approche d'une ordination par exemple, des termes de victime et d'immolation, si chers à tous les maîtres de l'Ecole française, à Condren en particulier.

« Je désire et je souhaite, écrit-il à un futur sous-diacre, de toute la plénitude de mon âme que notre adorable Maître *consomme* votre intérieur *dans ce saint sacrifice*, de manière que vous restiez ainsi, *comme une victime morte entre les mains de ce grand Prêtre*, qui la présentera à son Père Céleste. Dans ce cas, vous n'aurez qu'à vous maintenir dans cet esprit d'amour qui fait agir Jésus sur vous et en vous ². »

Mais comme il passe facilement à un langage plus simple :

« Soyez entre ses mains *comme un jouet entre les mains d'un enfant* ; *laissez-le faire* de vous et en vous tout ce que sa bonne

1 L.S., I, 326.

2 Rome, 25 juillet 1840, L.S., II, 464.

volonté lui dictera, et ne lui demandez ni pourquoi ni comment il fait cela.

« Vous n'êtes rien, laissez-le faire de ce rien tout ce que bon lui semblera ³. »

Les comparaisons employées vont toutes à montrer que l'âme doit être entièrement à la disposition de Dieu, inerte d'elle-même, sans vie, mais souple, malléable, prête à prendre la forme que voudra bien lui donner celui qui la tient entre ses mains. S'il veut la frapper, elle doit se tenir devant lui « *comme une enclume* [...] devant le forgeron » ⁴; s'il veut par une apparence fantaisie en contrarier tous les mouvements, qu'elle soit « entre les mains de Jésus *comme une boule* entre les mains d'un enfant qui en fait son joujou » ⁵ et qu'elle se laisse « *ballotter* comme le divin Maître voudra et autant qu'il le voudra » ⁶. Il sait à quel moment il doit lui envoyer ses inspirations; à elle donc d'attendre, sans jamais le précéder, mais prête à suivre « toujours le mouvement que le bon Dieu (lui) donne, *comme un vaisseau* suit le mouvement du vent dans ses voiles » ⁷.

Pour être complètement « pliable » entre ses mains elle doit se considérer comme un « *bien* » dont l'unique maître et l'unique gérant est Notre Seigneur, qui peut la tourner et la retourner à son gré, qui peut faire « sur sa propriété et dans sa propriété toutes ses volontés et tout son bon plaisir [...] suivre tous ses goûts et même, s'il est permis de le dire, tous ses caprices » ⁸. Si l'on attaque la propriété, qu'elle ne prenne pas le soin de la défendre, puisqu'elle ne lui appartient plus, qu'elle laisse ce soin en toute circonstance à Jésus, le propriétaire. « C'est à lui à avoir soin de ce qui lui appartient ⁹. » Qu'elle se souvienne aussi que d'elle-même elle n'est qu'une « *entière nullité* » ¹⁰; qu'elle tient tout de son Maître qui, pour la rendre ce qu'elle est, a travaillé sur le néant. « Tenez-vous (donc) toujours dans votre néant, et *laissez-le agir* en toute liberté et selon toute la volonté de son Père ¹¹. » Il est libre de la travailler comme le potier travaille l'argile : « Que votre âme soit entre ses mains *comme l'argile* entre les mains du potier. *Laissez-vous pétrir* par la main habile qui vous manie, afin qu'elle vous donne la forme que le grand Maître de votre âme veut que vous ayez ¹². » Comme le laboureur travaille la terre : « il la tourne, la retourne, la brise et la travaille en tous sens; *elle le laisse faire*. Agissez de même devant Dieu ¹³. »

3 Ibid., 465.

4 L.S., III, 115.

5 L.S., III, 385.

6 L.S., III, 385. Cf. aussi II, 465.

7 L.S., IV, 20.

8 L.S., II, 403-404.

9 Ibid.

10 N.D., IV, 71.

11 L.S., I, 325.

12 L.S., IV, 616.

13 Ibid.

comme un enfant

Le Père Libermann emprunte plus volontiers au domaine des choses inertes ses comparaisons, sans doute parce qu'elles servent mieux son but. Il n'oublie pas pourtant que l'âme doit se mettre librement dans cette attitude de passivité. Aussi ce sont parfois des modèles plus vivants, des personnes qu'il met devant les yeux. La future religieuse qui doit se tenir dans son « *entière nullité* » devant Jésus est aussi « *l'épouse* » qui se lie à lui par amour, mais en se regardant comme telle, elle doit « lui céder tous les droits des époux ordinaires, et *le laisser* jouir en plein des droits et de toute l'autorité des époux »¹⁴. L'âme fortement poussée par la grâce doit se laisser « entraîner *comme un homme qui nage dans un courant rapide* ; il se laisse aller et ne fait que très peu de mouvements pour suivre le courant. Tout ce qu'il a à faire c'est de rester dans la bonne voie ; s'il ajoute un grand travail à l'entraînement de l'eau, il se fatigue à tort sans aller plus vite ; et s'il va plus vite, il pourrait bien lui arriver de sortir de la voie que suit le courant et de s'arrêter ou de se briser »¹⁵.

La comparaison de *l'enfant* revient assez souvent dans les lettres, pour rappeler à l'âme sa faiblesse ou encore les gâteries dont elle a été l'objet pendant la première période de sa vie spirituelle¹⁶, mais surtout pour caractériser l'abandon parfait à la conduite de celui qui la porte entre ses bras. Même si cette âme est exceptionnellement riche en dons surnaturels de toute sorte, avec « une volonté inébranlable de faire le bien ; de le faire parfaitement »¹⁷, elle doit, si elle veut « diriger les hommes » dans la voie droite, se laisser elle-même diriger comme un enfant.

Au P. Le Vavasseur, Supérieur de la mission de Bourbon, « nature bouillante » qui en vient facilement aux résolutions extrêmes sans attendre la motion divine, il rappelle en premier lieu cet esprit d'enfance.

« Voici les conseils que je vous donne :
« Faites-vous enfant...¹⁸ »

Il faut se laisser aller « comme un enfant entre les bras de sa nourrice »¹⁹, sans faire attention à la voie par laquelle Notre Seigneur nous conduit, sans souci et sans inquiétude, ne se posant ni pourquoi ni comment, ne cherchant pas à savoir, ne s'essayant pas à marcher lui-même.

14 A M^{lle} Louise des Loges, 1843.
N.D., IV, 71.

15 L.S., II, 330.

16 N.D., IV, 155.

17 Au P. Le Vavasseur, 17 juillet 1850.

L.S., IV, 619.

18 Au P. Le Vavasseur, 16 juin 1850.

L.S., IV, 621.

19 L.S., II, 278-279.

« Il faut vous *laisser conduire* par sa divine main, comme un enfant qui ne sait rien, qui n'est capable de rien, qui même ne sait pas marcher ²⁰. »

Dans la faiblesse de l'enfant, le Père Libermann voit surtout l'incapacité de raisonner, de réfléchir ; l'enfant ne cherche pas trop. « Il ne sait pas examiner ni étudier ce qui est le plus agréable en toutes choses (à son père), il n'en a pas la faculté... Il fait selon la première idée qui se présente à son esprit ²¹. » C'est ainsi qu'il faut faire « pour aller à Dieu par le cœur » ; il faut que « (l') esprit soit un peu insouciant, indifférent » ²².

Beaucoup d'auteurs spirituels ont employé cette comparaison de l'enfant ; pour tous, l'enfant s'abandonne à la conduite de celui qui le mène mais pour plusieurs, il regarde encore où on le mène, et marche lui-même à côté de son guide ; « l'enfant » du Père Libermann se laisse porter et il a les yeux fermés, ne voyant rien, ne sachant rien qu'aimer.

« Puisque vous êtes aveugle, laissez-vous conduire par Celui qui est la source de toute lumière ²³. »

« Pourvu qu'il voie, cela doit vous suffire ; *laissez-vous conduire*, et suivez votre très doux et très adorable Conducteur avec amour et abaissement ²⁴. »

aller à Dieu par le cœur

Toutes ces comparaisons, celle de l'enfant surtout qui se laisse conduire aveuglément, nous permettent déjà de reconnaître l'un des éléments du « laisser-faire ». C'est l'élément plutôt négatif : l'arrêt du travail naturel des facultés, celles de vision en particulier. Il faut expliquer davantage maintenant cette « passivité de l'esprit ».

Notons d'abord, si besoin en est, après les comparaisons citées plus haut, que la passivité s'étend à l'âme toute entière. « Soyez dans son *entière* dépendance (du Maître), afin de ne plus *rien voir, ni savoir, ni comprendre, ni désirer, ni vouloir*, et de n'avoir plus même de mouvement, de vie et d'existence qu'en lui et par lui seul ²⁵. »

Toute faculté doit donc être immobile. Mais c'est surtout l'esprit qui doit être tenu en bride, et il faut entendre par esprit le

20 L.S., II, 435.

21 A. M. Lannurien. N.D., IV, 104-105.

22 Ibid.

23 L.S., I, 112.

24 L.S., III, 73.

25 L.S., I, 350.

pouvoir de se représenter quelque chose, soit par image, soit par idée. Le cœur, au contraire, c'est-à-dire le pouvoir d'aimer, dont le centre est dans la volonté au plus intime de l'âme, tout en attendant « l'impression » de la grâce, doit, sous son influence, entrer en activité. — Cette supériorité du cœur est nettement marquée dans les directions données par le Père Libermann. C'est dans le cœur que doit se faire « l'acquiescement » de l'âme, préparation à l'exécution.

« Pour que l'acquiescement soit bon et pur, il doit avoir son séjour dans la volonté et ne pas produire cette violente activité dans l'intelligence, ni embraser l'imagination. Cette activité de l'esprit et cet embrasement de l'imagination ne sont autre chose que l'action de notre nature, action forte qui, n'étant pas assez réglée, couvre l'action de la grâce, la gêne et quelquefois en détruit tous les bons effets. De plus, si, par cet acquiescement, nous livrant à l'activité de notre nature, nous nous mettons à former des plans, ou même s'ils se forment dans notre imagination sans que notre entendement les cherche, ils ne sont plus la chose dont Dieu inspire le désir [...]. Alors il y a un double danger : le premier, c'est que nous prenons trop de goût à ces plans, qui nous paraissent beaux, grands, plaisent à la nature, embrasent l'imagination [...]. Le deuxième danger, c'est la ténacité à nos idées, aux plans qu'elles nous ont fait concevoir ²⁶. »

Donc, pendant l'acquiescement, l'esprit, c'est-à-dire l'entendement et l'imagination, doivent se tenir tranquilles ; la raison en est donnée : leur activité est purement naturelle et ne peut que neutraliser l'action de la grâce. C'est à la volonté d'acquiescer en se laissant embraser par les désirs.

« Ayez de grands désirs de votre sanctification ; mais retranchez-en, ou plutôt modérez-en l'activité, la précipitation, l'impétuosité. *Votre volonté doit être insatiable*, et il vous faut désirer avec ardeur ; mais votre esprit doit tendre vers l'acquisition de son objet avec paix, calme, douceur et modération, de manière qu'il ne s'y mêle point d'impétuosité. Toute l'ardeur de vos désirs doit être *dans la volonté et dans le cœur, votre esprit doit recevoir plutôt qu'agir* ²⁷. »

Mais pourquoi le cœur peut-il se laisser aller à l'ardeur de ses désirs ? Pourquoi ne pas s'en défier comme de l'esprit ? Voici la raison :

26 L.S., III, 548-549.

27 L.S., II, 259.

« Défiez-vous de tout mouvement intérieur qui a son principe et son développement dans l'esprit ; c'est le cœur qui est le centre de tout ce qui est bon en nous, de tout ce qui vient de la grâce divine. Surtout quand ce mouvement monte de l'imagination, il faut le regarder comme non avvenu et le tenir pour une tentation, avoir garde de s'en troubler, passer outre, et ne pas se laisser préoccuper de ce qui en fait l'objet ²⁸. »

L'intelligence, comme l'imagination, doit se tenir en paix. Cependant, après que le mouvement a été donné au cœur, l'intelligence doit intervenir, mais indirectement, pour diriger le mouvement. Dans une longue lettre où le vénérable Père définit ce que doit être dans la vie spirituelle la soumission de l'intelligence et du cœur, il assigne clairement leur rôle à l'un et à l'autre.

Etablissez comme *principe d'action* votre cœur et non votre esprit : l'impulsion première pour l'action doit venir du cœur, l'intelligence n'a qu'à diriger ensuite le mouvement ²⁹.

Et dans une autre lettre, reprenant avec plus de détails la comparaison du navire, il donne plus de relief encore à sa pensée.

« Un navire a ses voiles et son gouvernail. Le vent souffle dans la voile et fait marcher le navire vers la direction qu'il doit prendre ; c'est donc *par les voiles qu'il marche* et qu'il prend une direction générale. Cependant cette direction serait trop vague et pourrait parfois égarer le navire ; on a donc un gouvernail qui le dirige exactement sur la ligne qu'il doit prendre, sans s'écarter du tout. Votre âme est le navire, le cœur représente *la voile*, l'Esprit Saint est le vent, il souffle dans votre volonté et l'âme marche, et elle marche vers le but que Dieu se propose. Votre esprit est le gouvernail qui doit empêcher que, dans la force et dans la vivacité du mouvement donné à votre cœur, vous ne sortiez de la ligne directe et déterminée par la divine bonté ³⁰. »

Mais cette « action directrice » doit rester secondaire, parce que la ligne de direction est déjà donnée : l'intelligence n'a pas à la chercher, mais à la conserver et cela sans vue bien déterminée, par « une attention douce et calme [...] à rester entièrement soumis à la divine volonté » ³¹. Qu'elle ne s'inquiète pas surtout « de la voie » dans laquelle elle marche ³², qu'elle ne se demande pas où elle conduit, si c'est une voie « basse ou élevée » ; qu'elle oublie

28 L.S., IV, 549.
29 L.S., IV, 255.
30 L.S., IV, 255.

31 *Ibid.*
32 N.D., II, 117.

tous ses propres jugements, surtout qu'elle s'oublie elle-même, sans considérer les choses qui se passent en elle, « l'œil intérieur [...] toujours tourné vers (le) Maître »³³.

« Si nous examinons ou si nous considérons les choses qui se passent en nous, nous sommes en très grand danger d'amour-propre, de secrète complaisance et présomption [...]. Il ne faut pas examiner [...] les mouvements intérieurs de notre âme, et y fixer notre attention pour savoir ce qui vient de Dieu³⁴. »

A cet examen, une âme de séminariste est facilement portée, de par la nature même de ses études.

« Ne soyez pas tant théologien, lui dit amèrement le Père Libermann ; ne mesurez pas les bontés divines à l'aide du compas théologique, mais à la mesure de l'amour de notre très cher Maître, qui est immense [...] *ne raisonnez pas, mais suivez Jésus [...] l'amour ne raisonne pas, il est aveugle ; c'est Jésus qui lui ferme les yeux*³⁵. »

Jésus veut en effet être le seul guide et la seule lumière, si bien que l'activité de l'intelligence doit toujours rester très faible et diminuer de plus en plus, jusqu'à disparaître dans l'état des parfaits. Décrivant un état d'oraison où « la grâce de Dieu est forte », « état d'oraison contemplative et très intérieure », le Père Libermann dit que l'âme en cet état est conduite « comme un aveugle par la volonté et non par l'intelligence »³⁶. C'est l'état de Marie-Madeleine répandant le vase de baume sur les pieds et la tête du Sauveur :

« Elle suivait à l'aveugle le mouvement qui la pressait. Le véritable amour ne calcule pas...

« Marie ne réfléchit pas, elle ne voit pas ce qu'elle fait, elle éprouve un mouvement violent qui la transporte, et elle s'y abandonne comme font ordinairement et ont toujours fait les amantes ferventes de Jésus³⁷. »

ne pas aller plus loin que le Seigneur ne nous pousse

Si prédominante que doive être l'action du cœur, elle-même est soumise à la loi générale du « laisser-faire ». Elle ne doit pas être un travail, et surtout ne pas dépasser la poussée de la grâce...

33 L.S., I, 452.

34 L.S., I, 452 et 455.

35 A un séminariste, 23 août 1838.
L.S., II, 79-80.

36 Etat d'oraison de M^{lle} Guillarme.
N.D., IV, 336 et 393-394.

37 C.J., 668-669.

« Si quelquefois, dans mes lettres, j'avais l'air de vouloir vous faire agir, croyez-moi, ce n'était pas là mon intention et l'idée ne m'en est jamais venue [...]. Tenez-vous en paix, laissez-vous aller entre les mains du bon Maître, ne vous mêlez de rien que *lorsqu'il vous pousse et comme il vous pousse*³⁸. »

Donc ne pas prévenir, mais ne pas aller plus loin non plus. C'est bien au cœur à « sentir » ces poussées, mais il doit se garder de se laisser aller à une activité qui lui ferait perdre ce sentiment. Il peut le perdre, tout en restant en paix, mais c'est alors le signe qu'il doit arrêter son action et ne pas passer à l'exécution.

« Il faut *sentir* que la *grâce nous pousse, pour exécuter*, aussi bien que pour désirer³⁹. »

Il faut en effet ranger en deux classes les désirs imprimés au cœur. « Les premiers sont tellement imprimés dans nos âmes par la grâce divine, que notre bon Maître en fait tous les frais » (ibid.). Le cœur est pris et la volonté reçoit une grande force pour l'action ; ces désirs sont à suivre, parce que, malgré les répugnances naturelles qu'elle éprouve quelquefois, l'âme, pour les surmonter, n'a pas à entrer en activité violente, mais simplement « à se laisser entraîner au mouvement qui l'anime ». Ces désirs peuvent commencer par une vue de l'esprit, mais accompagnée d'une impression de suavité qui passe dans la volonté ; celle-ci a toujours la part principale dans l'action.

Les autres désirs n'embrasent pas l'âme comme les premiers, parce que la grâce, tout en les inspirant, ne pousse pas pour en venir à l'exécution, « car il arrive parfois que Dieu donne un désir qu'il ne veut pas que nous exécutions » (ibid.). Malheur aux âmes qui « sentant cette impression du désir que la grâce divine excite en elles, *agissent ensuite par elles-mêmes*, se poussent et s'animent avec violence pour en venir à l'exécution. *Elles vont plus loin que Notre Seigneur ne les pousse*, et, ce qui est pire, même lorsque le Maître ne les pousse plus du tout, elles veulent toujours aller » (ibid.). Le résultat immanquable de cette conduite est de mettre l'âme « sous l'empire de son imagination et de sa propre action », et de l'éloigner ainsi de Dieu.

Qu'elle se garde donc en particulier, si Dieu ne lui donne qu'un désir général de sanctification, d'embrasser avec ardeur certaines actions qu'elle conçoit « comme très parfaites » et que « les grands saints ont pratiquées » (ibid.). Mais qu'elle se contente alors

38 L.S., I, 391-393.

39 L.S., III, 21-25.

de purifier son intérieur et d'attendre que Dieu agisse plus particulièrement en elle.

Ne pas prévenir l'Esprit, ne pas aller plus loin qu'il ne pousse, n'avoir de mouvement que par lui, on pourrait craindre qu'un « laisser-faire » qui exige autant d'attention à ne pas contrarier l'Esprit, ne soit que tracas pour l'intelligence et serrement pour le cœur. Il n'en est rien. Que l'âme soit le jouet de l'Enfant-Jésus, qu'elle soit l'enclume du forgeron divin, qu'elle reçoive comme une voile les souffles qui l'enflent et la conduisent, elle est toujours *coram Deo* ; elle se tient « devant Lui », beaucoup plus attentive à *celui* qui fait et agit en elle qu'à ce qu'il fait en elle. Aussi ce doit être « une extrême joie » de n'être que néant, parce que ses yeux se détournant d'elle-même, sont toujours *ad Dominum*.

« Nous ne sommes bons à rien, nous ne pouvons rien, nous ne valons rien, nous ne sommes rien ; ne devrions-nous pas nous trouver *dans une joie extrême* de ce que au moins nous sommes des objets sur lesquels s'exerce la divine volonté de notre très cher Maître ? Tenons-nous donc *devant lui* dans notre néant et notre bassesse ; tenons-nous dans un état de mort et d'extinction intérieure, n'ayant plus ni de mouvement, ni de vie, ni d'existence devant lui. Soyons comme le néant, tenons-nous comme le néant devant lui...⁴⁰ »

Devant lui, et non devant nous — peu importe les différents états par lesquels il lui plaira de nous faire passer. L'âme s'y laisse entraîner avec indifférence.

« Que (Dieu) vous tienne dans la paix ou qu'il permette que vous soyez assaillis de troubles, de tentations et d'inquiétudes, tout cela doit vous être égal, parce que vous ne devez fixer votre âme qu'en lui et son très saint et très amoureux bon plaisir⁴¹. »

Mieux que cela, l'âme doit exulter, puisque c'est toujours la volonté divine qui s'accomplit.

« Tenez-vous donc toujours tranquilles, doux et paisibles au milieu de tant de différents états, et non seulement paisibles, mais *pleins de joie* et d'actions de grâces, de ce que votre Père et votre souverain et bien-aimé Maître fait sa volonté en vous, selon toute la plénitude de sa sagesse et de son amour » (ibid.).

40 L.S., I, 449.

41 L.S., I, 316.

Au terme de cette analyse du « laisser-faire », nous ne saurions mieux le définir que comme un abandon affectif et contemplatif entre les mains de Dieu.

ABANDON parce qu'il est absence de travail et d'initiative, et remise totale des facultés de direction entre les mains de Dieu.

AFFECTIF à cause du rôle tout à fait secondaire accordé à l'esprit et de la primauté accordée au cœur dans la coopération active à la grâce.

CONTEMPLATIF en raison de la « passivité » des facultés et de cette attention unique à Dieu dans l'abandon à sa conduite.

Cette « voie de repos » conduit évidemment à la contemplation, « là où Dieu veut nous mener » ; c'est bien là le terme de la route, on n'en peut plus douter. A mesure qu'elle approche de ce terme, l'âme a davantage le « sentiment » de l'action divine, non pas que les sens soient plus vivement impressionnés, mais parce que dans son plus intime, l'âme sous l'influence des dons du Saint Esprit l'expérimente suavement. Ces dons ne sont pas nommés ordinairement, mais ils sont en exercice, en exercice supérieurement goûté, dans une âme qui marche ou plutôt se laisse porter, sans résistance dans la « voie de repos ». Autrement elle ne serait pas ce que le Père Libermann la décrit : docile, maniable entre les mains de « l'Esprit de Vie », au point qu'il soit le principe et la source unique de toutes ses affections, désirs et mouvements. (Voir L.S., I, 453-455.)

C H A N O I N E H E N R I D U B R E I L

LA VIE EN MARIE D'APRÈS L'ÉCOLE FRANÇAISE

A PROPOS DE L'EXPÉRIENCE MARIALE DE LIBERMANN

Il peut paraître étrange, à première vue, que l'Ecole française, dont le christocentrisme est si accusé, ait fait la part tellement large à la dévotion à Notre Dame.

Mais, à dire vrai, c'est précisément sa christologie si profonde qui devait normalement l'amener à approfondir la mariologie, en la situant dans son centre ontologique, le mystère de l'incarnation. « Ce grand mystère, écrit le Père Libermann, renfermant en lui, comme dans leur principe et en germe, toutes les grâces, tous les dons et tous les mystères du Dieu-Homme, Marie reçut, dans cet heureux moment, le principe et le germe de toutes les grâces, de tous les dons et de tous les mystères qui se développaient en elle à mesure qu'en venait le temps, et cela avec le degré de perfection qui lui était particulier ¹. » C'est à force de s'être abîmés dans la contemplation du Verbe incarné, que les spirituels du grand siècle, et à leur suite, le Père Libermann, parlent d'une vie vécue en Marie qui nous faciliterait notre vie dans le Christ Jésus.

1 L.S., II, 507-508 ; N.D., II, 457 ; P. BLANCHARD : *Le vénérable Libermann*, I, p. 531.

Si saint Grignon de Montfort a vulgarisé la dévotion à l'Intérieur de Marie par la formule célèbre : « Tout avec Marie, par Marie et en Marie », il n'a pas pour autant inventé ni cette dévotion, ni la formule qui la concrétise. Elles existaient avant lui.

Déjà Bérulle donnait aux âmes éprises de perfection le conseil que voici : « Soyons à Jésus, soyons à la Vierge, soyons à Jésus en la Vierge². »

Olier rejoint le chef de l'Oratoire : « Divin Jésus, régnez en elle, et par elle sur nous à jamais. Vivez en nous par votre mère³. »

Saint Jean Eudes dit à son tour : « Ne savez-vous pas que non seulement Jésus est résidant et demeurant continuellement dans le cœur de Marie, mais qu'il est lui-même le cœur de Marie et qu'ainsi venir au cœur de Marie, c'est venir à Jésus, honorer le cœur de Marie, c'est honorer Jésus⁴... »

Libermann avait donc, pour son expérience mariale, de qui tenir.

On sait que ce n'est qu'en 1842 que fut découvert, enfoui au fond d'un coffret, le *Traité de la véritable Dévotion* du Père de Montfort. Or, déjà en 1840, le Père Libermann écrivait dans une lettre à un séminariste : « Que Jésus vive en nous comme il a vécu en Marie, que nous soyons unis à Marie comme elle a été unie à Jésus, d'une union de désir, d'une union d'amour, d'une union de volonté, d'une union de vues [...] que l'Esprit de Jésus soit toute occupation, tout mouvement et toute vie en nous, pour nous unir et nous faire une même chose avec lui, en Marie, par Marie et avec Marie⁵. »

Dans la formule libermannienne ne figure pas le « tout pour Marie » par quoi saint Grignon, en vertu de sa doctrine du saint esclavage, a cru devoir compléter la sienne. Cette formule complémentaire est du reste à dessein omise par certains commentateurs du canon marial montfortain⁶.

Si la vie avec Marie, modèle de notre vie dans le Christ, si la vie par Marie, médiatrice auprès de l'unique Médiateur ne posent guère de problème au théologien, il n'en est pas de même d'une vie vécue en Marie.

2 BERULLE : *Oeuvres compl.*, Migne, col. 433.

3 OLIER : *Oeuvres compl.*, Migne, col. 282.

4 SAINT JEAN EUDES : *Le cœur admirable...*, VI, p. 89.

5 L.S., II, 425 ; BLANCHARD, *op. cit.*,

p. 544.

6 M.-V. BERNADOT : *Notre-Dame dans ma vie*, Paris 1937, p. 235 sqq. MGR SUENENS : *Quelle est celle-ci ?*, Coll. « Je sais, je crois », Paris 1957, pp. 99-103.

Aucun théologien, conscient de ses responsabilités, n'emploierait la formule : « Vivre en Marie » sans l'entourer des plus précautionneuses distinctions, car elle prête à équivoque.

Le P. Congar nous prémunit, avec faits à l'appui, « contre une théologie qui se mettrait entièrement à l'école et au service d'une dévotion, non pas tellement pour l'éclairer que pour la favoriser, en se laissant inspirer et guider par elle, en s'appliquant simplement à lui fournir des idées et à l'alimenter dans la ligne de son propre mouvement »⁷. On partirait d'une expérience religieuse particulièrement vive pour la traduire et la valoriser en termes théologiques. Qu'il n'y ait pas à suspecter a priori une théologie de la ferveur chrétienne, christologique, mariale ou autre, c'est trop clair. L'Esprit Saint dont la présence permanente est assurée à l'Eglise du Christ peut susciter dans son sein certains courants de piété qui devancent la théologie proprement dite. Il reste que ces courants où s'exprime le sens de la foi, quelque puissants qu'ils soient, ont besoin d'être référés au donné normatif de la Révélation. Le risque demeure pour la question qui nous occupe de parler tout uniment, à partir d'une dévotion mariale qu'on voudrait plus intense, d'une identification de l'Eglise avec Marie, comme on parle d'une identification de l'Eglise avec le Christ.

Saint Paul caractérise la relation de la communauté des baptisés avec le Christ de gloire comme une inclusion réciproque du Christ et de l'Eglise. Il utilise la formule : « Dans le Christ Jésus » pour marquer notre in-existence comme membres dans notre chef glorieux. Le Christ est en vous, vit en vous ; vous êtes dans le Christ, vous vivez dans le Christ. Le Christ ressuscité est comme un milieu existentiel nouveau pour l'Eglise, un milieu nouveau de vie. La vie éternelle est désormais la vie dans le Christ Jésus Notre Seigneur (*Rom* 6, 23 ; 8, 2). Et les baptisés doivent se regarder comme vivant pour Dieu dans le Christ Jésus (*Rom* 6, 11). La formule de l'in-existence de l'Eglise dans le Christ ressuscité, et la formule réciproque de l'in-existence du Christ dans l'Eglise (*2 Cor* 13, 5 ; *Col* 3, 11 ; *Gal* 2, 20) ne s'expliquent que par une véritable identification de l'Eglise au Christ effectuée dans l'Esprit (*Rom* 8, 9 ; *1 Cor* 6, 17). C'est parce que l'Eglise est identifiée au Christ glorieux qu'elle existe et vit dans le Christ et que le Christ existe et vit en elle. Et c'est pourquoi l'Apôtre dit pareillement que nous sommes dans l'Eglise « in Christo et in Ecclesia », parce que membres de cette Eglise qui in-existe et vit dans son chef. Toute l'Eglise est « Un » dans le Christ, est un seul Christ.

7 Y.-M. CONGAR : *Le Christ, Marie et l'Eglise*, Paris 1952, pp. 88-89.

Il serait aberrant d'entendre dans ce sens la formule : « vivre en Marie ».

Marie n'est pas la tête de l'Eglise ; elle n'est pas non plus, comme certains l'ont prétendu, une « tête secondaire » de l'Eglise ; car une tête secondaire dans un organisme uni est impensable.

Marie est dans le Christ et dans l'Eglise, comme le membre le plus excellent de ce Christ et de cette Eglise. Elle in-existe dans le Christ, elle la première ; elle vit dans le Christ, elle la première. Nous n'existons pas en elle et nous ne vivons pas en elle comme nous existons et vivons dans le Christ. Cependant, nous l'avons établi ailleurs longuement⁸, Marie représente l'humanité en instance de rédemption face au Christ au moment de l'Incarnation ; elle nous représente encore face au Christ rédempteur au Calvaire, et enfin face au Christ de gloire par son intercession universelle.

Dès lors, il est permis de dire avec H. Koester : « Avec, par et en Marie l'humanité accueille le Fils de Dieu à l'heure de l'Incarnation ; avec, par et en Marie l'humanité se saisit de la rédemption au Calvaire ; avec, par et en Marie, médiatrice céleste d'intercession auprès de son Fils, l'humanité reçoit les fruits de la rédemption⁹. »

Si la représentation de l'humanité par Marie face au Christ ne compromet pas la représentation de cette même humanité par le Christ, l'unique médiateur de salut auprès du Père, il n'y aura sans doute pas d'exagération à proclamer possible une vie chrétienne qui soit à la fois dans le Christ et en Marie, fort différemment cependant dans les deux cas :

dans le Christ comme en notre chef en qui nous rejoignons le Père ; car, face au Père, le Christ englobe en lui toute l'humanité rachetée, et Marie la première, elle la pré-rachetée.

en Marie qui représente cette humanité rachetée face à son Fils, et qui par son *Fiat* œcuménique l'a ouverte à son Fils. Cette humanité rachetée, Marie la représente, non parce qu'elle en serait le sommet, car le Christ seul est le sommet de toute l'humanité, Marie y comprise, mais parce qu'elle personnifie cette humanité face au Rédempteur.

Si Notre Dame a personnifié en elle tout le genre humain à sauver dans son *Fiat* d'ouverture au Christ à l'Incarnation et au Calvaire, il n'est par contre-indiqué que nous fassions nôtres ses sentiments

8 DILLENCHNEIDER : *Marie dans l'économie de la création renouvelée*, Paris-Colmar 1957, pp. 226-230, 231-243, 255-260.

9 H.-M. KOESTER : *Die Magd des Herrn*, 2te Aufl. Limburg an der Lahn, 1954, p. 194.

de disponibilité et d'ouverture à Jésus Christ et que dans ce sens nous vivions en elle afin d'être plus parfaitement au Christ, notre unique Seigneur.

Et c'est sans doute ainsi qu'il faut entendre l'expérience mariale que préconisent tant de spirituels anciens et modernes. A l'instant où le Chef de l'humanité nouvelle fut conçu dans le sein de Marie, il éleva celle-ci à une union spirituelle très haute avec lui.

Il l'assuma mystiquement plus qu'aucun de ses membres et exerça sur elle une attraction indicible. Il ne s'identifia pas à la personne de sa Mère, il identifia sa Mère à lui plus et mieux que nous tous. Et Marie fut toute ouverture à cette identification que son Fils opérait en elle, « pure capacité de Jésus, toute remplie de Jésus », comme le dit Bérulle ¹⁰.

En portant le Christ chef qui nous assumait virtuellement en lui, en même temps qu'il assumait supérieurement et actuellement sa Mère, Marie ne nous identifiait pas à elle-même ; mais en donnant au Verbe d'être de notre race, elle rendait possible notre incorporation au Christ chef. Et maintenant que l'œuvre de notre salut dans le Christ est accomplie, son office à elle consiste à nous identifier individuellement à son Fils. Elle n'a qualité que pour cela, grâce que pour cela, et c'est même là, la grâce propre de sa Maternité spirituelle : nous ouvrir au Christ, favoriser, sur son plan à elle, notre identification au Christ.

Dans l'expérience mariale dont parlent les auteurs spirituels, ou dans la dévotion « à l'intérieur de Marie » que prône le Père Libermann avec l'école sulpicienne et eudiste, c'est toujours le Christ auquel on aboutit.

Il n'est d'expérience mariale authentique qui ne soit christique.

Au demeurant cette expérience mariale n'est pas le fait de tous. C'est affaire du Saint Esprit qui se plaît à engager certaines âmes dans cette voie que l'Eglise respecte sans l'imposer à ses enfants. « Dans les limites de la doctrine saine et sûre de l'orthodoxie et de la dignité du culte, déclare Pie XII, l'Eglise laisse à ses enfants une juste marge de liberté. Elle a d'ailleurs conscience que la vraie et parfaite dévotion envers la Sainte Vierge n'est point tellement liée à ces modalités qu'aucune d'elles puisse en revendiquer le monopole ¹¹. »

C L E M E N T D I L L E N S C H N E I D E R C . S S . R

10 BERULLE : Vie de Jésus, Oeuvres compl., col. 501.

11 PIE XII : Allocution lors de la canonisation du bienheureux Père de

Montfort, 21 juillet 1947, dans « Enseignements Pontificaux », Notre-Dame, p. 274, n. 434.

DISCERNEMENT SPIRITUEL

CHEZ LIBERMANN ET CHEZ SAINT IGNACE

Bien qu'il ne s'agisse que d'une réaction spontanée et d' « impressions premières » que l'auteur eût préféré ne pas publier dans leur état actuel, nous lui sommes reconnaissants de nous avoir autorisé à les livrer à nos lecteurs. En effet, il eût fallu attendre longtemps avant que le Père, praticien des Exercices aujourd'hui fort écouté des prêtres de France et accablé de retraites, ait trouvé le loisir de prendre une connaissance plus approfondie de Libermann, même à travers l'ouvrage de M. Blanchard. Or, telles quelles, ces lignes nous ont paru stimulantes pour la réflexion. En toute sérénité elles énoncent un problème, celui de l'humanisme chrétien ou des rapports de la nature et de la grâce, dont les solutions spéculatives sont encore loin d'avoir fait l'accord non seulement des Ecoles de théologie mais des spirituels eux-mêmes. Que le cas du vénérable Libermann pose la question avec une particulière acuité, d'autres recenseurs de M. Blanchard l'avaient déjà relevé, manifestant à cette occasion leur étonnement ou leur approbation. Souhaitons que ces pages nous valent un jour une étude plus poussée de quelque bon théologien. Le sujet le mérite.

Le rapprochement entre Libermann et saint Ignace sur le point du discernement demanderait une autre information que la mienne. De l'ouvrage de Pierre Blanchard, je n'ai lu attentivement que le chapitre sur la nature et la grâce *. Faute de temps, je n'ai fait que parcourir le reste. Je ne livre donc que des impressions premières.

Des comparaisons comme celles que nous tentons ici sont d'ailleurs toujours hasardeuses. Sous les mêmes mots, des réalités souvent différentes se cachent et surtout le contexte dans lequel ils sont employés varient d'un auteur à l'autre. Ceci est vrai de ce concept de nature dont tous se servent, dès qu'il s'agit de vie spirituelle et de discernement, mais qui a, selon les cas, des résonances si différentes. Assurément Libermann et saint Ignace envisagent la nature « dans les modalités historiques de son existence ». L'un et l'autre insistent sur la nécessité d'en respecter les lois et la condition, mais dans des tonalités qui sont loin d'être les mêmes. L'on a l'impression que si l'on dégageait sous les analyses psychologiques de l'un et sous les conseils pratiques de l'autre la conception de l'homme qui y est sous-jacente, on serait devant des théories — et tout simplement des métaphysiques — fort dissemblables. Il apparaît au moins clairement que saint Ignace qui, autant que tout autre, connaît les dangers des motivations purement naturelles et la nécessité de purifier « l'œil de notre intention », aurait de la peine, sans pour autant être accusé de pélagianisme, à parler de « l'anéantissement total » de l'être naturel ou de la « mise en repos » de toute activité de cet ordre. De son côté, Libermann qui juge impossible dans la pratique cette réduction de la nature ne peut s'empêcher de n'avoir que méfiance pour l'épanouissement de celle-ci et s'il l'accepte, ce n'est en définitive que comme la conséquence secondaire du triomphe de la grâce. Décidément, même s'ils se rencontrent ensuite dans une commune sagesse, leur optique est bien différente. L'un estime assez les dons naturels pour les rechercher et leur donner leur place dans la formation de l'apôtre ou dans l'évangélisation des peuples ; l'autre pense que c'est « une grande erreur » de « vouloir former des hommes avant d'en faire des chrétiens ». C'est d'abord la manière d'envisager la nature concrète dans ses rapports avec la grâce qu'il conviendrait de tirer au clair chez tous les deux. Si de toute façon ils reconnaissent que les mouvements de la première doivent être dépassés pour se soumettre à la seconde, ils ne sauraient se confier à eux dans le même esprit, selon qu'ils insistent sur la nécessité de les renier ou de les assumer. D'un côté, ces mêmes

* P. BLANCHARD : *Le vénérable Libermann*, tome I, pp. 330-354.

mouvements risquent de paraître un mal inévitable, de l'autre ils sont une condition de progrès. C'est, peut-on dire, toute la valeur religieuse de l'actualité historique qui est ici en cause. Ni chez l'un ni chez l'autre, la réalité du péché n'est passée sous silence, mais il semble que son insertion dans la destinée divine et concrète de l'humanité ne soit pas vue sous le même angle.

Si pour les motifs que l'on vient de dire les premières pages sur les rapports de la nature et de la grâce font sentir des divergences d'optique, celles au contraire sur les éléments de critériologie spirituelle font paraître d'abord sous des expressions variées des manières de juger semblables. Là encore, cependant, il ne sera pas inutile de faire sentir que les pentes de l'esprit ne vont pas dans le même sens.

Il y a d'abord chez l'un et l'autre l'affirmation pratique qu'il existe un monde en soi — celui de la grâce et de ses opérations — qui a ses lois propres et qui est irréductible à celui de la nature. Sans doute est-ce en celui-ci qu'il agit et se manifeste, si bien que c'est dans la vie psychologique de l'homme qu'on le découvre ; mais ses opérations, comparées à celle de la nature laissée à elle-même, font apparaître à certains signes leur origine particulière. Le discernement spirituel est précisément l'aptitude à reconnaître ces signes.

Quels sont ces signes ? Ceux que donne Libermann n'auront pas de peine à s'accorder avec ceux qu'indique saint Ignace. Avant tout, il y a une certaine emprise sur la volonté sans « hésitations d'esprit », qui est la marque que l'homme n'est plus livré à ses seules forces. Un autre l'agit et fait connaître sa présence aux effets de son action. Et pour que cette emprise n'apparaisse pas comme la simple conséquence de l'obstination ou de l'étroitesse d'esprit, voici qui complète le premier critère : la volonté demeure dans un repos profond et l'objet qui lui est proposé, elle l'envisage dans la paix et dans la continuité de son vouloir. C'est la grande différence avec le mouvement naturel : celui-ci demeure soumis aux obscurités de l'intelligence et aux fantaisies de l'imagination et la volonté ne parvient pas à y adhérer d'une manière constante et paisible. Il y a toujours en lui de l'hésitation et de la raideur.

Evidemment pour acquérir la capacité de reconnaître les signes de l'action de Dieu, une attitude spirituelle est nécessaire. Là encore le familier des *Exercices* est tout à fait à l'aise. Cette action de la grâce qui, selon saint Ignace, se fait sentir « suaviter » et « gradatim » exclut chez celui qui veut s'y soumettre la hâte et la volonté de tout régler par soi : « Toutes les fois qu'il vous

vient une pensée vive pour la gloire de Dieu, conseille Libermann, ne l'examinez que plusieurs jours après et lorsque vous n'y tenez plus du tout ». Voilà qui ressemble étrangement à l'attitude d'indifférence, requise par saint Ignace pour l'exercice du discernement. Naturellement, comme la grâce de Dieu agit dans le temps, il est requis de l'homme qui veut collaborer à son action qu'il soit assez attentif pour en noter et en reconnaître les différents moments. Effort d'attention qui se résume chez saint Ignace dans l'examen de conscience et qui rend possible ce que Libermann appelle la « fixité en Dieu ». Le plus difficile de cet effort est de ne pas s'en laisser imposer par l'apparence, même religieuse. On retrouverait facilement dans les critères que Libermann applique aux vertus, au sentiment du péché et au zèle apostolique pour les accepter comme surnaturels les purifications par lesquelles saint Ignace fait passer son retraitant qui médite le péché ou qui recherche la volonté de Dieu à l'exemple de Notre Seigneur. Le sentiment du péché n'est pas ce sentiment pathologique de tristesse ou de culpabilité qui laisse l'âme inquiète et désolée. Le zèle véritable ne saurait naître de l'ardeur naturelle ou de la seule bonne volonté, mais il se fonde sur le renoncement à soi-même et sur l'esprit des Béatitudes. Seul un tel discernement permet de ne pas être le jouet de l'illusion et de livrer le cœur sans réserve à l'action du Saint Esprit.

Un directeur qui ne serait pas instruit de cette manière de Dieu risquerait évidemment de conduire son dirigé à des désastres ou à des impasses. Libermann, tel qu'il est présenté dans les pages de Pierre Blanchard, s'accorderait avec saint Ignace, lorsque celui-ci insiste pour que le directeur des *Exercices* ne cesse de s'adapter aux divers mouvements éprouvés par un retraitant et n'essaie pas de substituer son action à celle du Saint Esprit. D'un côté comme de l'autre, même respect de la réalité spirituelle où le rôle de l'homme est celui d'une grande « discrétion » pour se soumettre à Dieu et où le danger de vouloir tout régler par soi-même conduit à succomber à la tentation sous « l'apparence du bien ». Que le directeur encourage beaucoup, découvre les illusions, attache à l'essentiel et que par-dessus tout, il soit patient.

A l'intérieur de cet accord concernant la pratique du discernement, ne pourrait-on retrouver les divergences d'optique que nous signalions au début ? Pour ma part, je le crois, et c'est ce point que je voudrais signaler en terminant. Libermann me paraît pousser bien plus avant que saint Ignace l'analyse des effets psychologiques de la grâce. Pierre Blanchard parle à son sujet d'« exploration psychologique et spirituelle ». Saint Ignace décevra qui chercherait

en lui pareilles descriptions. Son point de vue est plus pédagogique. Avant tout il veut apprendre à chacun à découvrir en lui la volonté de Dieu. C'est pourquoi il engage dans un mouvement où l'effort accompli sous la conduite du directeur est la mise en œuvre concrète de quelques conseils pratiques qui n'ont de valeur que parce qu'Ignace les a tirés de sa propre expérience et que par une certaine tournure de son esprit ils se trouvent avoir une portée universelle.

Dans de semblables perspectives, quand il décrit les effets de la grâce, il insiste surtout sur la différence d'interprétation que l'on doit donner à un mouvement spirituel selon le stade où l'âme est parvenue. Ainsi du remords qui est de Dieu chez le pécheur endurci, du mauvais ange chez l'homme qui va de bien en mieux : en effet il fait sortir le premier du mal, il décourage le second d'avancer. De même la joie et la consolation : elles ne sauraient guère être suspectes chez celui qui médite le péché et qui est plutôt menacé par la désolation. Mais, à un certain degré de paix, il est possible que dans le cœur inattentif, Satan se mêle à la joie divine pour la fausser ou la ternir. Plus qu'à l'analyse, saint Ignace s'attache au sens de la lutte. C'est par elle que s'apprend le discernement ; elle est le discernement même.

Surtout — et ici précisément nous retrouverions les remarques faites au début —, dans cette recherche de la volonté de Dieu, il fait sa place à la nature. Autant que tout autre, il engage à la lutte contre « tout amour charnel et mondain » et il sait qu'une élection se fera d'autant plus purement que l'on est « sorti de son amour, de son vouloir et de ses intérêts propres ». Cependant il enseigne aussi qu'un cœur purifié, pour découvrir ce que Dieu veut, s'il n'a pas de signes supérieurs dans ce mouvement des esprits, peut « utiliser ses puissances naturelles, librement et tranquillement ». Tout dépend ici de la purification profonde du regard et de l'intention. De même en est-il dans l'usage de toutes les choses de ce monde : ce qui importe, c'est la pureté de cœur.

Sans doute aussi, le vocabulaire dont l'un et l'autre se servent en présentant l'objet du discernement serait-il révélateur de deux optiques. Libermann distingue les mouvements de la nature et ceux de la grâce. Ignace parle d'une manière plus générale « de motions qui se produisent dans l'âme » : il faut les discerner, « les bonnes, pour les recevoir, les mauvaises, pour les rejeter ». Il y a là, je crois, deux manières d'envisager la même réalité humaine et spirituelle.

Serait-il juste de dire en conclusion que la manière ignatienne, plus pédagogique, convient mieux à des débutants ? La manière

libermanienne, par sa conception de la nature, ne risque-t-elle pas, non seulement de rebuter, mais mal comprise de les engager sur une fausse piste? On ne renonce à la nature que dans la mesure où celle-ci existe. Avant de la donner, il faut la posséder ou du moins reconnaître personnellement ce que l'on a reçu. C'est ce que fait éminemment saint Ignace. Il est vrai que lui aussi, mal compris, peut à son tour conduire à un volontarisme sec, aussi funeste à la vie de la grâce que le risque de passivité chez celui qui semble n'entretenir que défiance à l'égard de la nature. Celle-ci ne nous est remise que pour nous ouvrir à la grâce. Si elle se fie à ses seules forces, elle se perd dans l'orgueil ou la suffisance.

Encore une fois, un examen aussi superficiel de quelques aspects de la doctrine de Libermann en regard de celle de saint Ignace ne permet pas d'en venir à des conclusions. Qu'il fasse au moins sentir, comme l'indique Pierre Blanchard, que l'on ne peut traiter du discernement chez un auteur sans mettre en question son tempérament et son expérience concrète et, plus profondément, sans soulever l'un des problèmes essentiels de la théologie spirituelle, celui des rapports de la nature et de la grâce.

J E A N L A P L A C E S J

PRÊTRE ET DIRECTEUR D'AMES

On ne trouvera mentionné qu'incidemment, dans les pages qui suivent, le monumental ouvrage de l'abbé Pierre Blanchard sur Le vénérable Libermann, où plus de deux cents pages, pourtant, sont consacrées à « L'expérience sacerdotale » et à « L'expérience du directeur ». Ceux qui ont lu l'ouvrage comprendront qu'un exposé d'une pareille densité, où sont évoquées par surcroît une foule de circonstances de temps, de lieux et de personnes, nous ait paru impossible à résumer en dix pages. D'une analyse extrêmement riche et fouillée, nous n'aurions réussi à donner qu'un schéma squelettique et décoloré. Tout en nous inspirant de cette œuvre magistrale, nous avons jugé préférable de nous limiter à quelques aspects du sujet et à laisser parler le plus possible le Vénérable lui-même. C'est nous qui avons souligné çà et là les passages qui nous ont semblé plus caractéristiques

J. M.

Etrange destinée, celle du Père Libermann : le sacerdoce a brillé pendant des années sur l'horizon de cette âme éminemment sacerdotale, comme une cime sublime, lointaine, et, pour lui, inaccessible. Son mal implacable, on le sait, semblait devoir l'en tenir écarté pour jamais. Et peu de passages, dans ses merveilleuses Lettres spirituelles, ont un accent aussi touchant que ces fugitives allusions aux grandeurs du sacerdoce dont est revêtu tel ou tel de ses correspondants, qu'il a aidé naguère à franchir l'échelle des ordres sacrés, tandis que lui, pauvre acolyte, séminariste perpétuel, restait là, laissé pour compte aux portes du sanctuaire. Rien d'amer, rien qui trahisse de la nostalgie, du découragement, un complexe d'infériorité. Non. Tout se tourne à l'admiration, à l'humilité, et s'achève en une exhortation à la sainteté. Parfois cependant, il soulève pour un instant le voile de son intérieur et laisse jaillir un de ces cris émouvants qui révèlent la profondeur de sa blessure secrète.

Mon très cher Père en N.S.J.C., *écrit-il de Rennes à un directeur de séminaire*, [...] je vais me mettre à deux genoux devant vous pour vous gronder, car ce n'est que de cette manière que j'en ai le droit, c'est-à-dire en m'humiliant devant vous et en vous baisant les pieds [...]. Vous avez la bonté incompréhensible de m'appeler votre Père, et je suis à peine en droit de me regarder comme votre serviteur, titre qu'il a plu à Notre Seigneur de me donner, non seulement auprès de vous, prêtres, *qui êtes les maîtres dans sa sainte Eglise*, mais même auprès de ceux qui s'y préparent dans le séminaire. Ma charge était de les rendre fidèles aux ordres de leur bien-aimé Père, et de faire tout ce qui était en moi pour les rendre dignes de lui. Ne croyez pas que ce soit pour m'humilier que je parle ainsi ; non, non, c'est la vérité que je dis là. Je sais, de science certaine, que je ne suis qu'un serviteur dans l'Eglise de Dieu. Je ne dois pas me mêler de me compter parmi les amis de l'Epoux céleste comme vous, mais parmi les serviteurs de sa maison ¹.

Ainsi pendant des années, à Saint-Sulpice, à Issy, à Rennes, il forme des prêtres — et avec quels transports d'amour et de zèle ! — sans avoir lui-même au cœur l'espoir de le devenir jamais. Et puis soudain les barrières s'abaissent, son mal cède, la volonté divine se manifeste par la voix des supérieurs : ce sacerdoce inaccessible, l'en voici revêtu à l'âge de trente-neuf ans ; et il y était si préparé qu'il en devient aussitôt un maître et un modèle. Il sera prêtre tout juste un peu plus de dix ans.

Qu'éprouva-t-il au moment de cette ordination anormalement tardive ? On peut le déduire d'une lettre à un intime, postérieure de quelques jours à l'événement :

Je suis donc venu à Amiens, j'y ai été ordonné le 18 septembre (1841) et j'ai eu le bonheur de dire ma première messe le jour de la fête de saint Matthieu. Depuis lors, je vais tous les matins me prosterner devant le trône de la Très Sainte Trinité pour présenter les hommages de toute l'Eglise, y offrir le très saint sacrifice pour elle, et demander les grâces et les secours dont elle a besoin. *Quel intercesseur ! Mais j'ai la sainte victime avec moi, et avec elle on est toujours exaucé.* Le bonheur d'offrir tous les jours le saint sacrifice est bien grand, l'âme est remplie d'allégresse. Mais aussi, d'un autre côté, pour peu qu'on fasse attention à soi, à ce qui se passe dans nos âmes, à nos faiblesses et aux misères continuelles qui nous accablent sans cesse, on ose à peine se mettre prosterné au bas des marches de l'autel. Il faut cependant y monter : je le fais puisqu'il le faut, mais je vous avoue que c'est bien souvent en tremblant ².

¹ L.S., I, 329. Lettre à un directeur de séminaire, 22 octobre 1837.

² N.D., III, 65. Lettre à M. Drach, 10 décembre 1841.

C'est que cet homme déjà mûr, qui a passé par tant d'épreuves et pénétré si avant dans les voies spirituelles, se fait du sacerdoce l'idée la plus haute qu'on puisse concevoir. Voici en quels termes il la formule dans une lettre au jeune lévite Ignace Schwindenhammer, celui qui lui succédera un jour à la tête de la Congrégation :

Vous voilà donc bientôt arrivé au jour le plus grand de votre vie, puisque Notre Seigneur va bientôt vous élever à son divin sacerdoce. Entrez dans un amour parfait de sacrifice. C'est le propre de l'esprit du sacerdoce de sacrifier, avec la victime divine, celui-là même qui l'offre. Il faut que Jésus soit la victime offerte par vous ; et il faut que le même Seigneur Jésus, qui est victime, soit prêtre sacrificateur en vous et par vous. Il faudrait que l'homme fût effacé et que le Fils de Dieu vécût à sa place. Jésus, vivant ainsi dans votre âme, doit vous faire sentir sa divine vie de sacrifice, qui est inhérente à son sacerdoce. Aussi, comme Jésus ne fait jamais les fonctions du sacerdoce sans s'immoler à son Père, puisqu'il n'existe et ne peut exister d'autre victime agréable à ses yeux, de même vous ne devez pas immoler Jésus sans vous immoler vous-même avec lui ³.

C'est dire qu'un état aussi sublime exige absolument la plus haute sainteté :

Que votre vocation est grande et belle, mon très cher, écrit-il à un autre diacre sur le point d'être ordonné prêtre. Oh ! Si vous saviez combien elle est sublime, sainte et élevée au-dessus de toutes forces humaines ! Vous en avez bien une petite idée, je le vois par la lettre que vous m'écrivez, mais que n'en avez-vous l'idée que Notre Seigneur en a lui-même, c'est-à-dire une idée complète et selon toute l'étendue de la vérité. Soyez saint, mon cher, car un prêtre qui n'est pas saint est un monstre dans l'ordre de la grâce ⁴.

Hélas ! Que de prêtres qui ne sont pas des saints ! L'âme de Libermann ressent douloureusement cet écartèlement entre l'idée du prêtre tel qu'il devrait être et la réalité du prêtre tel qu'il est. Toute sa vie, on peut le dire, avant comme après son ordination, ne sera qu'un long effort pour promouvoir dans l'Eglise la sainteté du sacerdoce.

Au Séminaire d'Issy, il organise parmi les séminaristes les plus fervents les « bandes de piété », qui se révèlent une merveilleuse école de perfection ; après son départ, d'admirables lettres suppléent son absence et poursuivent auprès des séminaristes l'effort entrepris.

Sa pensée centrale, en fondant la congrégation du Saint Cœur de Marie, c'est de doter l'Eglise d'une famille tellement pénétrée d'esprit sacerdotal, qu'elle s'offre avec joie pour les ministères les plus durs, pour le service des âmes les plus aban-

3 N.D., III, 247. Lettre du 4 août 1842. 4 L.S., I, 509-510. A un diacre, le 20 mai 1838.

données. S'il accepte ensuite et réalise la « fusion » de sa jeune congrégation avec le Séminaire du Saint-Esprit, c'est qu'il y voit le moyen de régénérer le clergé des colonies françaises. En marge des soucis que lui causera l'administration de cette institution, il trouvera le temps de réunir périodiquement les jeunes prêtres de Paris, lancés dans le ministère, et de fonder pour leur avancement spirituel la « Société de Saint-Jean l'Évangéliste », dont feront partie le futur Monseigneur Gay et le futur Monseigneur de Ségur.

Signe de la Providence ? Récompense de son zèle pour le sacerdoce ? Au lendemain de la mort de Libermann, c'est à ses fils que sera confié le Séminaire français de Rome, et l'un d'eux pourra écrire très justement :

Le Pape vient d'approuver par une Bulle notre Séminaire français de Rome ; cette institution est confiée pour toujours à notre Congrégation et les évêques de France sont invités à y envoyer l'élite de leurs sujets. Voilà l'œuvre de l'humble minoré épiléptique, qui n'osait se montrer à Rome, il y a bientôt vingt ans. Aujourd'hui ses enfants sont sur le chandelier dans la Ville Sainte, mais leur éclat vient de son humilité. Soixante-quinze évêques de France avaient écrit au Pape pour appuyer notre demande. C'est un fait presque unique dans les annales ecclésiastiques ⁵.

duel à mort dans l'âme du prêtre

La sainteté du prêtre, comment la conçoit-il ? Avant tout, comme l'œuvre de la grâce dans l'âme. Et dès lors tout l'effort en vue duquel il mobilise les énergies des prêtres ou des futurs prêtres auxquels il s'adresse va consister à ne pas entraver cette action divine, à ôter les obstacles : d'où une insistance continuelle chez lui sur le renoncement à tout le créé, sur l'élimination de tout attachement, quel que soit, qu'il s'agisse de science, de biens matériels, d'activités ou d'affections naturelles. Il va, par exemple, jusqu'à écrire à un jeune professeur de philosophie ces lignes, au premier abord presque paradoxales :

Il faut bien vous graver dans la tête que l'étude est pour vous un grand empêchement à la perfection. Elle est nécessaire, mais elle vous fait du mal. C'est donc un mal nécessaire ; tâchez de vous y appliquer purement et saintement, afin de vous préserver de la dissipation, de la froideur et de l'indifférence qu'elle engendre.

Et il poursuit par cette chaude exhortation :

Très cher, si vous voulez devenir un vrai prêtre, il faut qu'en vous voyant on dise : « Voilà un saint, un modèle à imiter. » Mais ce serait une très mauvaise marque, si la première idée qu'on se formait en vous voyant était une idée de science : « Voilà un homme savant. » Notre Seigneur n'aurait que faire de vous dans ce cas ; il se trouve assez de gens dans le monde qui ne

5 R. PIACENTINI, F.-J.-B. Delaplace, p. 121. Cité par P. BLANCHARD,

Le Vénérable Libermann, II, 69.

demandent pas mieux que de l'honorer par leur science, parce qu'ils en seront honorés les premiers. La grande science est celle que Dieu donne à ses saints ; c'est celle-là qui sanctifie vraiment les âmes [...]. Les saints sont envoyés par Notre Seigneur pour faire des saints, et les savants ne savent que former des savants comme eux ⁶.

Mais c'est surtout aux affections et satisfactions naturelles que le Vénérable s'en prend avec le plus d'insistance. Il ne recule pas devant les expressions vigoureuses. Il parlera du « fumier » des affections humaines, de toutes ces « niaiseries » que sont les attachements à la créature pour un prêtre. Il ne peut se faire à l'idée d'un compromis, quel qu'il soit, dans ce duel à mort de la nature et de la grâce dans l'âme du ministre de Dieu.

Dans ce conflit entre la nature et la grâce, nous n'avons pas de milieu à tenir : il faut que la grâce soit maîtresse absolue de notre âme, qu'elle anime tous ses mouvements et qu'elle domine nos sens, qu'elle en modère et règle l'activité. Pour cela il est rigoureusement nécessaire que nous renoncions, en tout temps et en toutes circonstances, à tout ce qui nous revient de contentement, de jouissance et de consolation de la vie sensible ⁷.

Quelle folie ridicule ce serait de notre part de ne pas travailler sans relâche à détruire les mauvaises tendances de notre méchante nature et à vaincre tous nos défauts ! Quel grotesque apôtre que celui qui, à la suite de Jésus Christ, va faire la guerre aux démons, va à la conquête des âmes, tandis qu'il est encore rempli de lui-même, qu'il cherche ses amusements et ses satisfactions, qu'il est encore soumis à ses vices et à ses défauts ! Un chef des armées du grand Roi ne peut aller à la guerre à sa suite en restant couvert de ses vieux haillons ; il ne peut prétendre remporter la victoire sur le démon en le chassant du cœur des autres tout en lui laissant les portes ouvertes de tous côtés dans le sien propre ⁸.

Ce « programme de mort » n'est évidemment pas poursuivi pour lui-même, mais en vue de permettre aux richesses du sacerdoce de s'épanouir dans l'âme et de produire leurs fruits :

Il en est de cette mort spirituelle de notre nature comme de la mort corporelle de notre chair : l'une comme l'autre a ses maladies, ses langueurs, ses fièvres, ses faiblesses et ses agonies qui la précèdent. *Ne faites pas attention à ces souffrances, elles sont les avant-coureurs d'une paix et d'un bonheur incompréhensibles à des âmes imparfaites et charnelles ; et c'est au milieu de cette grande paix des parfaits que s'établit le règne de Jésus dans nos*

6 L.S., II, 72-73. Lettre du 22 août 1838. 8 Ibid., 467.

7 E.S., 470.

âmes. Alors on peut devenir véritablement utile à sa gloire et capable d'y travailler sérieusement et solidement ⁹.

Ce n'est en effet que sur le terrain bien déblayé par une abnégation sans réticence que pourront s'établir de façon solide et durable l'esprit d'oraison et d'union intime à Dieu, les délicatesses de la piété et de la chasteté, la pureté du zèle, et avant tout l'amour, alpha et oméga du sacerdoce. A ce même correspondant qu'il invitait si énergiquement tout à l'heure à être « un homme nul et perdu pour cette misérable terre », il laisse aussi cette consigne complémentaire :

Donnez-vous donc de plus en plus, mon très cher, au saint amour de Jésus ; enfoncez-vous-y, perdez-vous, anéantissez-vous dans cet unique et tout céleste amour ¹⁰.

Car la vie sacerdotale pour Libermann, c'est avant tout une vie d'amour. Le prêtre, c'est l'homme qui vit « dans une union douce et constante avec Notre Seigneur, et dans un amour de familiarité qui fait que le cœur du prêtre s'ouvre avec simplicité à Jésus comme à son ami » ¹¹. « L'amour de Jésus est toujours neuf, dira-t-il joliment. N'importe qu'un nuage ait passé par-dessus ou non, il est toujours le même, toujours ancien et toujours nouveau, comme Celui qui en est le principe » ¹².

politique sacerdotale

Qu'est-ce qui entretiendra la fraîcheur de ces liens d'intimité avec le divin maître ? Par-dessus tout, évidemment, l'esprit d'oraison ; et puis les deux fonctions éminemment sacerdotales, l'office divin, la sainte messe. Mais les différentes formes de ministère — prédication, catéchisme, confession, direction... — doivent aussi servir et non entraver la sanctification du ministre de Dieu. Le Père Libermann est prodigue ici d'indications précieuses et pratiques, que la brièveté d'un article ne permet pas de détailler. Notons cependant un aspect auquel certaines tendances manifestées de nos jours donnent un accent de particulière actualité : Libermann ne veut pas que l'action sacerdotale se dégrade dans ce que nous appelons aujourd'hui l'engagement dans le temporel et notamment dans la politique.

Le prêtre, écrit-il en 1850, doit être neutre en tout ce qui regarde le gouvernement de ce monde. Il est l'ange et non l'homme du monde ; sa politique doit être celle de Dieu ; or il est dit : *Terram autem dedit filiis hominum*, laissons aux hommes de la terre à se disputer pour le gouvernement des choses de la terre. Nous avons pour toute politique de sauver les âmes et de travailler pour Celui qui nous a envoyés, et son royaume n'est pas de ce monde. Le prêtre qui s'occuperait de politique [...] rebuterait un certain nombre d'âmes, et si ces âmes se perdaient à cause de lui, il en rendrait compte à Dieu. Notre politique étant une politique

9 N.D., II, 134. Lettre à M. Mangot, 6 juillet 1840.

10 L.S., II, 250. A un séminariste, le 6 mai 1839.

11 N.D., XI, 558. Compte rendu de la

31^e réunion de la Société de Saint-Jean l'Évangéliste, 20 novembre 1849.

12 N.D., III, 162. A M. Clair, 22 février 1842.

du ciel, nous serions très impolitiques de nous occuper de la politique de la terre ¹³.

Qu'on ne voie là aucune solution de paresse et de facilité, aucune dérobaie devant le devoir civique. Au lendemain des événements de 1848, le Vénérable écrivait à un de ses correspondants :

Vous me demandez si le clergé doit intervenir dans les élections. Je crois bien certainement qu'il le doit à Dieu, à l'Eglise et à la France, et dès demain matin, je vais me faire inscrire sur la liste électorale, ainsi que tous ceux qui sont avec nous dans les conditions requises. Si tous les prêtres en France remplissaient sérieusement ce devoir et employaient toute leur influence pour procurer un bon choix pour le corps législatif de la République, nous aurions une bonne constitution et ensuite une bonne forme de gouvernement exécutif. Que de bien en résultera ! Que d'âmes seront sauvées par les suites que ce choix aura ! Je comprends bien que les élections ne sont pas une œuvre ecclésiastique, mais il faut songer que nous ne sommes plus maintenant dans l'ordre de choses du passé. Le mal du clergé a toujours été, dans ces derniers temps, qu'il est resté dans l'idée du passé. Le monde a marché en avant et l'homme ennemi a dressé ses batteries selon l'état et l'esprit du siècle, et nous restons en arrière ! Il faut que nous le suivions tout en restant dans l'esprit de l'Évangile et que nous fassions le bien et combattions le mal dans l'état et l'esprit où le siècle se trouve. Il faut attaquer les batteries de l'ennemi là où elles sont et ne pas le laisser se fortifier en le cherchant là où il n'est plus. Vouloir se cramponner au vieux temps, et rester dans les habitudes et l'esprit qui régnait alors, c'est rendre nos efforts nuls, et l'ennemi se fortifiera dans l'ordre nouveau. Embrassons donc avec franchise et simplicité l'ordre nouveau, et apportons-y l'esprit du saint Évangile : nous sanctifierons le monde et le monde s'attachera à nous ¹⁴.

Ces lignes, on le voit, ne sont pas d'un homme perdu dans les nuages : preuve de plus, s'il en était besoin, que la vraie mystique sait toujours être aussi sagement réaliste.

Qu'un homme si pénétré de la grandeur et des devoirs du sacerdoce ait été un admirable directeur d'âmes, on s'en doute déjà par ce qui précède. Le Vénérable semble avoir eu en ce domaine une sorte de don d'intuition, un véritable charisme, qu'il était obligé de reconnaître presque malgré lui.

13 N.D., XII, 481. Lettre du 30 novembre 1850 à M. Bouteilhe.

14 L.S., III, 617-618. A un directeur de Grand Séminaire, le 20 mars 1848.

Je crois qu'il a plu à Dieu de me donner une grâce particulière pour les vérités du salut et la direction de certaines âmes. C'est même là ce qui trompe le monde sur mon compte, et me fait prendre pour ce que je ne suis nullement et pour ce que je n'ai jamais été ; c'est une grâce qui est purement pour les autres et dont je ne tire rien pour moi, comme les hommes qui expriment par le télégraphe les choses les plus importantes dont il ne leur reste rien, qu'une petite récompense pour la peine qu'ils se donnent et dont ils ne comprennent même rien ¹⁵.

Quant à ceux qui ont porté un jugement sur lui en ce domaine, ils sont unanimes : Je puis dire par expérience qu'il y a peu de Serviteurs de Dieu qui aient possédé à un si remarquable degré le discernement des esprits ; il ne se trompait jamais sur une vocation ou sur l'issue des projets qu'on venait lui communiquer, et en plusieurs circonstances il a été prophète ¹⁶.

Ses conseils frappaient comme des traits de lumière. On se demandait comment il voyait d'abord à fond ce que n'avaient pas entrevu les yeux les plus exercés ¹⁷.

A première vue il connaissait une âme ; d'un mot il vous calmait. Dans ses décisions il tombait toujours juste et vous rassurait parfaitement ¹⁸.

Pour s'expliquer cette clairvoyance à déceler les cheminements de la grâce dans les âmes, il ne faut pas perdre de vue que Libermann a lui-même, aux premiers pas de son propre itinéraire spirituel, fait en ce domaine une expérience extraordinaire. Une circonstance fortuite l'amena à en faire plus tard la confidence à un intime, et à nous livrer, du même coup, la clé de son édifice spirituel.

Je vais encore vous dire un mot de moi, à la condition que vous n'en parliez jamais à personne [...]. Je sens que mon esprit a pris une certaine force, une certaine élévation, et mon jugement de l'extension et de la rectitude ; mais il est certain que c'est la grâce toute seule qui a créé ce qui n'était pas, qui a fortifié ce qui était faible et rectifié ce qui était défectueux. Cela est tellement vrai et clair que si je devenais incrédule, mon esprit ne pourrait jamais nier l'existence et l'action de la grâce sur mon âme [...]. En somme je n'ai rien acquis, ni pour les connaissances de l'intelligence, ni pour la force de la volonté, ni pour la pratique des vertus, *Dieu m'a tout donné, il m'a attiré sans me demander la permission et avec une violence que je n'ai pas encore aperçue à personne*

15 N.D., VIII, 178. A Jérôme Schwin-denhammer, le 21 juin 1846.

16 N.D., I, 346. Témoignage de Mgr Poirier, 8 décembre 1858.

17 N.D., I, 313. Déposition de M. l'abbé

Perrée, Vicaire à la Trinité, 9 juillet 1853.

18 N.D., XIV, 55. Déclarations du P. Thévaux le 2 février 1867.

*jusqu'à présent. J'étais d'abord très lâche, très indifférent, très nul pour toute vie surnaturelle. Notre Seigneur me fit la grâce de résister à mon père qui voulait m'arracher à la foi : j'ai renoncé à lui plutôt qu'à la foi. Après ce fait, le bon Maître est venu à l'improviste m'arracher à moi-même et il tint mes facultés absorbées et captives pendant environ cinq ans, sans que, pendant ce temps, j'eusse la pensée de travailler à une vertu ou à une autre ; toute mon occupation était d'être avec lui et cela était bien facile. Je n'eus pendant tout ce temps-là aucune idée claire des choses spirituelles. En voilà assez, je pense, pour que votre tentation à mon occasion perde tout fondement. Vous voyez que Jésus agit et fait tout dans les âmes. Il est métaphysiquement impossible qu'un homme parvienne à une vertu surnaturelle par les efforts de la nature*¹⁹.

Instruit par une telle expérience, Libermann sera radical, « totalitaire », si l'on veut, en ce domaine des relations de l'âme avec Dieu. Jamais il n'admettra le moindre compromis, le moindre fléchissement dans cette affirmation du primat absolu de l'initiative divine. Jamais il n'admettra qu'un directeur puisse prétendre substituer ses idées humaines à l'action du Saint Esprit dans la conduite des âmes.

J'en veux, écrira-t-il à un directeur de séminaire, à vos principes sur la direction des vocations [...]. Il semble que vous vouliez vous établir comme l'arbitre des vocations, tandis que cela ne dépend en rien du directeur : celui-ci ne doit qu'obéir à la volonté de Dieu qui se déclare dans une âme [...]. Il est certain que dans la conduite des âmes on doit considérer sans cesse l'attrait de la grâce de Dieu en elles, et qu'un directeur qui ne cherche pas cela ne fera jamais grand-chose pour leur sanctification. Il faut non seulement voir cet attrait et cette impression de la grâce, mais encore sa conduite, son développement, son influence dans toutes les actions de cette âme, l'état et la manière d'être dans laquelle elle la met. Le directeur ayant vu une fois et discerné Dieu agissant dans une âme, n'a d'autre fonction que de guider cette âme pour qu'elle suive la grâce et y soit fidèle. Il devra pour cela la maintenir dans son état et l'aider à retrancher tous les défauts et les autres obstacles qui empêchent la grâce de se développer en elle et de la sanctifier pleinement. *Mais un directeur doit se garder de vouloir conduire une âme ; c'est à Dieu à la conduire*, et au directeur à procurer le moyen qu'elle ne s'oppose pas à cette conduite. Jamais il ne doit vouloir inspirer à une âme ses propres goûts et ses propres attrait, ni la conduire d'après sa manière d'agir ou sa manière de voir les choses. Un directeur qui agirait ainsi détournerait souvent les âmes de la conduite de Dieu et contrarierait

19 N.D., VIII, 203. Lettre à Jérôme Schwindenhammer, le 3 août 1846.

souvent la divine grâce en elles [...]. En général il faut laisser agir Dieu dans les âmes, et ne jamais contrarier l'action de la grâce, mais toujours procurer son développement, en cela comme en tout le reste. Mais un directeur qui a ses idées à lui, des vues particulières, des principes d'après lesquels il se conduit, résiste très souvent à la conduite du Saint Esprit dans les âmes. Ce n'est pas à nous à imposer des lois ni des bornes à Notre Seigneur.

Et puis, se souvenant soudain que lui, simple minoré, ose faire la leçon à un prêtre :

O mon très cher Père, s'écrie-t-il, pardonnez à ce pauvre misérable de vous parler comme il fait ; c'est un gueux qui ne sait pas vivre lui-même, qui est inutile dans l'Eglise, et qui se mêle de vous parler de la sorte. J'en ai honte et très grande honte...²⁰.

Cette citation un peu longue nous semble mettre parfaitement en lumière la direction de conscience telle que la concevait le Père Libermann. Exposant ailleurs sa méthode, il précisera :

Quand on a à diriger une âme, il faut commencer, et c'est là le principal, à concevoir son état intérieur surnaturel, l'état de la grâce et son action dans cette âme ; considérer ensuite l'adhésion de cette âme à la grâce qui est en elle ; voir jusqu'à quel point la vie de Notre Seigneur, la grâce divine est dominante dans cette âme et dans ses opérations. Cette première considération est de la plus haute importance. Si vous connaissez bien l'état d'une âme, l'opération de Dieu en elle et le pouvoir d'action de la grâce, vous avez pénétré presque tous les desseins de Dieu sur elle. Mais ce n'est pas tout. Il faut voir ensuite son opposition, les obstacles que la grâce y trouve. C'est là qu'il faut considérer l'action de cette âme, son caractère, ses vices et ses défauts²¹.

la chasse aux illusions

L'une des premières tâches du directeur sera donc de discerner dans une âme ce qui vient de la grâce et ce qui vient de la nature : il sera ainsi en mesure de dissiper bien des illusions, même généreuses dans leur origine. Le Père Libermann a pratiqué ce discernement avec une habileté supérieure. Au jeune Le Vasseur, qui rêve d'une perfection chimérique, il administre cette petite leçon de bon sens chrétien :

Vous jugez, vous condamnez... Cela n'est pas sage. Oh ! que la discrétion est importante pour la direction des œuvres de Dieu ! Vous voudriez que tous les membres d'une communauté soient

20 L.S., II, 310-316. Lettre du 15 décembre 1839.

21 N.D., III, 262. A. M. Dupont, le 9 août 1842.

si parfaits et si renoncés qu'on puisse les conduire comme un jeu de marionnettes. Ceci sans doute serait très beau, mais n'a jamais existé dans l'Eglise et n'existera jamais ²².

De même on n'a jamais vu quelqu'un arriver du premier coup à la perfection, comme semblerait le vouloir dans un noble enthousiasme, telle personne du monde, que le Père dirigeait par intermittences :

Nous tracasser, nous empressez pour exécuter ce qu'Il nous inspire de bons désirs, c'est gâter l'œuvre de la grâce en nous, c'est reculer notre perfection. Ne cherchons pas à être parfaits tout de suite ; accomplissons avec calme, avec une paisible fidélité ce qu'il demande de nous. S'il lui plaît de mener notre barque plus doucement que nous le désirons, soyons soumis à son divin bon plaisir... ²³.

Un fervent séminariste croit-il obéir à une impulsion du Saint Esprit en allant à tout bout de champ trouver son directeur ? Libermann lui réplique rondement :

Ne croyez pas qu'un attrait surnaturel vous a poussé à cette obéissance, cela n'est pas vrai du tout ²⁴.

Un autre — un de ses religieux — abrite son amour de la tranquillité derrière un soi-disant attrait pour la solitude. Libermann tranche sans hésiter :

Ce penchant est plus de la nature que de la grâce, il est vicieux ; si vous le suiviez, il vous perdrait ; il vous a fait faire beaucoup de fautes jusqu'à présent. Si la nature était étrangère à ce penchant, il se réduirait à une facilité de vous recueillir [...]. Défiez-vous de ce penchant, résistez-lui ²⁵.

Ces lignes clairvoyantes s'adressaient à un certain M. Clair, dont le penchant pour la solitude était vite devenu, hélas ! un penchant à... quitter la Congrégation, toujours sous couleur de mieux obéir à la volonté divine. Son Supérieur Général dut lui rappeler un peu rudement qu' :

... on accomplit la volonté de Dieu quand on observe ce qu'on lui a promis à la face des anges et des saints [...]. Vous êtes de la Congrégation, vous y avez fait des vœux, dès lors toutes vos demandes ne doivent pas être mises en question ²⁶.

Il dira de même à un missionnaire qui pouvait être tenté, lui aussi, de mettre en avant un « attrait » pour se soustraire aux responsabilités de l'épiscopat :

Je vous dirai d'abord que vous ne pouvez pas être juge de votre attrait dans une affaire de cette importance. De plus, si vous

22 N.D., VIII, 33-34. Lettre du 28 janvier 1846.

23 N.D., X, 121. A Madame Rémond, 7 mars 1848.

24 L.S., I, 132. Lettre du 30 septem-

bre 1837.

25 N.D., IX, 373. Lettre du 13 décembre 1847 à M. Clair.

26 N.D., IX, 368. Au même, 13 décembre 1847.

résistez avec cette rigueur, cette violence intérieure, cette espèce de trouble ou de raideur, c'est preuve d'un faux attrait. D'ailleurs nous prenons parfois pour attrait ce qui tient à des causes naturelles. Enfin il n'y a et il ne peut y avoir d'attrait qui tienne contre l'ordre de la divine Providence et contre l'obéissance à ses supérieurs dans l'ordre hiérarchique ou la religion ²⁷.

On en appellera à l'imitation des saints, qui ont refusé les plus hautes dignités par humilité. Avec beaucoup de perspicacité, Libermann démasque cette flatteuse échappatoire :

Il faut difficilement se proposer l'imitation des saints, parce que le principe de l'acte en fait toute la vertu ; en imitant un acte d'un saint nous faisons quelquefois par un principe défectueux ce qu'ils ont fait par un principe de sainteté. Ce qui dans telle circonstance a été éminente vertu chez eux pourrait devenir dans telle autre, chez vous, une faute énorme. Si nous voulons imiter les saints, imitons-les dans leurs vertus intérieures et soyons humbles, doux, souples, soumis à Dieu en tout, généreux à nous sacrifier sans rien excepter, pas même notre propre sainteté. En lui faisant ce sacrifice, il nous le rend au centuple [...]. Soyez puissant contre vous-même, ne le soyez pas contre Dieu et son divin bon plaisir ²⁸

Que de gens qui croient, comme tel autre correspondant du Père, qu'« ils feraient mieux ailleurs » que là où le devoir les enchaîne. Illusion encore :

Ne dites pas que vous êtes appelé à travailler dans un autre coin de la vigne que celui où le Père de famille vous a placé ; mais faites ce qui dépend de vous pour vous rendre apte à faire du bien là où vous êtes par la sainte volonté de Dieu. Vous manquez à Dieu par ces versatilités d'esprit. Dussiez-vous même rester toute votre vie sans rien faire pour sa gloire, vous ne devez pas avoir de pensée en arrière. Soyez fidèle aux règles ordinaires, à l'obéissance, et vous trouverez la consolation de Dieu, vous verrez de plus que vous vous corrigerez de vos fautes et ferez du bien ²⁹.

Citons enfin ce rappel de bon sens à une âme généreuse, mais mal éclairée :

Vous croyez que le bon Dieu ne serait pas content de vous si vous laissiez passer une bonne œuvre sans vous en occuper et ainsi vous embrassez tout ce qui se présente, et vous ne voyez pas que vous satisfaites l'ennemi. Pour une bonne œuvre bien superficielle que vous faites maintenant, vous lui sacrifiez le salut d'une multitude d'âmes que vous auriez procuré dans la suite en

27 N.D., VIII, X. Lettre de 1844 à M. de la Brunière.

28 Ibid.

29 N.D., IX, 273. A M. Clair, 29 septembre 1847.

devenant un homme intérieur, et que vous ne sauverez pas en étant un homme extérieur. C'est maintenant le moment de former la vie de Jésus en vous et non de travailler au bien des autres. Quand Jésus vivra pleinement en vous, alors il vous fera lui-même travailler au salut des autres. Avant que Jésus vous y applique, vous ne devez pas bouger. Lorsqu'il vous y appliquera, vous ne serez pas si livré à votre propre activité comme vous l'êtes...³⁰.

docteur pacifiant

On le voit, c'est à une sorte de chasse aux illusions que se livre ce sage directeur. Mais ce ne sont encore que les abords de la vie intérieure qui sont ainsi déblayés. Il s'agit ensuite d'aider l'âme à établir solidement le règne de Jésus en elle en éliminant tout ce qui s'y oppose. Qu'est-ce qui distingue ici Libermann de tel ou tel autre directeur expérimenté ? Peut-être ce « charisme » qu'il avait de calmer les âmes, de les plonger dans une atmosphère de paix, de sérénité, de détente intérieure. Il fut vraiment de son vivant pour d'innombrables âmes le « docteur pacifiant » qu'il continue à être pour tant d'autres par ses écrits. Il savait trouver des accents irrésistibles pour inviter l'âme à se libérer de ses entraves en s'établissant dans cette paix profonde, qui la plaçait sous l'action directe de la grâce. Il commençait par faire miroiter aux yeux du dirigé, dans toute sa beauté, l'idéal de la perfection chrétienne :

Lorsque je voyais une âme dont la portée paraissait élevée, je veux dire une âme qui me semblait appelée à la perfection de la vie intérieure (et il y en a plus qu'on ne pense), je commençais par lui donner une forte idée de la perfection chrétienne, afin qu'elle fût frappée et comme enlevée. J'en agissais ainsi, parce que dans son intérieur Dieu la poussait avec violence. Voyant la hauteur et la beauté de la chose, elle en était ravie et elle entraînait dans un désir violent de parvenir à cet état si beau et si admirable. Ensuite je tâchais de lui montrer la perfection dans son ensemble et dans toute son étendue, autant que Dieu me donnait de le faire. Il me fallait quelque temps avant de pouvoir aller au particulier et donner à cette âme une direction convenable à son état pour la pratique. Lorsqu'une fois j'avais accès et que Notre Seigneur me faisait connaître l'intérieur de cette âme, alors je voyais la difficulté qui existait en elle et je dirigeais les attaques de ce côté. Mais dans ce moment, je tâchais de l'éloigner du trop de mouvement, de la précipitation, du trouble, des inquiétudes, etc. afin de la tenir en repos pour qu'elle pût être toujours vis-à-vis de Dieu et suivre plus facilement tous ses mouvements. Cette paix la disposait peu à peu à cette vie intérieure, et la menait toujours à la contemplation aussi bien qu'au renoncement³¹.

30 N.D., III, 257. Lettre à M. Dupont, 9 août 1842.

31 L.S., II, 388-89. Lettre de 1839 à M. Poupart.

Le processus est ici parfaitement décrit. Il ne resterait qu'à préciser les différentes difficultés du côté desquelles le sage directeur « dirige les attaques ». Elles varient naturellement suivant chaque âme, mais il en est de constantes, que tout directeur rencontre inmanquablement sur son chemin. Nous en indiquerons quelques-unes, avec la thérapeutique que Libermann leur appliquait.

L'un des obstacles les plus redoutables, sinon le plus redoutable, dans la marche à la perfection, c'est le découragement. Libermann part d'une constatation qui peut étonner d'abord, mais que sa profonde expérience des voies spirituelles ne permet pas de mettre en doute, à savoir que « c'est par le découragement que se perd la très grande majorité des âmes ». Et il en tire cette règle de conduite à l'usage du prêtre dans le ministère.

La sévérité perd les âmes, la douceur les sauve... Procédez toujours par voie de douceur et d'encouragement : vous suivrez ainsi la conduite de Notre Seigneur et de tous les saints ³².

Et à l'usage du dirigé, cette consigne :

En règle générale tout mouvement de l'âme qui tend au découragement et au trouble est désagréable à Dieu ; si nous nous y laissons aller, nous ouvrons toutes les portes de notre âme au démon, qui ne manquera pas d'en profiter pour détruire ³³.

L'âme a-t-elle échappé à l'abîme du découragement ? Elle n'a pas fini pour autant de se débarrasser de ses ennemis intérieurs. L'imagination en est un dont il faut à tout prix limiter les ravages :

Ne faites pas attention, s'il se peut, aux tracas de votre imagination ; regardez cette vilaine comme une étrangère à vous-même, comme une servante de la maison, servante bavarde, indiscreète, indocile, ingouvernable, qui, en rendant quelques services à sa maîtresse, les lui fait payer cher par ses sottises. Le mal est qu'on ne peut pas renvoyer cette vilaine servante ; on ne peut même pas s'en débarrasser quand une fois elle s'est mise en train. Qu'y a-t-il à faire ? Il faut la supporter, patienter, modérer si l'on peut son entraînement [...] être assuré que c'est une étrangère et que la maîtresse de la maison n'entre pas dans ses complots ³⁴.

Un écueil d'un autre genre, c'est la vivacité, l'empressement, l'activité naturelle. On peut dire que Libermann lui fait une guerre sans merci : c'est un leit-motiv qui revient dans presque toutes ses lettres.

Je ne sais où vous en êtes pour cette activité, cette promptitude, cette rapidité avec laquelle votre esprit s'écoulait et se répandait en toutes choses ; une fois en train, il était comme une machine dont les roues vont avec grand fracas et grande rapidité jusqu'à ce qu'elles trouvent un obstacle qui les arrête [...]. Je présume

32 N.D., VIII, 65. Lettre de 1846 à l'abbé Jules Dat, vicaire à Narbonne.
33 N.D., IX, 63. Lettre de 1847 à

M. Collin.
34 N.D., XII, 7. A Sœur Sainte-Agnès, 10 décembre 1850.

que vous n'êtes pas encore venu tout à fait à bout de cette vivacité d'esprit, et dans ce cas, mon très cher, vous devez vous modérer. Jamais d'empressement, jamais ce déroulement ou ce laisser-aller de l'esprit, mais le repos devant Dieu et en Dieu, agissant en tout avec poids et mesure. Sans cela vous ne vous établirez jamais dans l'esprit d'oraison d'une manière stable et solide³⁵.

Autre obstacle redoutable pour la paix de l'âme : la tentation, ou plus exactement le trouble consécutif à la crainte d'y avoir cédé. Le Père Libermann est ici très affirmatif : un consentement donné en passant à un défaut « n'est pas un mal si grand que le seraient le trouble et l'empressement que nous mettrions à en être débarrassé ».

Quelle que soit la chose dont il est question, écrit-il à une âme portée au scrupule, quelle que soit la gravité de la faute, quel que soit le doute ou même l'idée de certitude qui se présentera à votre esprit, quel que soit le raisonnement ou le motif sur lequel serait fondé ce doute ou cette idée de certitude, dès que ce doute ou cette idée de certitude se présente à votre esprit d'une manière perplexe et avec angoisse, avec embarras d'esprit, par saillies d'accès ou avec quelque autre agitation quelconque qui est produite dans l'esprit, vous devez rejeter ce doute ou cette idée de certitude comme une tentation dangereuse, pour l'amour de Dieu et pour plaire à notre divin Maître, et agir comme si jamais ce doute ou cette idée de certitude ne s'était présentée à votre esprit. Vous devez si vous voulez plaire à Dieu et lui être fidèle, ne jamais entrer dans aucun examen ni raisonnement à ce sujet, soit pour éclaircir, soit pour réfuter ce doute ou cette idée de certitude. Vous devez purement et simplement rejeter cette idée, en détourner votre esprit avec calme³⁶.

Autant que la tentation, il faut donc écarter cette sorte d'« emballement du moteur » intérieur de l'âme, et les consignes se font ici extrêmement impératives : Voici une règle générale qu'il faut absolument suivre, et cela en conscience : toutes les fois qu'une pensée quelconque se présente et qu'elle produit dans l'esprit un certain embarras ou une certaine raideur, quelque chose comme de la dureté, un combat ou du trouble, il faut la traiter comme tentation et la rejeter, [...] en mettant votre esprit dans le calme devant Dieu et en vous sacrifiant à son divin amour. Quel que puisse être l'objet de ce doute, il ne faut jamais agir autrement³⁷.

Et il va jusqu'à donner à son correspondant cette audacieuse consigne :

Ne craignez pas de manquer à la grâce et de céder à la nature.

35 L.S., II, 109. A un séminariste,
31 octobre 1838.

36 N.D., IX, 331. A M. l'abbé Bouchet,

à Dakar, 21 novembre 1847.

37 N.D., III, 71. A M. l'abbé Lannurien,
12 décembre 1841.

Il faut, en fait de mortifications qui seraient accompagnées de ces symptômes, prendre toujours le parti le plus doux jusqu'à ce que vous soyez venu à bout de vaincre ce défaut. Ne craignez rien ; quand la grâce vous sollicitera, elle ne sera jamais accompagnée de ces hésitations d'esprit, car elle se manifeste dans la volonté et met l'esprit dans un grand repos. Lorsqu'il y a combat de la chair contre l'esprit, c'est toujours dans les lâchetés de votre volonté que cela existe. Toutes les fois que Dieu touche votre volonté, votre esprit est en repos. Allez donc hardiment [...]. Ne cherchez jamais à vous éclairer sur les doutes qui se présentent à votre esprit pendant le temps où ils tendent à le mettre en agitation ; il faut alors uniquement penser à y établir à tout prix un doux repos. *C'est, mon très cher, la perle de l'Evangile ; vendez tout et achetez-la aux dépens du reste.* Quand vous aurez ce repos de l'esprit, vous aurez un précieux trésor, et vous avancerez à grands pas, je vous le garantis ³⁸.

A une âme délicate, incertaine sur l'appel à une vie plus parfaite et inquiète sans doute de n'en pas faire assez pour Dieu, cette autre consigne pacifiante :

En attendant (que l'appel se précise) vous faites bien de travailler à la gloire de Dieu là où vous êtes actuellement. *Que vous fassiez beaucoup ou peu, Dieu vous en saura toujours gré*, parce que c'est pour lui que vous travaillez et que vous n'avez pas d'autre désir que de lui plaire et de connaître sa divine volonté. Il vous la manifesterà tôt ou tard ³⁹.

Et trouverait-on beaucoup de directeurs qui oseraient aller jusqu'à dire, comme Libermann :

Ne cherchez ni le repos ni le travail, ni la satisfaction ni la peine, ni la retraite, ni les rapports avec le dehors ; ne vous tourmentez ni à être utile ni à être inutile, ni à faire une chose ni à éviter une autre. Soyez content de ce que vous faites au moment, pourvu que vous le fassiez dans l'ordre ordinaire de la volonté de la divine Providence. *Si Dieu vous condamne à dormir toute votre vie [...].* N'ayez qu'une seule pensée, c'est d'être à Dieu en tout ce que vous faites ⁴⁰.

Ces âmes qu'il travaille à libérer de leurs entraves, il les jette dans la foi, mais une foi cohérente, qui aille hardiment jusqu'aux dernières conséquences. Il dira par exemple :

Qu'est-ce que cela nous fait que nos Supérieurs soient capables ou incapables, parfaits ou défectueux ? Nous n'obéissons pas à l'homme, mais à Dieu. Si cet homme fait mal, tant pis pour lui,

38 Ibid.

4 mai 1848.

39 N.D., X, 182. A M. Thiébaut, 40 N.D., X, 117. A M. Clair, 7 mars 1848.

il rendra compte à Dieu de sa gestion, nous avons fait ce que nous devions faire, nous accomplissons la sainte volonté de Dieu, tout le reste est superflu ⁴¹.

Il ne faut voir que Dieu et sa divine volonté, et non l'action de la raison humaine, déclare-t-il de même à une religieuse inconsolable de n'avoir pas reçu l'obédience qu'elle espérait. Et il explique :

Les raisons de Pilate pour condamner Jésus sont bien plus mauvaises que celles qui nous crucifient. Cependant le divin Sauveur se soumit pleinement et ne voyait dans cette condamnation que la volonté de son Père céleste. Allez donc, ma bonne Sœur, à l'école de Jésus crucifié [...]. Ne vous plaignez qu'à lui seul : *c'est lui qui a fait le coup* ; mais plaignez-vous avec la douceur et la tendresse d'une bonne et tendre enfant à son bien-aimé et aimable Père ⁴².

On ne peut tout citer. Achéons par cet hymne au règne pacifique de Jésus dans l'âme qui lui est consacrée :

Vive Jésus, le divin triomphateur de nos âmes ! Qu'il règne à jamais en souverain maître dans la vôtre ! Il l'a emportée d'assaut, sa conquête est faite ; c'est à lui à la gouverner désormais avec la souveraine autorité avec laquelle il a bien voulu s'en emparer. Soyez docile et souple entre ses mains. Vous savez ce qu'il faut pour cela : se tenir en paix et en tout repos ; ne s'inquiéter jamais et ne se troubler de rien ; oublier le passé ; vivre comme s'il n'existait pas d'avenir ; vivre pour Jésus dans le moment qu'on vit, ou plutôt vivre comme si l'on n'avait pas de vie en soi, mais laisser Jésus vivre à son aise ; marcher ainsi, en toute circonstance et toute rencontre, sans contrainte et sans souci, comme cela convient aux enfants de Jésus et de Marie ; ne penser jamais à soi volontairement ; abandonner le soin de son âme à Jésus seul, etc. C'est lui qui l'a prise par force, elle lui appartient ; c'est donc à lui à en avoir soin, puisqu'elle est sa propriété [...]. Bannissez toute crainte et remplacez ce sentiment par l'amour : en tout cela agissez doucement, suavement, posément, sans vivacité, sans emportement ; faites le mort quand besoin est, marchant ainsi en toute suavité, abandon et pleine confiance. Le temps de cet exil se terminera, et Jésus sera à nous et nous à lui ⁴³.

souverain équilibre de force et de douceur

Ces quelques citations ne sont sans doute qu'un reflet lointain de la chaude et pacifiante atmosphère qui se dégage des écrits du vénérable Libermann. Elles

41 N.D., XIII, 339. A M. Vauglois, 43 L.S., II, 397. Lettre de 1839 à un séminariste.

25 octobre 1851.

42 N.D., X, 188.

peuvent cependant donner une idée de l'une des principales caractéristiques de cette direction spirituelle. Il en est une autre, que nous voudrions signaler en terminant, et qui nous semble résider dans un équilibre supérieurement réalisé entre les différentes données en présence : données dont l'accord harmonieux fait la bonne direction de conscience. Libermann est à la fois d'une exigence qui ne transige pas sur l'idéal à atteindre, et d'une bonté pleine de compassion pour la faiblesse de l'âme qui sent qu'elle en est encore si loin. Il veut un renoncement absolu et sans quartier, mais il y invite avec des accents de chaleur humaine, d'amour, de paix, de douceur, qui convainquent et entraînent. Les vues de foi qui le guident s'harmonisent chez lui avec le raisonnement humain le plus vigoureux. Il se réfère à la plus haute mystique, mais il sait descendre aux détails les plus concrets et aux images les plus terre à terre. D'une doctrine qui est indubitablement, comme l'a très bien montré l'abbé Blanchard, une doctrine de passivité, il tire non pas des conclusions favorables à un quelconque quiétisme, mais un stimulant pour pousser les âmes au renoncement et au don de soi.

Ces âmes, il y en eut de toutes sortes. Ames de séminaristes, de prêtres, de religieux en majeure partie ; mais également âmes de religieuses et de personnes du monde. Libermann a dirigé les évêques que le Saint-Siège choisissait dans sa congrégation. Il a guidé et conseillé Emilie de Villeneuve, la fondatrice des « Sœurs bleues » de Castres, et a été en relations spirituelles longues et suivies avec la Mère Javouhey, la fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. On a de lui également, adressées à son frère et à sa belle-sœur, et à ses neveux et nièces des lettres délicieuses, vrais chef-d'œuvre de finesse spirituelle et de psychologie.

Son expérience des cheminements de la grâce, jointe à sa profonde connaissance des ressorts de l'âme humaine, avait pour effet que le dirigé se sentait d'emblée compris, soutenu, encouragé, aimé. Nous dirons davantage : à un siècle de distance et plus, ses directives spirituelles obtiennent encore cet étonnant résultat que le lecteur a l'impression d'être personnellement concerné : il pourrait croire que telle lettre du Vénérable a été en vérité écrite pour lui. A cette marque on reconnaît l'homme de Dieu. Aussi est-ce à bon droit que M. l'abbé Blanchard, rassemblant en une phrase les résultats de sa longue et minutieuse analyse, formule cette conclusion, qui sera aussi la nôtre :

Par le charisme qu'il reçut de Dieu et dont, malgré son humilité, il a reconnu, dans des confidences, à quelques intimes, l'existence, par la variété des champs d'expérience sur lesquels s'est exercée son investigation, par les types si différents qu'il a éclairés et équilibrés ; par les qualités éminentes qu'il a manifestées dans ce genre d'apostolat, par la sûreté de son regard et le climat de douce exigence qu'il savait créer, par le monument impressionnant de ses *Lettres spirituelles*, qui sont la plus précieuse relique qu'il ait laissée, le Père Libermann doit être classé parmi les plus grands directeurs (Pierre BLANCHARD : *Le Vénérable Libermann*, II, 111).

J A C Q U E S - P A U L M A R T I N
DE LA SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT DU VATICAN

LIBERMANN A-T-IL RÉUSSI ?

Je pense comme vous qu'il faut aviser et qu'il faut aviser de suite avec énergie, mais je ne crois pas qu'il faille sortir de la vole de Dieu. Nous nous sommes maintenus jusqu'à présent dans la vole de la divine Providence, elle seule nous a conduits ; je n'ai jamais pu réaliser un plan que j'ai rêvé, j'ai toujours réalisé comme par enchantement, au milieu des croix et des souffrances il est vrai, tout ce qui nous était amené providentiellement. Ce serait donc à nous plus mal qu'à tout autre de sortir de cette vole pour y substituer nos propres idées, quelque ferventes et généreuses qu'elles soient. (Lettre au P. Le Vasseur, L.S., IV, 602.)

Il suffit d'avoir parcouru même superficiellement une vie et quelques écrits du Père Libermann pour se convaincre que cet apôtre, si fragile d'apparence, fut, dans toute l'étendue du terme, un lutteur toujours prêt à faire face avec une inaltérable sérénité — on dirait aujourd'hui avec un moral magnifique — à tous les coups venant de la maladie, des événements, des hommes et, l'on ose ajouter, de Dieu lui-même, si on entend par là que Dieu a voulu le triturer et le passer par l'étamine avec un raffinement dont il n'use qu'à l'égard de ses préférés. Tous les témoins du procès de béatification insistent sur ce point avec un accord parfait et, si modeste qu'il fût, le Vénérable en a convenu simplement plus d'une fois. Nous ne citerons qu'un texte bien connu, particulièrement significatif d'ailleurs, extrait d'une lettre adressée au P. Le Vasseur, tenté une fois de plus de déclarer forfait :

Je vous parlerai franchement [...]. Il y a des moments où le découragement s'empare de moi, non pas le découragement quant au travail dans l'intérêt de notre Dieu tout bon et tout miséricordieux et de l'œuvre qu'il nous a confiée. Je ne me souviens pas d'un instant, d'un clin d'œil de ce découragement ; au contraire, au moment où je vois des difficultés et des peines, il semble que la bonté divine me donne de nouvelles forces [...] mon cœur est comblé de joie et d'espérance [...]. Ne craignez donc jamais pour moi. Dieu est ma force, rien au monde ne me fait peur. Vous qui me connaissez, vous ne prendrez pas ces paroles pour de la jactance ; je vous le dis pour vous et non pour moi [...]. Ce découragement dont je vous parle est pour vous (L.S., IV, 618).

Pas un instant de découragement ! « Je n'ai jamais vu le serviteur de Dieu défaillir un instant... malgré les difficultés les plus considérables qu'il a souvent rencontrées » a confirmé Mgr Carméné, évêque de la Martinique et sa déposition figure parmi les plus modérées, car d'autres ajoutent : « héroïsme pratiqué facilement, joyeusement, comme sans effort et coulant de source ». « Sur ce point, déclare le P. Delaplace, je pourrais citer cent témoignages écrits » (c'est lui qui, à titre de secrétaire général, conservait toutes les pièces du procès). Inutile d'insister sans doute ; même les jeunes aspirants missionnaires seront facilement persuadés qu'ils ont dans le vénérable Père un modèle incomparable de la force chrétienne, de l'essence la plus rare : on sait qu'il fallut plus de vaillance à sainte Jeanne d'Arc durant sa captivité que pendant ses campagnes militaires, car, si elle ne recula jamais d'un pouce devant l'ennemi, par deux fois elle tenta de s'évader. Ils sauront que celui-là est digne de leur prêcher le courage quotidien qu'il a si bien pratiqué et ils seront disposés à le suivre les yeux fermés si, par ailleurs, ils constatent que le succès a couronné ses entreprises.

En effet, lutter c'est beau, cela qualifie la valeur personnelle et mérite le respect, voire l'admiration, mais lutter et vaincre c'est encore mieux, surtout pour un fondateur et un chef, car les résultats garantissent les méthodes, spécialement à notre époque où tout s'évalue en statistiques, même quand les mathématiques ne font rien à l'affaire. On sait bien que les hommes ont toujours été très sensibles au succès et à l'échec et ce n'est pas seulement chez les anciens que la *felicitas*, la chance, devait s'ajouter à toutes les autres qualités pour poser un homme dans l'opinion. Les modernes restent très « anciens » sur ce chapitre. Peut-on affirmer sans ambages que Libermann a réussi ? que s'est vérifié l'espèce de prophétie émise dès 1842 par un sulpicien très sage, M. Gamon : « Qui vivra verra ; mais je dis que M. Libermann est appelé à faire de grandes choses dans l'Eglise de Dieu » ? S'il s'agissait de M. Vincent, d'un curé d'Ars ou de don Bosco,

la réponse serait immédiate et sans réplique, mais la réussite du Père Libermann semble bien peu spectaculaire en comparaison et il n'y a pas là de quoi galvaniser la jeunesse de l'ère atomique.

Pour éclairer le sujet, il serait aisé de présenter une longue litanie de dépositions dans le genre de celle du P. Delaplace : « L'opinion de l'épiscopat français sur sa congrégation s'est manifesté par l'envoi de nombreux sujets, tant dans l'Institut qu'au Séminaire colonial et par une supplique unanime au Souverain Pontife, pour l'approbation canonique du Séminaire français fondé à Rome immédiatement après la mort du Serviteur de Dieu. Et toutes les lettres émanées du Ministère et de Rome montrent jusqu'à quel point il inspirait la confiance dans les hautes régions du pouvoir civil et ecclésiastique. » Voici celle de M. de Brandt, vicaire général d'Amiens : « Je n'ai connu que des approbateurs, et, à cette époque, je me suis trouvé en relation avec plus de quarante évêques lorsque j'accompagnais Monseigneur l'Evêque d'Amiens dans ses voyages et visites à ses collègues. Le 12 octobre 1853, jour de la translation de saint Theudosie à Amiens, vingt-huit évêques se trouvaient réunis et tous n'avaient qu'une voix pour approuver et louer cette œuvre. » Enfin, Mgr de Ségur dépose : « Je rapporterai le beau témoignage de notre Saint Père le Pape Pie IX. En 1852, lorsque j'arrivai à Rome en qualité d'auditeur de rote, j'entretins un jour le pape de l'importance que pourrait avoir la fondation dans la ville sainte d'un séminaire de hautes études ecclésiastiques pour les Français. Sa Sainteté entra pleinement dans mes vues ; je lui parlai de plusieurs congrégations auxquelles on pourrait confier une maison de ce genre ; sa Sainteté m'entretint alors de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie d'une manière très sympathique, m'autorisant à en écrire au Père Libermann. Le choix du Souverain Pontife marquait la haute estime qu'il avait pour la congrégation du Père Libermann. »

sens et conditions du succès pour un apôtre

Mais plus que l'unanimité des témoins nous serait précieuse l'opinion du Vénérable lui-même. Comment cet homme simple et droit, *vir simplex et rectus*, comme le définissait un Père jésuite, aurait-il réagi à la question posée à brûle-pourpoint : « Dans quelle mesure vous semble-t-il avoir réussi ? » Eh bien ! nous avons la ferme impression que l'intéressé aurait souri avec une douce ironie, un peu comme Notre Seigneur, quand saint Philippe lui demandait : « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit. — Comment, voilà si longtemps que je suis avec vous et tu ne

me connais pas encore, Philippe ? » (*Jean* 14, 8-9). Lui aussi aurait répliqué avec énergie : « Ma grande maxime est que je ne suis pas chargé d'un négoce à moi appartenant, mais d'une œuvre de Dieu. Je ne suis qu'un petit et bien petit serviteur dans la maison du Père de famille ; j'attends en paix dans ce petit coin de la maison où il m'a placé qu'il lui plaise de m'envoyer de l'ouvrage et des ouvriers pour m'aider à le faire. Je me garderai bien de choisir ma besogne moi-même ; je ne crois pas l'avoir fait ; c'est le Maître qui me l'a donnée » (N.D., III, 244). Bien mieux, cette conviction, il essaie de l'inculquer à tout prix à ceux qui veulent s'engager sous sa direction :

O vases d'élection ! si vous êtes fidèles, Jésus se servira de vous pour le salut de plusieurs [...]. Soyez donc fidèles et suivez tout mouvement que Jésus veut donner à vos âmes ; vivez de lui et en lui, et cela dans la vue de votre pauvreté, de votre néant, de votre incapacité. Ne dites pas : « Oh ! je vais sauver beaucoup d'âmes dans la suite ». C'est à Jésus à décider cela ; il est le maître de tirer sa gloire par le moyen du plus pauvre instrument comme par le plus riche. Son Père a fait du néant tout ce bel univers et tous les êtres du ciel. Si le néant a pu lui servir pour faire ces grandes magnificences, un pauvre homme pourra lui servir aussi d'instrument pour la communication de sa grâce, mais ce sera Lui qui fera et non pas vous (N.D., IV, 109-110).

Dans ces conditions, il n'y a qu'une garantie de succès et le Fondateur l'expose nettement en traçant aux Sœurs de Castres la ligne à suivre en Afrique : « Les Sœurs doivent être animées des mêmes principes que les missionnaires ; qu'elles agissent dans le même esprit, avec la même méthode. Il faut bien se pénétrer de cette idée que Dieu seul fait le bien et que nous ne sommes qu'un instrument dans sa main divine. Tout ce que l'instrument peut faire, c'est de se prêter à la volonté de l'ouvrier et de se laisser manier par lui sans résistance. Si l'instrument devançait la volonté et l'action de l'ouvrier, il y aurait bien de la besogne gâtée¹. » Et ce n'était pas un discours de circonstance que le vénérable Père tenait aux bonnes religieuses. Dès 1833, il est catégorique là-dessus et plus son expérience des hommes se renforcera, plus il insistera sur le désintéressement apostolique.

D'habitude, dans ses conférences et dans ses lettres il ne met pas en avant l'activité du zèle — ses fougueux spiritains n'en ont pas besoin — mais il ressasse les mêmes mises en garde : il faut se méfier du succès, qui rend hardi et entreprenant au-delà de ce qu'il faut, et cultiver avec un soin jaloux la patience : « Si

¹ Cité dans Mgr Jean-Remy Bessieux par l'abbé M. GRANIER (Librairie Valat, Montpellier 1912), p. 48. Le vénérable Père fait allusion à cette

circulaire dans N.D., IX, 339. On peut comparer ce texte avec L.S., I, 45 ; N.D., IX, 40, 63 ; XIII, 51 ; etc.

vous savez maintenant patienter, vous êtes sûrs du succès et d'un succès solide et stable. Soyez assurés que tout ce qui est emporté d'assaut n'est ni solide, ni durable » (L.S., IV, 460-461). Nous croyons vraiment ne pas nous tromper en affirmant que là, et là seulement, réside la pensée capitale du chef et de l'homme d'action que va devenir le Père Libermann en fondant une société de missionnaires : l'apôtre n'a qu'une chose à faire, veiller à rester un instrument souple dans les mains de Dieu. « Un instrument se fatigue... s'ébrèche, se brise et n'a rien à dire. Que l'instrument soit bon ou mauvais, qu'il réussisse ou non, cela ne le regarde pas, mais son maître ; l'instrument doit être usé de la manière dont le voudra le maître et c'est tout ; il ne doit vouloir faire ni plus ni moins que son maître ne le veut. » (Dernière retraite prêchée par le Père Libermann en 1851, N.D., XIII, 710.)

Cette réponse, nous le savons, risque de décevoir et de refroidir les gens pressés et qui se disent réalistes ; un instrument, bah, ce n'est pas bien sorcier. C'est au contraire la chose la plus difficile qui soit : saint Vincent de Paul a mis quarante-quatre ans pour apprendre ce rôle et saint Ignace tout autant ; le vénérable Père en avait une conscience aiguë, lui qui a décrit avec des détails savoureux les déboires de ceux qui s'y engagent prématurément : « Après la première difficulté, on a les bras et les jambes cassés » (N.D., IX, 155). D'ailleurs, si la chose était banale et si elle n'était pas tellement ignorée ou sous-estimée par la plupart des hommes, pourquoi tous les gens d'expérience éprouveraient-ils le besoin de la remettre en mémoire ? Or, c'est un fait, tous les saints l'ont dit et redit... tous les papes l'ont rappelé avec véhémence. Il ne se passe guère de congrès d'Action catholique sans que soit au moins évoqué ce postulat de base toujours en train de s'estomper et les apôtres qui gardent intact leur sens de Dieu conviennent que c'est là, le b, a, ba de la véritable efficacité missionnaire et la manière apostolique de vivre la consigne du Maître : « Cherchez d'abord le Royaume et sa justice et tout cela (le succès, l'efficacité) vous sera donné par surcroît. »

Celui-là donc aurait réussi d'une manière idéale dans l'œuvre apostolique qui aurait été l'instrument de Dieu cent pour cent.

Si tout le monde est d'accord sur ce point, il nous sera extrêmement facile de montrer que le Père Libermann a merveilleusement réussi, puisque, durant sa *vie publique*, cette période très active qui va de 1839 à sa mort, il n'a eu qu'un seul objectif : éviter de mêler le son à la pure farine de la volonté de Dieu et suivre l'impulsion de l'Esprit Saint « comme la voile prend le vent » ou « comme une plume légère sous son souffle délicieux ».

Et tandis que nous essaierons de présenter dans la pleine lumière cette vérité, évidente déjà pour tous ceux qui hantent ses écrits, les lecteurs perspicaces cueilleront au passage bien des faits qui sont la preuve non équivoque que « tout le reste », c'est-à-dire le succès, au sens ordinaire du mot, lui a été passablement accordé dès cette vie, avant de prendre comme chez les vrais grands hommes, toutes ses dimensions après la mort du fondateur...

départ à zéro

Au mois de mars 1839, M. Libermann est maître des novices, chez les Eudistes, à Rennes, quand, par une lettre datée de Paris, MM. Le Vasseur et Tisserant s'ouvrent à lui de leur projet en faveur des Noirs de Bourbon, d'Haïti et peut-être de Madagascar ; ils précisent déjà beaucoup de choses qui auraient constitué un programme de pauvreté plus que franciscaine, et de dépendance totale à l'égard de Messieurs les curés (N.D., I, 637-38). A M. Libermann de voir « devant le bon Dieu ce qu'il peut y avoir de Lui dans tout ceci, car mille morts plutôt que de décevoir ou de penser quelque chose en dehors de cette divine volonté ». Ils ne savent pas si bien dire et bientôt leur correspondant aura l'occasion de le leur rappeler : « Dans une œuvre... aussi sainte que celle-ci, tout doit reposer sur Dieu seul. Si la divine bonté ne mène pas l'affaire, qu'est-ce que les hommes pourront y faire ? Plus les hommes font de besogne, moins le bien est considérable » (L.S., IV, 11). Des deux côtés, on parle le même langage, mais on n'en tire pas les mêmes conclusions. En effet, M. Libermann consulte l'Esprit Saint et donne la réponse de... l'Esprit Saint, à laquelle les demandeurs ne s'attendaient guère sans doute, car elle indiquait une marche très originale (L.S., IV, 1 sqq.).

Sans s'arrêter à la qualité des apôtres en herbe — des jeunes gens somme toute et qui avaient beaucoup de soleil dans les veines — M. Libermann discerne, comme d'instinct, l'intérêt que présente l'idée émise « en faveur de ces âmes qui se perdent depuis un temps considérable » et il les exhorte, à ne pas se laisser déconcerter par les objections d'hommes même respectables, car « voilà où en sont les plus sages et les plus expérimentés quand ils voient des difficultés considérables selon l'homme : ils regardent la chose comme impossible ». D'autre part, il les ramène à leur condition et signale les écueils : « Cette affaire ne doit pas procéder de l'imagination, mais de l'Esprit de Dieu. » Donc, il n'est pas question de s'agiter pour le moment : ni démarches, ni rapport qui sente la rhétorique, ni prosélytisme et ainsi de suite ; il suggère qu'il leur sera nécessaire de s'unir par les liens d'une

congrégation qui pourrait déjà exister quelque part, celle des Eudistes par exemple, et à laquelle ils s'adjoindraient en l'animant de leur flamme apostolique ; il insinue surtout qu'il leur faudra se préparer à un si grand ministère dans la retraite, pendant quelques années. Maintenant, le seul point important est de tenir à l'idée et de se rendre perméables à l'action de l'Esprit Saint, pour qu'il puisse souffler et guider. Ajoutons qu'il exclut les gens lâches et faibles : il faut des hommes décidés à quitter tout pour Dieu, dévoués à sa gloire, capables de souffrir peines et humiliations... Je sais bien que vous n'en trouverez pas beaucoup de semblables, mais qu'ils aient du moins le désir de devenir tels et s'y essaient dès maintenant en toute circonstance... Attention, pas d'esprit dur ou raide, il suffirait d'un seul pour tout brouiller. (Le propos, s'adressant à M. Le Vavas seur, ne manque pas de piquant.) En résumé, le projet a de l'avenir, mais il a besoin d'être longuement mûri ; examinez l'affaire devant Dieu et attendez l'heure d'agir ; soyez peu, mais bons et bien unis. Les ouvriers viendront quand le moment providentiel aura sonné ; en attendant, vivez en cultivant la paix, la joie, la patience et l'humilité. Je suis avec vous de cœur... On trouve tout cela épar s dans les premières lettres qu'il écrit à l'un et à l'autre (L.S., IV, 1-30).

Fait assez curieux, ces conseils seront justement ceux que le cardinal Préfet de la Propagande lui adressera à lui-même, un an plus tard, quand, à son tour, il aura entendu l'appel : « La Propagande a décidé de renvoyer votre affaire à un plus mûr examen ; cependant elle a jugé bon de vous écrire de persévérer dans votre dessein avec vos associés et de n'omettre rien pour répondre à votre vocation... D'ailleurs, elle a confiance que Dieu vous rendra une bonne santé... » (N.D., II, 14). Le premier coup d'œil n'avait pas été si mauvais !

Pour sa part, M. Libermann n'a même pas eu la pensée qu'il pourrait avoir un rôle à jouer dans cette croisade apostolique et pendant six mois, il ne s'en mêle qu'à titre de conseiller bénévole et désintéressé. Il faut, en plus des sollicitations d'un nouveau partenaire, M. de la Brunière, qui lui-même fera bientôt faux bond, deux touches successives de la grâce, les 25 et 28 octobre 1839, contrôlées par un homme de Dieu, M. Pinault, directeur à Saint-Sulpice, pour l'alerter et le décider. C'en est fait : convaincu que l'Esprit Saint a soufflé d'une manière certaine, il rompt aussitôt avec toutes les prudences et attaches humaines et part pour l'aventure, l'esprit persuadé que c'est déraison et le cœur plein d'élan et de joie : « D'un côté, je sentais une tristesse profonde et n'osais découvrir à personne notre projet, parce qu'il me paraissait une folie et devait paraître tel à toute personne

sage ; d'un autre, je sentais en moi une impulsion forte et un sentiment de confiance très grande dans le très saint Cœur de Marie » (L.S., III, 361). Cette confiance est la meilleure excuse de tous ceux qui ne lui ménageront pas les avanies durant son prochain séjour dans la ville éternelle, car cette psychologie-là ne s'apprend guère dans les Facultés de l'Etat ni... dans les Séminaires. L'aventure ne s'arrêtera plus avant le 2 février 1852.

Contradiction, pourrait-on dire ? Tout à l'heure, il exhortait les autres à différer l'exécution de leur plan et lui, dès qu'il est sûr, il part. Se croit-il donc meilleur qu'eux ? Meilleur, peut-être pas... plus éclairé, certainement. A ses dépens il a appris le discernement des esprits et il sent quand Dieu a parlé... « Plusieurs personnes pieuses en France croient que j'ai mal fait de quitter (Rennes)... Ce que je sais, c'est que dans mon intérieur, j'ai depuis tout ce temps une réponse d'approbation et je crois avoir fait la sainte volonté de Notre Seigneur » (L.S., II, 456. Toute cette longue lettre serait à citer ici). Bientôt, à propos d'une démarche que M. Tisserant lui présente comme nécessaire et qu'il juge inopportune, malgré les avis des sages, il répond : « J'ai honte de l'avouer ; un pauvre homme comme celui-ci ne voudrait pas se rendre au sentiment de tant d'hommes respectables ? Mais que faire ? J'ai examiné devant Dieu, tourné et retourné la chose de tous côtés ; mon esprit reste fixé sur le même point. Présentez mes raisons à ces Messieurs et priez-les de recommander cela à la très sainte Vierge. Je crois que ce serait agir contre la divine volonté que de faire dès maintenant cette démarche et que cela pourrait être très nuisible à notre œuvre. » Et pour le laver de tout soupçon d'illuminisme, il suffit d'ajouter la suite : « Nous sommes tous des aveugles ; bien souvent, quand nous croyons voir blanc, c'est noir ; il faut donc se laisser conduire par la divine Providence et attendre en paix ses moments » (L.S., IV, 22-23).

Voilà donc M. Libermann en route pour Rome, aux frais d'un autre, évidemment. Pourquoi Rome ? Parce que c'est le centre des affaires importantes et que, d'un coup d'œil génial ou avec le flair de sa race, il a compris que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre ? Plus simplement parce qu'il réclame un signe, mais un signe de foi. « Je voulais connaître la divine volonté sur le fond de l'œuvre, et employer pour cela les moyens les plus assurés selon l'ordre de Dieu dans son Eglise. C'est pourquoi, au commencement de l'an 1840, je me suis rendu à Rome, où Notre Seigneur a mis ses lumières pour le gouvernement de toute son Eglise » (A M. Desgenettes, L.S., III, 361-62). Maçon consciencieux, il veut bâtir sur le roc, et le roc, c'est Pierre. Dans son mémoire à la Propagande, il donnera trois raisons

de l'importance qu'il attache à cette approbation : plus grande abondance d'esprit apostolique, puisque venant de la source ; certitude d'aller là où Dieu veut et où les besoins seront les plus grands ; joie d'obéir au vicaire de Jésus Christ (N.D., II, 5).

M. Libermann va donc mettre Dieu au pied du mur, le tenter, pour ainsi dire. Quant à lui, il joue franc jeu ; « sans certificat, sans lettres de recommandation », avec son seul titre d'acolyte refusé au sous-diaconat pour accidents nerveux, sa qualité suspecte de juif converti et de Français (les Français qui pullulaient là-bas, en mal de fondation, y avaient mauvaise presse), il va déposer à la Propagande un rapport clair et bien documenté grâce à la collaboration de ses amis créoles, sur la condition religieuse des Noirs de Bourbon et de Saint-Domingue, expliquer son plan de conquête pacifique et attendre dans le silence et la prière la réponse du cardinal. On verra bien si ses voix l'ont ou ne l'ont pas trompé. Dans l'intervalle, il a le loisir de rédiger son *Commentaire de Saint Jean* et d'écrire sa future Règle comme d'inspiration, en souriant avec calme quand des compatriotes, scandalisés de son inaction apparente, le conjurent de se démener. Il faudrait reprendre ici la lettre à Dom Salier dans laquelle il raconte qu'il a eu « à essayer de grandes misères de la part des hommes et même... des hommes les plus pieux et les plus désireux de la gloire de Dieu... J'ai agi ainsi, parce que je craignais de vouloir trop la chose et... de faire faire aux Supérieurs ma propre volonté, tandis que c'est la volonté divine manifestée par les Supérieurs que je désire accomplir » (L.S., II, 456-458).

Et le signe arrive, au bout de six mois, sous la forme d'une lettre signée de la propre main du cardinal et rédigée en termes on ne peut plus encourageants : « Votre projet a été jugé opportun entre tous, etc. » La Propagande avait parlé, et par son truchement, c'était le pape et l'Eglise qui avaient indiqué la route à suivre : la cause était jugée. On comprend que M. Tisserant ait pu écrire : « Ces encouragements si paternels... il les reçut comme de la bouche de Dieu lui-même, et il s'en servait à son tour pour faire passer dans l'âme de ses frères la confiance dont son cœur était rempli » (N.D., II, 15). Désormais, aucun obstacle ne pourra le faire dévier d'un micron... Et, moins de quinze mois après, M. Libermann, enfin prêtre d'une manière assez inespérée pour qu'on y voie une intervention miraculeuse du saint Cœur de Marie, ouvrait sa maison de La Neuville avec deux novices dont un, M. Le Vavasseur, va bientôt prendre le bateau pour Bourbon. M. Collin se trouvera donc seul pendant une courte période.

Tant de tracas pour un novice ! Ce n'était guère un signe sensible

de la volonté de Dieu ! M. Libermann n'était pas de cet avis lui qui écrivait en décembre 1841 à M. Gamon : « Il me serait difficile de vous donner des détails sur le fond de nos affaires... Ce que je puis vous dire, c'est que les choses prennent une telle tournure que je ne puis douter que la main de Dieu est avec nous » (N.D., III, 81) et à M. Clair : « La Sainte Vierge semble se déclarer pour nous-mêmes par des prodiges. Espoir de voir les choses réussir ; bienveillance du cardinal de la Propagande... C'est là l'œuvre de notre bonne Mère » (N.D., III, 92). Jamais l'aiguille du baromètre de son âme n'a autant marqué le beau fixe : « Il n'appartient pas au dernier des serviteurs d'attirer à soi et sous ses ordres ceux qui sont occupés ailleurs. Cette pensée et cette conduite sont pour moi une source de paix et de consolations. Lorsqu'il me vient du monde, je suis content de ce qu'il a plu au Maître d'envoyer des ouvriers dans ce pauvre coin de vigne si délaissé et si nécessaire ; s'il n'en vient pas, je me tiens en repos » (N.D., III, 244).

Désormais, la tâche quotidienne commence, avec son règlement qui canalise « une vie douce, paisible et retirée, en un mot, la plus propre à favoriser le recueillement intérieur et à sanctifier les âmes de ceux qui habitent cette maison de bénédiction. C'est là le fond de nos règles, qui sont dirigées spécialement à notre propre sanctification pour nous rendre capables plus tard de travailler efficacement à sanctifier les âmes » (N.D., III, 376).

Ce témoignage d'un des premiers novices donne bien le ton qui régnait à La Neuville. Un seul objectif ! Cependant ce règlement comportait pas mal de servitudes et le Père Libermann ne se dispense d'aucune. Le beau fondateur qui prend part à toutes les besognes de la première installation, puis devient le maître Jacques de la maison, balayant, cuisinant, épluchant les légumes (tout en faisant parfois la direction spirituelle près des marmites ; et cuisine et direction étaient trouvées excellentes), accompagnant son novice à la promenade avec autant d'exactitude et de bonne humeur que s'il se fut agi d'un groupe imposant, donnant les conférences spirituelles, glosant la règle avec enthousiasme. En agissant ainsi, le Fondateur faisait d'une pierre deux coups : d'abord, il accomplissait de son mieux la volonté de Dieu au moment présent et il enseignait déjà à ses futurs confrères « qu'un Directeur, un Professeur, un Supérieur se doit autant à un seul qu'à tous » (N.D., III, 371). Qu'importe le nombre ? La paix et l'union ne règnent-elles pas ? « Je crois que Notre Seigneur est avec nous. Quel bonheur ! (L.S., IV, 39). Et puis Rome nous engage à persévérer. Il y a bien un petit point noir dans tout cela, c'est lui le supérieur, mais puisque Dieu le veut ! Il sera quitte pour paraître au tribunal du

Juge, les mains vides, tandis que les partants, eux, reviendront avec leurs lourdes gerbes. Heureusement qu'il y aura place pour la miséricorde. En tout cas, il tiendra contre vents et marées (*ibid.*, 40-43).

...Tandis que déjà des moissonneurs partent à leurs sillons, à la pépinière de La Neuville la plantation commence à croître avec une régularité surprenante : un, puis deux, puis sept novices arrivent, individuellement, de mois en mois. Il faut les accueillir l'un après l'autre, les acclimater, les préparer à leur ordination prochaine, les former à la vie religieuse et missionnaire, les nourrir aussi ; on peut supposer quelle improvisation continuelle cela exige, au milieu de soucis et de tractations d'un tout autre ordre. Le supérieur fait face à chaque chose, au jour le jour, mais à temps, sans se presser, sans s'énerver surtout. Il se paye même le luxe d'être malade de-ci de-là ; à part ces petits malaises, comme il les appelle et quelques migraines familiaires, la santé va bien. Il est entendu qu'il a un pauvre corps ; « il faut tâcher de le traîner jusqu'au bout ; quand son tour viendra, le bon Dieu en fera ce qu'il jugera à propos » (N.D., III, 218). « Soyez tranquille, écrit-il encore à l'un de ses amis, je ne mourrai pas de ces choses. Je dirai probablement un *De profundis* pour le repos de votre âme » (N.D., VI, 301).

face à l'épreuve

On pourrait montrer la profondeur et la pureté de son désintéressement apostolique s'exerçant à travers les soucis financiers d'une grande pauvreté et comment tout est venu à point nommé à celui qui prit au mot le conseil de Jésus de ne jamais s'inquiéter du lendemain. Ce pourra être l'objet d'un autre article, d'autant que l'origine israélite du Vénérable, objet de préjugés aussi sordides que tenaces, éveille l'intérêt sur ce chapitre.

Mais pour nous en tenir ici à l'essentiel de son activité apostolique, nous allons le voir réagir tour à tour, avec la même modeste sérénité, à la morsure de l'épreuve comme à la brise annonciatrice du succès.

« Suivons toujours le mouvement que le bon Dieu nous donne, comme un vaisseau suit le mouvement du vent dans ses voiles », écrivait-il en 1840 (L.S., IV, 20). Depuis, le vent a soufflé et très fort ; en décembre 1841, on a dû accepter la mission de la Guinée dans des circonstances qu'on juge à bon droit quasi miraculeuses : c'était prendre en charge — provisoirement — toute l'Afrique noire avec deux novices... mais le Père Libermann ne le savait pas encore heureusement ; d'ailleurs, les renforts arrivent et sur

les sept novices qui s'inscrivent peu après six resteront ; ils formeront la première équipe, l'équipe du sacrifice et durant l'année 1842-43, ils se préparent, dans l'oasis de La Neuville, à l'heure tragique. D'autres les rejoignent en 1842, si bien qu'en octobre, le nombre des pensionnaires atteint la douzaine ; le Fondateur est content du bon Dieu « qui, écrit-il, nous a bénis dans notre petite œuvre bien au-delà de ce que nous pouvions espérer et infiniment au-dessus de ce que nous méritons, car il devait nous repousser comme des misérables et cependant, il nous comble de ses bienfaits » (N.D., III, 318). Il ose même échafauder des plans magnifiques en faveur d'Haïti, de la Guinée et de Maurice. Il voudrait évangéliser cette terre anglaise avec des Anglais et, dans ce but, s'abouche avec l'un d'eux, M. Hand. Il suppose qu'en 1843, il aura seize missionnaires en place : six à Haïti, cinq en Guinée, quatre à Bourbon et le P. Laval à Maurice. Autant en emporte le vent ! D'ici trois ans, tout semblera remis en cause par suite de l'hécatombe du cap des Palmes, le départ d'Haïti, conséquence d'une révolution, et l'affaire anglaise manquée. Quelle débâcle pour une œuvre à peine enracinée et quelle envie d'aller planter sa tente au diable vauvert.

Mais non : tel le commandant d'un navire en détresse qui met en panne ou louvoie pour neutraliser la violence de l'ouragan, le vénérable Père emploie les grands moyens du repli ou de l'attente avec douleur, mais sans amertume et ne renonce à rien, bien au contraire. L'histoire nous a conservé une phrase célèbre prononcée dans un jour de grande infortune : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » Est-ce à la même source d'énergie humaine que le Fondateur va puiser pour tenir bon ? Va-t-il serrer les mâchoires et bander sa volonté ? Écoutons-le :

Les coups que Notre Seigneur nous a portés (en Guinée) sont trop forts pour que je n'y voie pas un acte extraordinaire de sa divine Providence. Tout donnait des espérances pour cette mission si vaste et si délaissée [...]. Dieu en a jugé autrement [...]. Que son saint nom soit béni ! [...]. Je suis intimement convaincu que j'ai agi selon la volonté de Dieu et que j'aurais manqué essentiellement à cette divine volonté en n'acceptant pas cette mission. Je n'ai pas eu de données exactes sur ce pays, parce que personne n'en a eu jusqu'à présent. (On sait qu'au procès de béatification, « l'avocat du diable » taxa le Vénérable d'imprudence dans cette affaire et que le tribunal, s'appuyant sur de solides preuves, réfuta victorieusement l'objection.) Je suis convaincu de cela et mon âme est dans une parfaite confiance et dans un parfait repos devant Dieu, quoiqu'elle soit plongée dans une profonde douleur.

Il faut bien que mon cœur soit percé de sept douleurs comme celui de notre sainte Mère, si je dois aider à sauver ce vaste pays délaissé. Je suis donc dans la persuasion que la divine bonté a voulu donner à la Guinée nos sept missionnaires

non comme ses apôtres, mais comme ses intercesseurs auprès de son trône de miséricorde (L.S., IV, 142-143).

Commenter ces paroles serait sottise ; elles montrent, prises sur le vif, la première réaction du Père devant le malheur ; plus tard, il fera la part des imprudences de jeunesse commises par les victimes (L.S., IV, 227-28), mais d'abord il entend garder à l'épreuve son cachet rédempteur.

Et si l'on insinuait tout bas qu'il avait un tempérament d'homme d'action, ce qui l'aidait tout de même à faire front, il suffirait, pour répondre, d'achever la lecture de cette même lettre adressée au P. Le Vavas seur.

Pour vous, il ne s'agit pas de chercher vos intérêts et de renoncer à la supériorité ; l'intérêt de Dieu seul. Nous ne sommes que des misérables destinés à être immolés à sa gloire. Si j'écoutais la peine que j'éprouve dans cette difficile charge, je me sauverais à chaque instant du jour et je me cacherais dans la solitude ; mais loin d'en agir ainsi, il faut nous consumer dans l'affliction et les travaux, pour la gloire de notre Maître. Du courage, de la patience, de l'humilité, de la confiance et Dieu fera son œuvre avec les instruments les plus misérables. Ne vous attristez pas, ces pertes (celles de la Guinée) ne nous feront pas tort (L.S., IV, 144-145).

Que l'on compare ce langage avec celui des héros et l'on ne sera pas tenté d'attribuer à l'énergie du vénérable Père ce qui, de son propre aveu, n'appartient qu'à la force de l'Esprit Saint. Il l'écrit au P. Lossedat, dont le moral branlait fort au moment de la tempête qui secouait la mission d'Haïti : « La longanimité apostolique est puissante pour les âmes, mais elle est difficile ; il faut être victime parfaite pour la pratiquer parfaitement » (L.S., IV, 148). Aucune rhétorique là-dedans : qu'on se dise bien que nous n'avons pas trié nos textes habilement, à dessein de soutenir une thèse. La vérification est à la portée de quiconque voudra feuilleter le tome quatrième des *Lettres spirituelles* ; à chaque page, on retrouvera la même inspiration.

« Ces pertes ne nous feront pas tort. » Il fallait une grande audace pour prophétiser si nettement, quand tout était encore par terre, en quelque sorte... et pourtant... Ces lignes étaient écrites en octobre 1844 ; or, un an après, le supérieur peut annoncer que La Neuville abrite plus de trente membres. De plus, il a repensé son plan d'évangélisation de l'Afrique et dans le nouveau projet, il fait une place nécessaire et considérable au clergé indigène. Cette idée se renforcera encore dans son esprit et bientôt il s'en fera le propagandiste tenace auprès du T. R. P. Colin, le fondateur des Pères Maristes, qu'il rencontrera longuement à Rome en 1846. Pour Haïti, comme la République, se souvenant de Napoléon et de son beau-frère, se défie des Français, il envisage d'en faire une

mission belge (N.D., VIII, 89 sqq.) et non agrégée à la Congrégation, car un voyage sur place lui a montré que « la Belgique n'est pas assez mûre pour les missions, pour que nous puissions y établir une maison... Il faut encore quelques années pour y réussir » (L.S., IV, 233). Il examine aussi la possibilité de pénétrer en Tunisie, en Cafrerie, au Brésil et, à cette occasion, il expose sa manière de faire équipe avec le Saint Esprit ; elle est typique assurément : « Je suis toujours la marche que nous avons prise jusqu'à présent. Je laisse agir la divine Providence, je me contente de profiter de toutes les ouvertures qu'elle nous donne pour le service de notre Maître et l'avancement de la Congrégation ; mais je tâche de me plier aux mouvements de cette divine Providence, afin qu'elle fasse plus que moi » (L.S., IV, 233). On a vu que cette souplesse fait bon ménage avec un esprit d'initiative toujours en éveil et que beaucoup de soi-disant actifs auraient réagi plus passivement que lui dans l'épreuve.

vent en poupe

En 1846, moins de deux ans après la catastrophe, le vénérable Père part pour Rome. On dirait que ce n'est plus le même personnage. Jusqu'ici il avait manifesté une méfiance radicale envers tout ce qui pouvait sentir la réclame ; maintenant, il juge sa congrégation assez éprouvée par la hiérarchie et assez posée dans l'opinion pour oser faire quelques crochets dans un but de propagande. Les séminaires de Strasbourg, de Saint-Dié, Saint-Claude, Lyon, Clermont, Le Puy, Annecy, Chambéry, Avignon, reçoivent tour à tour sa visite. Pour décrire sa méthode, il vaut mieux laisser parler un de ceux qu'il attira vers les missions, le P. François, de Saint-Dié :

Le soir, le pieux fondateur fut invité à nous faire connaître la petite congrégation du Saint Cœur de Marie, encore à son berceau, et le but qu'elle se proposait d'atteindre. Il le fit avec autant d'aisance que de modestie, sans préoccupation aucune de la forme du langage, avec l'accent d'un homme de Dieu et un cœur brûlant de charité [...]. Dans sa voix émue se décelait l'apôtre rempli de tendresse pour ses chers Nègres et disposé à tous les sacrifices pour le salut de leurs âmes. Avec une admirable simplicité et une rare franchise, il crut ne devoir rien déguiser des terribles épreuves des commencements de cette pénible Mission, non plus que de l'esprit d'immolation requis de ceux qui s'y voudraient dévouer. Mêlé à nos bandes pendant les récréations, il satisfait avec grande bienveillance aux questions plus ou moins naïves et curieuses qui lui furent adressées. Professeurs et élèves restèrent tout embaumés du parfum de sa sainteté et de ces derniers, plusieurs furent portés à le suivre (N.D., VIII, 482-83).

Lui-même a conscience de son succès et il en rend compte dans une belle lettre aux Pères de Bourbon : « Jusqu'à présent, dans

les pays où j'ai passé, la nouvelle de l'œuvre a été accueillie avec affection et même avec enthousiasme... Je ne cherche pas à accaparer, je me contente de donner aux directeurs les explications nécessaires. Les Sulpiciens nous sont partout très favorables et nous reçoivent comme des anges de Dieu » (L.S., IV, 315-317). Il dit *nous*, parce que le P. Blanpin l'accompagnait. Il peut affirmer sans restriction que son œuvre « marche bien » et il le prouve, en ajoutant : « Nous pouvons désormais être difficiles pour la réception des sujets et prendre le temps pour les bien former. Il nous faut des hommes qui puissent m'aider. Dieu me les donnera, je n'en doute pas » (*ibid.*).

Il ne s'agit plus d'envoyer comme préfets apostoliques de jeunes prêtres qui n'ont même pas fini leur noviciat ; cela, c'était bon quand il fallait à tout prix prendre pied là-bas et saisir l'occasion par les cheveux ; alors ce mystique n'a pas écouté les objections de sa raison, ni les scrupules ou les répugnances qui le faisaient gémir près du Seigneur devant pareille nécessité. Il sait que, dans les circonstances extraordinaires, les grâces extraordinaires deviennent normales et il y compte fermement ; mais, maintenant que toutes les têtes de pont sont occupées, eh bien ! on va suivre les lois de la Providence ordinaire, tout simplement. L'antenne reste en prise et le détecteur bien fidèle, et s'il plaît à Dieu d'exaucer la demande du fondateur, dans deux nouvelles années, l'œuvre sera « solidement constituée comme les plus anciennes œuvres de ce genre ».

Telle est sa méthode, telles sont aussi ses espérances de 1846. Or, deux ans après, ce sera justement la fusion avec la Société du Saint-Esprit, l'autorisation légale, l'approbation des Constitutions, des ressources fermes, etc. bref une situation bien assise et une enviable réputation. Dès maintenant, il va pouvoir traiter à Rome d'égal à égal avec tous les Supérieurs généraux des sociétés missionnaires et obtenir entrée libre à la Propagande : « J'ai été très bien reçu à Rome, écrit-il au P. Le Vavasseur et nous y sommes très bien considérés ; on nous estime et favorise à la Propagande. Le Nonce nous est tout dévoué et me dit toujours les paroles les plus encourageantes. Je sais bien qu'il ne faut compter nullement sur les créatures ; cependant quand le Saint-Siège et ses représentants encouragent, c'est une satisfaction et une assurance de la divine volonté pour une âme chrétienne » (N.D., IX, 27).

Qu'on se rappelle en quel équipage le pauvre acolyte entreprenait son premier voyage pour Rome, six ans auparavant et avec quelles chances de réussite. N'a-t-il pas le droit d'écrire maintenant à ses confrères : « Je mets ma confiance dans la divine miséricorde

qui nous a été si favorable jusqu'à présent que j'en suis surpris, aussi bien que tous ceux de nos amis à qui je raconte ce qui s'est passé » (L.S., IV, 316). C'est, en effet, de ce voyage que date le véritable essor de la Congrégation. Le P. Lamoise, qui assistait au retour du Père Supérieur à La Neuville, l'a bien compris et le dit clairement : « Le voyage du vénéré Père eut le triple résultat d'affermir l'œuvre... sur des bases solides, de la faire bien connaître à Rome et dans les différentes provinces et d'ouvrir la voie à de grandes œuvres de grâce pour les Missions » (N.D., VIII, 489).

Pendant ces quatre mois d'absence, le fondateur s'était laissé balloter par le Saint Esprit, de diligence en train, de bateau à vapeur en bateau à voile, nuit et jour, sans pitié pour ses nerfs qui avaient regimbé à Strasbourg, puisant des forces à mesure de ses besoins à Notre-Dame des Victoires au départ, puis à Fourvière, puis à Notre-Dame de la Garde. Au dire de son compagnon, le P. Blanpin, jamais une plainte, jamais une impatience ni une complication : il mange de bon appétit ce qu'on lui sert, accepte, en remerciant, les soins que demande son état de maladie ou de fatigue et reste en liaison étroite avec son assistant, le P. Schwindenhammer, pense à tout et à tous, autant qu'il faut et pas plus qu'il ne faut. Nous ne cherchons pas à expliquer, ni même à comprendre, car cela semble bien le secret de Dieu ! Mais ce voyage de 1846 mérite d'être mieux connu qu'il n'est : là vraiment, le vénérable Père a donné toute sa mesure d'instrument de l'Esprit Saint.

A la fin de 1846, le berceau de La Neuville regorge de monde ; il faut songer à se séparer et déjà on négocie pour l'achat de l'abbaye de Notre-Dame du Gard. Dès novembre, on s'y installe : vingt-trois étudiants en théologie, dix en philosophie et dix Frères. Il reste à La Neuville onze novices, dont six prêtres et trois sur le point de le devenir. Ce nombre augmente encore en 1847 et la qualité correspond à la quantité, puisqu'au début de 1848, le supérieur peut écrire au P. Lambert : « Tout notre monde se porte bien et mange de bon appétit, grâce à Dieu... Pour le spirituel, tout va parfaitement bien. La bonne Mère nous aide, car je ne conçois pas comment les deux maisons seraient si régulières si Marie n'y mettait la main. Nos jeunes gens sont animés tous d'un excellent esprit : pieux, studieux, simples, dociles, gais et bien réguliers. La physionomie de la communauté fait plaisir à tous les étrangers qui y viennent passer quelques jours ». Il ajoute que le cheptel et la basse-cour sont en pleine prospérité ; un seul petit point noir, le chien de garde « qui n'est pas ce qu'il y a de plus brillant » (N.D., X, 77). On ne peut pas tout avoir !

Cette lettre frappe par sa note d'optimisme et mériterait d'être mise en parallèle avec telle ou telle, écrite de Rennes en 1838 ; sans aucun doute, le climat n'est plus le même et, si désintéressé qu'il soit, le supérieur ne peut pas rester insensible à la vue de la semence qui lève et verdit si bien.

Il semblerait donc qu'il n'ait plus qu'à « se laisser vivre », pour ainsi dire, puisque Dieu veut bien donner l'accroissement à sa plantation. Cependant, c'est juste à ce moment critique que le fondateur va oser une opération extrêmement délicate, en greffant sa jeune société sur celle du Saint-Esprit, malgré toutes les objections qu'une sagesse trop humaine pouvait opposer et opposa.

Après la réussite de cette « fusion » en 1848, il se soucia de restaurer le Séminaire du Saint-Esprit et d'assurer d'une façon stable le bien spirituel des anciennes colonies par la création de trois évêchés. « On ne peut se faire une idée, écrit le P. Le Vavasseur, des difficultés sans nombre, grandes et petites, venant des hommes et des choses, qu'il a su éloigner, surmonter et contourner en cette longue affaire. On peut certainement affirmer que sans lui, elle ne se serait pas conclue » (N.D., XIII, 638). Ce seul succès suffirait à bien remplir une longue vie ; et ce ne fut qu'un épisode, presque une parenthèse dans la sienne.

Nous sommes contraints de taire bien d'autres aspects de son activité et de son rayonnement. C'est qu'il nous importe avant tout de savoir s'il a réussi l'essentiel de ce qu'il a visé, sa fondation missionnaire. Le temps presse en effet ; accablé par la maladie qui ne l'a pour ainsi dire jamais quitté, il s'est couché dans les derniers jours de 1851 et il ne se relèvera plus. Dix ans à peine se sont écoulés depuis son ordination, trois ans depuis la réunion de sa congrégation à celle du Saint-Esprit qu'il dirige maintenant. Ces dix ans, ces trois ans, c'est tout ce qu'il avait demandé au Ciel pour mener à bien son œuvre (*Procès de Virtutibus* pp. 396, 401). Il les a obtenus et voilà que son œuvre va subir l'épreuve décisive de la disparition de son chef. Elle est si fragile encore. Qu'en adviendra-t-il ? Sera-ce la dispersion ou bien la consolidation ? C'est le test suprême qui va juger de la réussite de Libermann.

le test suprême

Opus consummavi. Si l'on estimait ces dix ans d'après des mesures purement humaines, on pourrait soutenir avec une apparence de raison que la Congrégation — à part les succès incontestables de Maurice et, proportion gardée, ceux de Bourbon — n'a guère fait parler d'elle jusque là, si ce n'est peut-être par les échecs et les épreuves qui l'ont accablée : Rome craignait même que

l'on ne se décourageât. Et cependant, le Fondateur préjugait bien de l'avenir en pensant que sa société, dans son état embryonnaire, était saine et très viable. Il pouvait s'en aller le cœur tranquille, car la partie principale de son œuvre missionnaire — son corps et son âme — étaient bien en place et en état d'obéir désormais à la loi des êtres vivants et solidement constitués, chez qui la croissance n'est plus qu'une fonction du temps.

En effet, la tête existe, rue Lhomond, tête qui, malgré la jeunesse et l'inexpérience du successeur, va jouir du prestige de celui qui s'en est allé et des efforts incessants qu'il a faits pour maintenir étroitement l'union des chefs de Mission avec la Maison-Mère. Dès le premier chapitre général, en 1853, tout le monde se rallia cordialement sous l'autorité d'un supérieur de 32 ans qui, jadis, avait été passablement discuté par les broussards : le choix par lequel, à son lit de mort, le vénérable Père l'avait désigné, avait quelque chose de sacré et lui conférait une espèce d'auréole. De toute part affluèrent les lettres exprimant la douleur, la confiance.

« C'est là, écrivait-on en 1853, que nous attendaient nos ennemis, ceux qui disaient : vous verrez qu'une fois M. Libermann mort, tout cela tombera ; cette union, cet accord ont sauvé l'avenir de notre petite société, parce qu'ils ont convaincu le public qu'elle était de Dieu et avait l'esprit de Dieu » (N.D., XIV, 200). Constata-tion d'autant plus remarquable qu'elle fait suite à un long rapport de ton très pessimiste sur le comportement antérieur de certains membres. Ce rapport d'ailleurs semble manquer d'objectivité, en confondant un certain manque de conformisme avec le mauvais esprit. Le vénérable Père, lui, connaissait bien ses gens et les jugeait avec plus de mansuétude. Il eut bien raison, car ce furent et son souvenir et l'affection filiale qu'il avait enracinée dans les cœurs qui créèrent cette unanimité ; sans cela, assurément, tout se fut effondré comme château de cartes. De son vivant, il avait répété des avis comme celui-ci :

Il ne faut pas que les missionnaires de la Guinée soient avant tout les hommes de la Guinée ; mais il faut qu'ils soient avant tout les hommes de Dieu et de l'Eglise ; ensuite les membres de la Congrégation à laquelle Dieu les a donnés, à laquelle ils sont attachés de toute l'affection de leur âme et dans cette Congrégation ils sont employés au salut des âmes de la Guinée, tant qu'ils y sont par la volonté de Dieu. Mais en Guinée comme ailleurs, ils sont membres du corps auquel Dieu les a attachés. Cette cohésion et même la simple union des cœurs ne pourrait exister si la Guinée est avant tout et (si) la Congrégation devient une chose secondaire » (N.D., XII, 464-465).

On comprenait mieux tout cela maintenant avec les raisons du cœur : « Le passage de notre bien-aimé Père au Ciel me remplit d'une confiance bien mieux sentie pour la Mission et pour la

Congrégation, écrivait Mgr Bessieux à Mgr Kobès, le 20 février 1852. Notre cher Père était tout pour nous... Ayez confiance ; nous avons désormais un puissant avocat dans nos difficultés et nos peines. »

Cette union fraternelle s'appuie sur une situation bien assise tant par rapport au Gouvernement français que vis-à-vis de Rome. Le tour de force de la « fusion » a permis d'obtenir en un clin d'œil, pour ainsi dire, deux avantages que bien des instituts mirent beaucoup de temps à décrocher, quand ils y parvinrent : l'autorisation légale et l'approbation des Constitutions adaptées à la vie commune parfaite. De plus, les vertus et le charisme diplomatique du Père Libermann vont nous faciliter toute sorte d'entreprises après 1852, grâce au préjugé favorable que nous avons hérité.

Situation favorable aussi pour le personnel. Si, à la mort du vénérable Père, la Congrégation ne comptait qu'une centaine de membres, sa vitalité était déjà telle que, pendant le premier siècle, elle a pu doubler ses effectifs en moyenne tous les vingt ans ; et actuellement, malgré la crise des vocations qui sévit partout à l'état aigu, son recrutement se maintient encore dans une honnête médiocrité que plus d'un pourrait lui envier.

Nous n'avons pas voulu entonner un péan de victoire en l'honneur du Vénérable ou de sa congrégation et même si nous l'avions tenté, nous aurions été en contradiction avec celui qui écrivait à M. de Kerdrel, représentant du peuple, en 1849 : « On sera surpris peut-être de n'avoir jamais entendu parler de cette œuvre. Mais on ne fait pas attention que, d'après les principes du christianisme, nous ne pouvons emboucher la trompette et que, ne voulant pas être connus par notre propre parole, nous pensions que Dieu voulait manifester au monde nos vues et nos travaux. Cette manifestation devait se faire par les résultats de nos entreprises, sans que nous ayons voulu insérer ni permettre qu'on insérât aucun article à notre sujet dans les journaux. Nous ne devons pas demander à être connus, mais travailler et faire tout le bien que nous pouvions à ceux qui faisaient l'objet de notre dévouement » (N.D., XI, 191).

Ces lignes sont vraies ; la conduite qu'elles tracent coïncide parfaitement avec celle que nous avons essayé de décrire à grands traits, une conduite exempte de tout artifice, de toute vanité spirituelle, de tout égoïsme corporatif... Dieu seul et que la terre se taise devant Lui ! Tel était déjà le programme indiqué de façon précise en 1840, à Rome, par le futur fondateur à ceux qui voudraient s'engager dans la vie missionnaire :

Les hommes de Dieu, qui sont chargés à la suite des saints Apôtres, d'établir le règne de Dieu dans les âmes doivent faire attention (à ce que le Saint Esprit opéra en eux à la Pentecôte)... Combien n'y en a-t-il pas qui comprennent mal la mission de leur divin Maître et par conséquent la leur [...]. Ils n'ont pas cette grandeur, cette générosité, cette égalité parfaite, ce calme et cette paix humble d'une âme sanctifiée et fidèle à la grâce de son apostolat » (C.J., 697-699).

Sept ans plus tard, il revient avec insistance sur le même sujet et distinguant entre la ferveur sensible et celle qui repose sur l'abnégation continuelle de soi et l'attachement parfait à Dieu seul, il ne retient que la seconde pour les siens et leur trace à nouveau le portrait du vrai missionnaire :

Une âme forte et vraiment apostolique est toujours calme, douce, imperturbable au milieu des peines et des contrariétés. Jamais elle n'est triste, maussade, agitée, brusque, aigre, silencieuse, ni à charge à elle-même et au prochain (L.S., IV, 459).

Dans la même lettre, il expose une fois de plus sa conception du succès dans les œuvres de Dieu et nulle part, ce nous semble, on ne trouvera une meilleure description du rôle instrumental que jouent le prêtre et le missionnaire :

Une âme vraiment morte à elle-même et toute livrée à Dieu [...] reste toujours semblable à elle-même ; remplie de Dieu, elle sait patienter comme Dieu ; elle ne veut le succès ni plus grand ni plus vite que Dieu ne le veut ; elle examine l'état des choses avec calme et dans l'esprit de Dieu ; elle agit selon les lumières et selon la force qu'elle obtient d'en haut et laisse à son divin Maître le soin de faire fructifier ses travaux selon la mesure de sa divine miséricorde sur eux.

Ne haussons pas les épaules et ne nous réfugions pas derrière l'idée que cet homme de Dieu est un rêveur ; accordons-lui plutôt un brevet de suprême réalisme puisqu'il nous aide à nous faire une meilleure idée de l'énergie spirituelle que l'Esprit Saint distribue à ceux qui se sont mis sous l'influence de ses dons. Voilà où le Père veut conduire ceux dont il est responsable.

En cela il est en plein accord avec notre temps qui peut se caractériser par la course à l'énergie de plus en plus dynamique : les physiciens fissionnent l'atome ; d'autres explorent le subconscient et l'inconscient pour arracher leurs secrets aux sources d'énergie à l'état pur ou quasi pur. Les moins savants peuvent constater les résultats pourtant très partiels de ces méthodes. Or, tous les amis de Dieu croient que l'ordre des choses sensibles n'est que l'ombre des vraies réalités et que selon le texte fameux de Pascal : « Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. Cela est d'un ordre infiniment plus élevé. » Nous n'avons pas voulu signifier autre chose en examinant si le vénérable Père Libermann avait réussi.

ESQUISSE D'UN PORTRAIT

LE PÈRE CABON 1873-1961

Le nom du P. Cabon est lié à jamais à celui du Père Libermann. Cette connexion n'est pas seulement celle de l'étude et de la recherche ; elle est celle de l'amitié et de l'imitation.

(P. Blanchard, tome 1, p. 10.)

Etait-ce pour annoncer l'ouverture du mois de Marie ou pour fêter le baptême d'un nouveau-né que les cloches de la cathédrale de Quimper, sonnaient à en faire frémir le roi Grallon entre ses deux clochers, en ce jour du premier mai 1873 ? Les deux peut-être. Le nouveau-né dont il s'agit venait d'être baptisé sous le nom d'Adolphe. Le logis des Cabon ses parents se trouvait au cœur de la vieille cité entre la rue Royale qui monte vers le Likès, rue qui voisine avec la rue des Gentilshommes, la rue du Salé et la place au Beurre, de sorte que le fait d'avoir vu le jour dans ces parages donne droit au titre de Quimpérois de nature ; presque un titre de noblesse ! Que de fois, surtout au soir de sa vie, le Père Cabon s'est plu à rappeler ces vieux noms et ces vieux souvenirs ! Quimper eut toujours une large place dans son cœur.

L'esquisse que nous traçons de la vie du P. Cabon ne comporte pas que nous nous arrêtions à ses « enfances » qui d'ailleurs n'eurent rien de tellement particulier. Notons toutefois que, lorsque le temps fut venu pour lui d'aller à l'école, on le voyait monter au Likès que nous avons déjà nommé sans dire que c'est une école des Frères des Ecoles Chrétiennes, célèbre aujourd'hui dans toute la Bretagne ; il montait donc au Likès dans l'inséparable compagnie de son cousin René Carda-

liaguet qui devint prêtre lui aussi et chanoine d'un grand prestige dans tout le diocèse de Quimper. Ces deux enfants plutôt que de s'amuser en chemin, comme on le fait à cet âge, repassaient leurs leçons et se les récitaient. Ils prenaient déjà la vie au sérieux, même leur vie d'écoliers.

Nous ignorons la raison qui poussa la famille Cabon à confier Adolphe au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray plutôt qu'à celui de Pont-Croix, tout aussi florissant et tout près de Quimper ; on pourrait voir là un coup de Providence et croire que si Adolphe Cabon avait fait ses études classiques à Pont-Croix la pensée ne lui serait pas venue de se consacrer aux missions.

Nombreux étaient encore, au déclin du siècle dernier, les jeunes gens qui, de Sainte-Anne, entraient chez les missionnaires du Saint-Esprit. Ce n'était plus ce raz de marée qui, cinquante ans auparavant, avait déferlé sur le Morbihan, soulevant l'enthousiasme et portant vers l'Afrique une jeunesse ardente ; ce n'en était plus que le ressac, mais mouvement fort appréciable encore puisqu'il donnait aux missionnaires du Saint-Esprit des aspirants de valeur comme les Cabon, Vally, Le Mailloux qui fut évêque au Cameroun, Buléon qui le devint au Sénégal, Le Hunsec qui fut aussi évêque du Sénégal et, dans la suite, supérieur général des Pères du Saint-Esprit. La liste est loin d'être complète.

Le scolasticat spiritain se trouvait alors, c'est-à-dire en 1891, à Notre-Dame de Langonnet, ancienne abbaye cistercienne, échue après bien des avatars aux missionnaires du Saint-Esprit. Ce beau domaine caché dans les landes et les bois, arrosé par le sauvage Ellé, difficile d'accès au temps où les autos n'avaient pas tué les chars à bancs. Tout ce charme saisit le cœur du jeune étudiant ; il ne l'oublia jamais si bien qu'au soir de sa longue vie il y revenait pour se reposer en travaillant loin des bruits et des embarras de Paris. Il avait dit qu'il mourrait à Langonnet. Il tint parole et il y revint pour mourir le 21 août 1961.

Et voilà que nous évoquons sa mort quand à peine nous l'avons regardé vivre. Il est vrai que tôt ou tard il faut bien en parler puisque la mort n'est qu'une circonstance de la vie. En attendant, le 15 août 1895, il émettait ses vœux de religion et, le même jour, il se consacrait à l'apostolat. Quelques semaines après, le 21 septembre, il était ordonné prêtre dans la chapelle des Missions Etrangères de Paris.

missionnaire en Haïti

On peut se demander pourquoi, ses études terminées, le jeune Père Cabon, si bien doué au point de vue intellectuel, ne fut pas appelé à prendre des grades universitaires, mais dirigé immédiatement sur Haïti pour y devenir professeur. C'est qu'à cette époque comme à bien d'autres, la Congrégation du Saint-Esprit dut faire face aux besoins les plus pressants. Les appels du petit-séminaire-collège Saint-Martial de Port-au-Prince, se faisaient entendre plus que d'autres ; il lui fallait des maîtres de talent et d'avenir. Le Père Cabon dut, à son grand regret, renoncer à ses rêves d'Afrique et s'embarqua pour Port-au-Prince. Il ne disait pas adieu aux Noirs pour autant.

D'ordinaire, l'acclimatation aux contrées chaudes et humides est chose pénible. Pour lutter contre la bile qui a tendance à envahir l'organisme on ne saurait croire le nombre de purges qu'il se faut ingurgiter ; il en est une spéciale — elle a sa

formule dans le codex — dont le souvenir demeure aussi nauséabond que fidèle chez ceux qui ont dû la savourer. C'est la « médecine noire » ou « royale ». Elle est très efficace et elle a sauvé la vie à plus d'un, même au Père Cabon. Et puisque c'est de lui que nous parlons et de son temps en Haïti, disons qu'il ne commît jamais l'imprudencè de sortir sans chapeau, nous disons sans chapeau et non sans casque qu'il ne porta jamais. Et son chapeau était le couvre-chef des prêtres d'Ancien Régime, en simili castor, lourd et chaud à souhait, et tout indiqué pour les tropiques. Pour lui, cela entraît au nombre des contingences dont il faisait fi dès lors qu'il les avait acceptées en se faisant haïtien. Contingence également que de monter à cheval pour une course *extra muros*. Celui qui signe ces lignes et qui eut le grand avantage de vivre six ans sous son règne, comme disent les Canadiens, ne l'a jamais vu se servir de ce moyen de locomotion pratique et agréable et seul utilisé à cette époque à Port-au-Prince avec quelques misérables *bus*. Et pour en finir avec ces petits faits qui ne sont rien en eux-mêmes, mais aident à déceler un caractère — c'est-à-dire un homme — disons qu'il usait d'un moyen bien à lui et qui peut n'être pas à la portée d'un chacun, pour combattre les maux de tête dont il souffrait fréquemment. Il s'entourait le crâne d'une serviette éponge imbibée de vinaigre et il s'absorbait ainsi dans la solution de quelque problème ardu. Spécifique inattendu contre la migraine. On peut être sûr que si précaire que fût sa santé, il n'attendit pas d'être en pleine forme pour se mettre à la tâche.

Arrivé tout jeune en Haïti, il avait vingt-deux ans, son supérieur, le P. Bertrand, jugea prudent et bon de lui confier une fonction que l'on croirait facile et qui, en réalité exige une grande maîtrise de paroles et de gestes : celle de maître d'étude. Le Père Cabon se disait gentiment « professeur de silence ». Il le fut un an, laps de temps qui lui permit de prendre autorité sur son peuple d'écoliers et prestige sur les personnes qui l'approchaient. Travailleur tenace et volontaire il se rendit à même d'enseigner dans toutes les classes : lettres, sciences, mathématiques, histoire, philosophie et pertinemment. Supérieur de la maison de 1909 à 1919, il remplaçait de bonne grâce un professeur malade ou empêché ; en tout cas, il se réservait l'enseignement religieux dans les hautes classes.

C'est de tout cœur que le Père Cabon s'est dévoué à Saint-Martial, il s'était fait haïtien avec les Haïtiens. Il ne sut que les aimer et ils le comprirent bien, le sentirent bien et le lui rendirent, à telle enseigne que la loi d'ostracisme interdisant à tout étranger au pays d'y posséder un arpent de terrain fut abrogée en faveur des Pères du Saint-Esprit, qui sont aujourd'hui propriétaires du sol qu'ils occupent.

Ce geste officiel si appréciable qu'il ait pu être avait moins de valeur que les marques de respectueuse affection qui, d'Haïti n'ont cessé de venir jusqu'au cœur du Père Cabon, alors que depuis longtemps il était revenu en France. Il n'aurait pas quitté ce cher pays, ou il y serait revenu, s'il avait répondu aux propositions du nonce apostolique et accepté un des sièges épiscopaux de l'île. Il y revint cependant, mais pour un court séjour, appelé par les anciens élèves et ses nombreux amis qui lui offrirent le voyage et en firent les frais.

fonctions parisiennes : l'éditeur des « Notes et Documents »

En septembre 1919, il était rappelé à la Maison-Mère pour y remplir les fonctions de conseiller général, charge qu'il gardera jusqu'en 1950 et que, de 1919 à 1934, il cumulera avec celle de secrétaire général. Ce ne fut pas sans chagrin ni même

sans douleur qu'il quitta définitivement une œuvre et un pays auxquels il s'était profondément attaché et où il avait fait le plus grand bien. Ce bien ne se pèse pas toujours aux balances humaines, c'est un soin que Dieu confie à nos bons anges ; toutefois en quittant Port-au-Prince et Haïti, le Père Cabon leur laissait un souvenir bien visible et tangible, une chapelle neuve. Ce n'était ni un bijou, ni un monument, mais un bâtiment qui avait moins cherché le style que la commodité, et qui remplaçait plus qu'avantageusement la misérable bicoque qui jusqu'en 1915 avait abrité — si l'on peut dire — le Seigneur et ses enfants.

Le fait que le Père Cabon ait été nommé Conseiller général n'a nul besoin de commentaire. Dans la force de l'âge — il a quarante-six ans — il a su observer et acquérir l'expérience des hommes et des choses, expérience que rien ne remplace et qui s'impose à un « Conseiller ». Pour sa nomination de secrétaire général on n'aurait pu épiloguer que dans le cas où il y serait arrivé d'emblée et sans préparation ; mais on peut dire qu'il s'y était fait la main en Haïti en enseignant l'histoire civile et religieuse de ce pays. Or, cette histoire n'existait pas, comme manuel du moins, et ce fut au Père Cabon qu'incomba le soin de réunir les éléments de cette double histoire, de les ordonner et de les faire paraître en volumes classiques. Le Père Cabon peut être présenté — un peu au moins — comme le Père de l'Histoire d'Haïti.

En 1929 parut, « pour distribution privée », le premier tome d'un ouvrage qui devait en compter quatorze de 500 pages chacun environ, plus deux petits volumes d'appendices. Il avait pour titre : **Notes et Documents relatifs à la vie et à l'œuvre du Vénérable François-Marie-Paul Libermann** et paraissait sans nom d'auteur. Le Père Cabon dont c'était le travail pensa sans doute qu'il n'avait pas à le signer, étant donné que les Notes et Documents n'étaient pas de lui : il n'en était que le compilateur. Soit, mais que de recherches de tous genres pour les réunir : démarches, correspondance, visites et fouilles aux archives. Et quelle sûreté de jugement pour garder et utiliser telle pièce et écarter telle autre. Les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés furent aussi des compilateurs et Dieu sait cependant que leur nom reste dans l'histoire. **Si parva licet**, on peut dire que l'ouvrage du Père Cabon, digne d'un moine bénédictin, a sa place dans l'histoire et que dorénavant nul ne pourra s'intéresser au Père Libermann, à sa congrégation, à ses œuvres sans s'être renseigné près du Père Cabon qui a tout dit de lui sans rien laisser dans l'ombre. On peut affirmer d'ailleurs que les publications parues sur le Vénérable se sont toutes référées aux volumes du Père Cabon et renvoient honnêtement aux Notes et Documents dont le sigle N.D. est bien connu aujourd'hui.

Pour ne pas paraître écrire cette notice avec de l'eau bénite, disons que, surtout au soir de sa vie, le Père Cabon aurait eu tendance à s'identifier avec l'archiviste. Il avait le culte des pièces d'archives, et pour mieux se les faire entrer dans le corps, il en aurait mis l'une ou l'autre à l'abri dans ses armoires, comme une idole dans son sanctuaire. Ce que le Père Cabon gardait était bien gardé et rien ne fut jamais perdu.

Aux fonctions déjà bien lourdes qu'il remplissait à la Maison-Mère il ajoutait encore celle de maître de cérémonies qu'il exerça longtemps avec la plus grande compétence et celle de Directeur du Séminaire colonial. Cérémoniaire il le fut à la perfection. Sa connaissance profonde du rituel, sa mémoire infailible, sa possession de soi-même lui permettaient de s'imposer, qu'il s'agît d'une ordination, d'une

consécration épiscopale ou d'église ; d'un simple regard, d'un mot, d'un geste à peine esquissé, il remettait à sa place un officiant qui aurait eu tendance à s'en écarter. L'homme le moins cérémonieux du monde était un vivant cérémonial.

Il fut aussi directeur du Séminaire des colonies — comme l'on disait alors — de 1921 à 1925 et il apporta dans ce rôle important, la même bonté dont il ne se départait jamais. On l'aurait peut-être voulue, cette bonté, plus appuyée sur la fermeté, mais que voulez-vous, il retrouvait dans ses séminaristes créoles les goûts et la couleur de son cher monde d'Haïti ; et puis il faut reconnaître que pour lui, comme pour le bon Pasteur, la brebie perdue et retrouvée était l'objet d'attentions spéciales dont celle-ci aurait facilement abusé. Quoiqu'il en soit sur ce point, nul n'a jamais pu mettre en doute sa bonté qui prenait toutes les formes ; nul n'a jamais pu se plaindre d'avoir été rebuté par lui, il était toujours prêt à vous donner le renseignement, le conseil, la direction que vous lui demandiez. Il ne semblait jamais pressé ; en entrant dans sa chambre ou son bureau on était sûr de le trouver la plume à la main ; il la déposait pour vous recevoir. Il aurait pu faire sien le mot du philosophe : « Entrez... vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'or et que l'argent si c'est une occasion de vous obliger ». Combien d'« obligés » ne s'étaient pas faits le Père Cabon, et de toutes les sortes.

Cet homme vivait pour les autres et ne pensait pas à soi. Il n'en avait pas le temps. Il était rare qu'on l'entendit parler de soi ou se mettre en avant, sauf quand ses emplois l'y obligeaient. Il passait sans bruit et son nom n'a jamais volé sur les ondes, il faisait sienne cette belle parole d'un auteur inconnu : « Que m'importe, ô mon Dieu, d'être effacé de la mémoire de tous les hommes pourvu que vous me fassiez la grâce de vous souvenir de moi ». Le Seigneur s'est souvenu de son bon serviteur et lui donne sa récompense. Ceux qui sur terre l'ont approché ou fréquenté ne sont pas prêts d'oublier le prêtre pieux, humble et discret qui passa devant eux en faisant le bien.

Nous pourrions nous en tenir là et ne pas allonger cette notice déjà trop étendue, mais qu'il nous soit permis de signaler ce qui peut être considéré comme un trait de caractère du Père Cabon. Que penser d'une écriture qui reste la même toute une longue vie ? A quatre-vingts ans passés, il formait ses lettres exactement de la même façon qu'à vingt. Il avait appris à l'école que l'anglaise était la meilleure écriture. Il ne la quitta jamais, n'omit jamais un point ni une virgule ; pas un iota ne manque, mais rien n'y est ajouté en fait de fioriture qui pourrait l'enjoliver comme aussi l'alourdir. Le Père Cabon ne mit pas non plus de fioriture dans sa vie, il ne se crut jamais artiste — quoiqu'il eût le goût sûr — n'eut jamais de violon d'Ingres et son art suprême fut d'élever son âme et celles qui lui étaient confiées dans le pur amour de Dieu, toujours plus haut.

R E N E P I A C E N T I N I C . S . S P

REGARDS SUR L'ŒUVRE DE M. BLANCHARD

PIERRE BLANCHARD — LE VÉNÉRABLE LIBERMANN

Tome I : *Son expérience — Sa doctrine*, 574 pages. Tome II : *Sa personnalité — Son action*, 518 pages. Coll. *Etudes carmélitaines*, Desclée de Brouwer, 1960.

Monsieur le chanoine Blanchard a réussi à arracher à de nombreux critiques l'expression admirative de leur rencontre avec Libermann. Plusieurs avouent franchement l'avoir peu connu jusque-là. Il a fait jaillir des cloîtres, par dizaines, des témoignages dont la ferveur nous reporte au temps où l'on commençait à diffuser les lettres spirituelles du Père Libermann. C'était en 1860-1870, il y a cent ans de cela (cf. *L.S.*, I, pp. VII-XXI). Suprême couronnement, le Saint-Père lui-même a parlé spontanément et à plusieurs reprises de l'enrichissement spirituel que lui avait procuré la lecture de cet ouvrage¹. C'est une grande joie pour nous que de répercuter les échos suscités par l'œuvre ; c'est un devoir

¹ Il en a parlé aux élèves du Séminaire français (cf. *Spiritus* n° 6, p. 111), mais il en a encore parlé « avec beaucoup d'admiration » à Mgr Ancel, évêque auxiliaire de Lyon et supérieur

du Prado, à Mgr Delacroix, Directeur de l'Union apostolique et de la revue **Prêtres diocésains**, à Mgr Bodewes, préfet apostolique de Bangassou...

pour *SPIRITUS*, d'analyser plus en détail, dans la mesure de ses moyens, les progrès qu'elle nous permet de faire dans l'intimité de celui que nous appelons « notre vénérable Père ».

Notre revue a déjà consacré de nombreuses pages à présenter l'œuvre dans son ensemble, tant avant qu'après sa publication. Nos lecteurs connaissent l'auteur et son projet, le plan de l'ouvrage et son genre littéraire (*Spiritus* n° 1, pp. 67-73 ; n° 2, pp. 167-183 ; n° 5, pp. 495-496). Nous nous sommes expliqué sur notre façon de l'aborder (*Sp.* n° 6, p. 88) ; nous n'y reviendrons pas. Rappelons toutefois que le propos de M. Blanchard n'a jamais été d'établir une biographie critique de Libermann mais d'analyser, d'interpréter ses écrits spirituels et la doctrine qu'ils recèlent au regard de son expérience telle qu'elle est aujourd'hui connue et en rapport avec elle. Nous avons là une œuvre de psychologie religieuse écrite par un maître en la matière ; c'est dans cette perspective qu'il faut la lire pour la juger avec équité. Certaines réserves exprimées par la critique nous semblent de ce fait, tomber un peu en porte-à-faux.

La sympathie non voilée de l'auteur pour son héros l'a-t-elle porté à majorer indûment ses mérites ? Quelques-uns ont paru le craindre. Mais ne sommes-nous pas au siècle où l'on souligne et justifie la pénétration que l'amour donne à l'intelligence ? Nous avouons pour notre part suspecter davantage, l'« objectivité » et la « lucidité » du chercheur, quand il réussit à demeurer tellement distant de son objet, à le manipuler d'une façon tellement « impartiale » et extérieure qu'il s'interdit par là même de communier à son secret. Si M. Blanchard n'avait pas été si bien conquis, le Père Libermann aurait-il été si bien compris ? Ne fallait-il pas aussi la ferveur du disciple pour inspirer et soutenir la longue patience de sept années qui seule a permis de mener à bien cette œuvre ? De surcroît, celle-ci y a gagné, comme l'a noté un critique, « cette vibration intérieure qui en définitive donne seule aux livres, leur prix et leur efficace » (Pierre Sage).
Ath. B.

l'hommage de la critique

A. DE L'ANNONCIATION, o.c.d., dans *Carmel*, 1961, n° 2, pp. 155-157.

...On connaît peu Libermann, on le lit moins encore, faute de publications. Or, au moment où ses fils lancent leur revue « *Spiritus* », [...], un admirateur spontané met à son service une vaste culture, une méthode scientifique et une spécialisation en psychologie.

...ensemble monumental. Un ouvrage qui fait époque, qui fera le profit des chercheurs. Cadeau de première valeur, pour les directeurs d'âmes, aumôniers de communauté [...]. Beaucoup d'âmes profondes y trouveront profit.

Cet ouvrage [...] prépare le climat désirable pour le moment de la Béatification. Pour la faire désirer du peuple chrétien, pour prolonger l'apostolat spirituel de Libermann parmi nous, il nous reste à souhaiter quelques volumes dont le savant

ouvrage de M. Blanchard doit être l'occasion. En particulier un florilège spirituel à la manière du petit livre L'Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui a rendu tant de services...

I.-M. DALMAIS, o.p., dans Livres et Lectures, février 1961, pp. 100-101 et mars 1961, p. 131.

...La thèse de l'abbé Pierre Blanchard [...] domine tous (les autres ouvrages déjà consacrés à Libermann) par l'ampleur de l'information, la profondeur de l'investigation et la maîtrise de l'exécution...

...Cette étude, consacrée à un maître spirituel dont on commence seulement à deviner la grandeur, apporte beaucoup en matière de missiologie...

B. LAVAUD, o.p., dans la Revue Thomiste, avril-juin 1961, pp. 283-286.

...Synthèse monumentale (qui) témoigne d'autant d'intelligence que de fervent amour [...]. Le recenseur, c'est du moins mon cas, ne voit pas ce qui pourrait encore manquer ou aurait été dit de façon insuffisante ou aurait été gauchi, ni ce qui serait de trop ou traité de façon disproportionnée par rapport à l'ensemble...

B. PIAULT, dans la Revue des Etudes augustiniennes, 1961, n° 2, pp. 206-207.

...Les deux sections : l'expérience sacerdotale et l'expérience du directeur, constituent, avec la deuxième partie du tome I, une véritable somme sur la direction spirituelle que nous croyons, par son ampleur et sa force, jusqu'ici inégalée. Ce serait une gageure de la vouloir résumer...

...Un livre qui s'insère, croyons-nous, parmi les grandes œuvres de la tradition spirituelle de l'Eglise.

L. RENARD, s.j., dans la Nouvelle Revue théologique, juillet-août 1961, pp. 765-766.

...A rendre « intelligible » cette spiritualité [...] l'auteur a consacré une longue patience, une extrême souplesse de pensée, un foisonnement de trouvailles et rapprochements suggestifs, une plasticité d'expression parfois éblouissante...

...Jusqu'ici le sujet n'avait pas bénéficié d'investigations si fouillées ni d'une interprétation si complète ; on ne pourra plus le traiter sans référence à ce beau et grand livre...

P. SAGE, dans le Bulletin des Facultés catholiques de Lyon, n° 29, 1960, pp. 50-51.

...Nous avons ici l'équivalent d'un traité, exceptionnellement riche, de la vie intérieure...

...On attend à présent de M. Blanchard un résumé de cette œuvre : un livre bref, vivant, substantiel, qui rendrait accessibles au grand public, les leçons toujours actuelles du Père Libermann. Le succès en serait assuré et le bienfait considérable.

C. SOETENS, dans *Eglise vivante*, sept.-oct. 1961, pp. 388-389.

...Dans l'ensemble, l'ouvrage est une réussite. La clarté de la rédaction comme la mise en page sont autant d'invitations à aborder ce travail... pour ensuite poursuivre la recherche et provoquer la discussion, encore possible sur plus d'un point*.

au fil des chapitres **

LE JUDAISME ET L'EXPÉRIENCE JUDAÏQUE

tome I, pp. 29-56

cf. *Spiritus* n° 6, pp. 89-90 par J. Heijke, c.s.sp.

L'ÉPREUVE ET L'EXPÉRIENCE ÉPILEPTIQUE

tome I, pp. 85-129

Le chapitre que M. Blanchard consacre à l'épreuve et à l'expérience épileptique du Père Libermann est un exemple exceptionnel de travail érudit. Le lecteur ne peut qu'être impressionné par l'exposé lumineux, les citations et la documentation très soignées présentées par l'auteur et disposées de si heureuse façon. Cet essai nous aide à apprécier, mieux que nous ne pouvions le faire jusqu'ici, la nature de la maladie du vénérable Père ainsi que la signification qu'elle put avoir dans son évolution spirituelle.

L'auteur cite divers savants ayant écrit sur l'épilepsie et analysé ses manifestations tant physiologiques que psychologiques. Il compare leurs descriptions avec le compte rendu du comportement du Père Libermann donné par les témoins de

* Voir aussi : A. RETIF, s.j., dans *La Croix*, 13 décembre 1960; *Prêtres diocésains*, février 1961, pp. 87-88; E. LEDEUR, dans *La Voix diocésaine de Besançon*, du 16 mars 1961, pp. 129-131; S. CHAUFFARDET, dans les *Cahiers de Neuilly*, avril 1961, pp. 124-127; A. BOUTRY, o.s.b., dans *Bible et Vie chrétienne* n° 39, mai-juin 1961, pp. 85-86; P. RANWEZ, s.j.,

dans *Lumen Vitae*, 1961, n° 2, pp. 399-400; P. RICKLIN, dans la *Nouvelle Revue de Science missionnaire*, 1961, n° 2, pp. 158-159; *Informations catholiques internationales*, 15 oct. 1961, pp. 31-32, etc.

** Le manque de place nous empêche de publier toutes les recensions déjà préparées par nos collaborateurs.

ses attaques et de ses réactions. Il s'en dégage la certitude absolue d'une différence frappante entre l'attitude du Père Libermann et l'attitude décrite par les neurologues.

La psychologie et la psychiatrie traditionnelles sont imprégnées d'un déterminisme biologique ou social, au moins implicite. Pour cette raison, elles ne distinguent pas assez les inclinations naturelles d'un malade (évidemment dépendantes de ses troubles physio-psychologiques) et l'attitude spirituelle que son moi profond assume vis-à-vis de ces inclinations. En fait, les réactions et le comportement d'un épileptique peuvent être déterminés plus par le sens qu'il donne (en son moi profond) à ses tendances psychologiques que par ces prédispositions elles-mêmes. Dans la perspective déterministe jusqu'ici prédominante, on était porté à considérer comme presque inéluctable, que le sentiment psychologique de dépression — si apparent chez les épileptiques — en vienne à submerger complètement le malade¹. Influencés par ce préjugé, des témoins, ignorant la nature de la maladie du Père Libermann, étaient enclins à l'expliquer comme une maladie mystérieuse, différente de l'épilepsie, qui lui advenait par une voie extraordinaire. D'autres concédaient qu'il était bien atteint d'épilepsie, mais insinuaient que quelque intervention miraculeuse continuelle l'avait préservé des manières d'agir attribuées aux épileptiques. D'autres enfin, tentaient de faire entrer de force sa vie et ses écrits dans les structures imposées par les déterministes et cherchaient à retrouver dans sa spiritualité les traces du sentiment de dépression et d'infériorité qui *devait* accompagner semblable maladie. M. Blanchard ne tombe dans aucune de ces interprétations erronées.

Certes, nous en convenons sans peine avec notre auteur : on trouve chez le Père Libermann une tendance à la dépression, à l'isolement, et des sentiments d'infériorité. Mais on sait que l'esprit de l'homme peut transcender ces inclinations même s'il est évidemment incapable de s'en débarrasser. Quand l'âme, par son option foncière, surmonte les inclinations qui sont inévitablement liées à l'épilepsie, alors sa situation devient un point de départ vers une plus grande maturité, vers une plus profonde spiritualité et, lorsqu'il s'agit d'un croyant, vers une plus haute sainteté. La maladie devient une maladie bénie, un stimulant pour une vie plus intensément vécue. Condamné à l'héroïsme, cet homme ignorera l'insipide inertie d'une vie terne et routinière car la tendance persistante à la dépression le contraint à renouveler constamment son choix spirituel. Chacun de ces actes renforce et consolide son niveau spirituel. La portée de ce dépassement dépend de la profondeur de la motivation spirituelle. La motivation du Père Libermann avait une dimension surnaturelle, inspirée qu'elle était par la grâce. Aussi progressa-t-il d'une façon extraordinaire dans le dépassement serein des tendances négatives suscitées par sa maladie.

Aujourd'hui, on trouve un nombre croissant de psychologues et de psychiatres

1 V.E. FRANKL : The doctor and the soul. An introduction to logotherapy.

Knopf, New York 1955.

qui se rend compte de la primauté du spirituel². Cette nouvelle appréciation de la puissance spirituelle en l'homme a été intégrée avec succès dans certains procédés de « thérapie-de-groupe »³. On peut le constater en diverses associations d'alcooliques ou autres malades. Les membres de ces sociétés confessent sans ambages la présence de leurs tendances négatives. En même temps, ils racontent comment ils sont parvenus à les dépasser, en s'encourageant naturellement à surmonter spirituellement leur négativité psychologique. Il en est qui rayonnent la paix et la sérénité ; ce qui impressionne d'autant plus qu'on les sait affrontés à de terrifiantes épreuves. Le Docteur Victor Franckl a construit sa logothérapie sur ce fondement⁴. Des philosophes comme Strasser et Luijpen fournissent un solide fondement philosophique à cette nouvelle perspective psychiatrique sur l'homme⁵.

Toute névrose a son histoire dans l'individu. Quand la maladie a une base physiologique — ce qui est très probablement le cas chez le Père Libermann — il faut encore prêter attention au développement des tensions psychologiques propres à activer cette prédisposition. Certains des témoins cités par M. Blanchard accordent une grande importance en l'occurrence, aux tensions engendrées par le surmenage. C'est en effet une opinion courante qu'un travail excessif suffit à déclencher une série de troubles chez les personnes prédisposées. Sans écarter l'influence relative de ce facteur, la psychologie et la psychiatrie contemporaines insistent sur le rôle décisif de la tension psychologique engendrée par des expériences pénibles dans le domaine des contacts interpersonnels. Le fondement philosophique de ce point de vue a été mis en évidence par Gabriel Marcel, Martin Buber et Remigius Kwant⁶. En psychologie et en psychiatrie, cette idée a été développée par Karl Rogers, Ludwig Binswanger et Rollo May. L'auteur de ces lignes a indiqué dans une biographie de Libermann, intitulée « Lumière des Gentils »*, le caractère crucial des relations entre Jaegel et son père. Chaque fois que cette relation ambiguë était directement ou indirectement ravivée sous sa forme originelle ou symbolique, il s'ensuivait une insupportable tension. Ce n'est que sous l'influence de la grâce et d'un point de vue religieux que le Père Libermann parvint à restituer un sens à ces situations.

Libermann rencontra une autre source de tension dans ses rapports avec le monde non juif. Peu d'entre nous sont à même d'évaluer les tensions énormes qui se manifestent quand un enfant, issu d'un milieu juif orthodoxe relativement

2 A.L. VAN KAAM, c.s.sp. : **Psychology and psychopathology of the religious mode of existence**, dans « Psychopathology », ouvrage collectif à paraître en 1962 (Temple University Press, Philadelphie).

3 A.A. LOW : **Mental health through will-training**. Christopher Publishing House, Boston 1950.

4 V.E. FRANKL : **From death-camp to existentialism : a psychiatrist's path to**

a new therapy. Beacon Press, Boston 1959.

5 W. LUIJPEN : **Existential phenomenology**. Duquesne University Press, Pittsburgh 1960.

St. STRASSER : **Le problème de l'âme**, Desclée de Brouwer 1953.

6 R.C. KWANT : **Encounter**. Duquesne University Press, Pittsburgh 1960.

* N.D.L.R. — Il a été rendu compte de ce livre dans *Spiritus* n° 6, p. 86.

isolé, entre en contact avec des manières d'être et de sentir totalement différentes de celles auxquelles il a été accoutumé. L'auteur de cette recension a tenu pendant un an une chaire de professeur (guest professor) dans une petite mais excellente université juive aux Etats-Unis. Un grand nombre d'étudiants juifs y reçoivent les enseignements d'une équipe hétérogène de professeurs d'Université venus du monde entier, en même temps qu'ils y subissent l'influence de compagnons d'éducation plus libérale. L'auteur était témoin du trouble intérieur engendré chez beaucoup d'entre eux et les voyait se présenter au Centre de consultation où quatre psychothérapeutes les assistaient dans la résolution de leurs conflits. Le docteur Victor Frankl, psychiatre viennois d'ascendance juive, pendant son séjour comme professeur détaché à l'Université Duquesne (Pittsburgh), nous fit également part de l'intensité du conflit qui peut naître chez un juif ou une juive mis en face de la culture non juive après une enfance vécue en milieu orthodoxe clos. Ce fut l'une des raisons pour lesquelles le docteur Victor Frankl aima tant le Père Libermann, dont il eut alors l'occasion d'étudier la vie et il le cita bien souvent dans ses conférences ultérieures.

Enfin la créativité du Père Libermann devait elle-même engendrer des tensions. La personnalité créatrice en effet, dégage d'une situation des virtualités que les autres ne perçoivent pas ; elle va à l'encontre des habitudes, hors des sentiers battus. Aussi lui faut-il dépenser beaucoup d'énergie pour apaiser l'inquiétude et les craintes que suscitent ses vues originales chez ses supérieurs, ses inférieurs ou ses égaux. D'autre part il se peut qu'elle voie clairement combien la mise en œuvre de ses idées serait urgente ou décisive pour le bien de l'Eglise. Tentant anxieusement de maintenir l'équilibre entre sa mission prophétique et l'apaisement charitable des appréhensions qu'elle provoque chez les biens-pensants incapables de partager sa vision des choses, elle marche sur la corde raide.

Quand on étudie bien les moments où le surmenage du Père Libermann est censé avoir été à l'origine de sa tension et de ses troubles, on constate qu'il affrontait en même temps une période de tensions intersubjectives résultant de l'une des sources ci-dessus mentionnées.

M. Blanchard souligne l'importance de l'acceptation, de la sérénité et de la douceur dans l'amélioration de l'état du Père Libermann. Ici encore nous devons exprimer notre accord. Il ne faut pas confondre, comme avaient tendance à le faire le rationalisme et le positivisme, la fonction pragmatique et organisatrice de la volonté humaine (par laquelle nous réglons nos menus problèmes quotidiens, conduisons nos affaires, etc.) avec le vouloir fondamental, qui est humble ouverture à l'Être tel qu'il se révèle à nous, si modestes que soient nos conditions de vie. Le malade psychique qui essaie de « manipuler » et de contrôler son état par les seules ressources de sa volonté pratique (à la recherche de traitements et de recettes), ne fait que renforcer et aggraver ses troubles. Tandis que le malade qui apprend avant tout à s'ouvrir et à accepter, dans un humble abandon de son vouloir profond, est sur la voie d'une amélioration considérable de sa pénible situation. C'est encore plus vrai quand cet abandon devient abandon à

la Providence sous l'inspiration de la grâce, comme c'était le cas chez le Père Libermann. Sa vie peut donc inspirer et encourager les âmes qui se sentent abandonnées et isolées par suite de leurs maladies nerveuses.

On pourrait faire beaucoup d'autres remarques sur l'étonnante évolution de la maladie du Père Libermann ainsi que sur le dépassement à la fois naturel et surnaturel de ses troubles. Nous avons dû nous borner à ces quelques observations, mais nous conseillons aux lecteurs intéressés le chapitre que M. Blanchard a consacré à ces questions.

ADRIAN VAN KAAM, C.S.SP., DIRECTEUR DE LA « REVUE DE PSYCHOLOGIE EXISTENTIELLE ET DE PSYCHIATRIE » A PITTSBURGH (U.S.A.)

L'EXPÉRIENCE BIBLIQUE

tome I, pp. 130-163

« C'est sur la méditation de la Parole de Dieu que l'expérience religieuse du Père Libermann repose comme sur son fondement le plus solide. »

M. Blanchard commence son analyse de l'extérieur en étudiant les citations bibliques éparses dans les écrits du Vénérable. Si elles sont relativement peu nombreuses (280 au total), c'est en grande partie parce que le genre épistolaire ne s'y prête guère ; mais, plus encore peut-être, parce que le Père Libermann avait assimilé en profondeur l'Écriture, pensait dans son climat plutôt qu'il ne s'attachait à ses expressions.

un spirituel de l'Ancienne Alliance ¹

L'Ancien Testament tient matériellement peu de place dans ses écrits (50 citations). Le fait peut étonner, car le vénérable Père le connaissait à fond : tous ses anciens condisciples en ont témoigné et lui-même en donne la preuve quand l'occasion se présente à lui de faire l'exégèse d'un texte (par exemple : N.D., X, 132-139). Mais dans l'ensemble son attitude est peu sympathique ; quand il cherche à y voir un peu plus qu'un « bercail de pratiques extérieures » (C.J., 513), il ne trouve guère dans l'Ancien Testament qu'« un arsenal apologétique » et un recueil de récits édifiants ; au maximum le considère-t-il dans son ensemble comme une prophétie du Christ. Au total le Père Libermann ne lui donne donc pas beaucoup plus de place que n'importe quel autre auteur spirituel, beaucoup moins même qu'un saint Jean de la Croix.

En fait, le problème ne se situe pas à ce niveau : « C'est d'imprégnation biblique

¹ Nous reprenons ici les sous-titres de M. Blanchard.

qu'il faut parler » ; c'est par ses courants profonds et non par ses mots que l'Ancien Testament anime la pensée du vénérable Père. M. Blanchard relève ainsi combien est biblique son sens de l'absolu de Dieu, ainsi que l'abandon et le service inconditionné qu'il entraîne, mais, tenu par le cadre de son ouvrage, il ne pousse pas au-delà cette étude pourtant fondamentale.

un adorateur en esprit et en vérité

Le Nouveau Testament tient beaucoup plus de place, parce qu'il offrait plus immédiatement au Père Libermann ce qu'il cherchait dans la Parole de Dieu : un guide dans son expérience spirituelle. L'étude se divise spontanément en trois parties :

Le centre évangélique. L'auteur a relevé quarante-sept citations de saint Matthieu, quatre de saint Marc et vingt-cinq de saint Luc. Les textes auxquels s'attache le plus volontiers le Père Libermann sont les béatitudes, les appels au renoncement, et tout ce qui concerne de près ou de loin la vie intérieure.

Le pôle johannique. Indépendamment du *Commentaire*, l'Évangile de saint Jean occupe une place de choix dans l'œuvre libermannienne (85 citations). C'est que là plus qu'ailleurs, Libermann découvrait l'univers de la grâce et la personne du Christ, source de vie et de lumière qui a toujours été au centre de sa recherche mystique. C'est Jean qui lui a dévoilé la dialectique de la sainteté : la progression de l'âme à l'intérieur de la Trinité ; « par notre fidélité à l'action de l'Esprit Saint, nous sommes unis à Notre Seigneur Jésus Christ et par Lui et en Lui à son Père » (E.S., 555).

Fraternité paulinienne. Ce qui avait frappé beaucoup de disciples de M. Libermann, c'est la manière dont il parlait de saint Paul ; une connaissance aussi approfondie s'explique par un choix conscient et une affinité profonde. Le parallèle entre ces deux fils de Benjamin est désormais classique ; M. Blanchard le développe sur le plan de la personnalité spirituelle : vie centrée sur le Christ — rupture totale avec le judaïsme — ardeur missionnaire — sens de la souffrance ; et surtout, comme Paul, Libermann attend tout de la grâce, dont il a appris à l'école de l'apôtre à saisir les cheminements.

parole de Dieu et prière à Dieu

La spiritualité prêchée par le vénérable Père découle directement de son expérience ; il donne donc dans son enseignement une grande place à la Bible, comme il ressort des textes analysés par l'auteur. La Bible doit être « la première étude » ; mais, sans pour autant méconnaître l'utilité de la science exégétique, le Père Libermann assigne à cette étude un but exclusivement spirituel : rechercher la présence vivante de Dieu. L'essentiel sera donc de découvrir le sens vital, spirituel qui seul est inspiré (la lettre reproduite en N.D., X, 139, donne une théologie de l'inspiration étrangement moderne) ; de découvrir à travers les mots le plan de Dieu qui veut s'unir les hommes.

La « lectio divina » telle que la conçoit le vénérable Père vise à faire assimiler vitalement la Parole, à « s'appropriier les vérités ». La méthode consiste en de fréquentes mais brèves lectures, sans tension intellectuelle, dans un climat d'oraison qui mène progressivement à l'union à Dieu.

En conclusion, M. Blanchard reproduit une page particulièrement caractéristique de la notice sur M. F. Liévin (E.S., 627-632) ; en décrivant l'âme biblique de son disciple, le Père Libermann a donné la meilleure synthèse de son enseignement et du même coup nous laisse deviner à quel point sa vie était enracinée dans la Parole de Dieu.

Ce chapitre qui a cherché à traiter le sujet dans toute son étendue et avec toutes les nuances nécessaires n'est pas d'une lecture aisée. Ses dimensions ne lui permettaient pas non plus d'épuiser un sujet aussi vaste. Son intérêt est surtout d'avoir indiqué les voies à suivre pour une étude exhaustive et approfondie et, plus encore, d'avoir fermé à l'avance celles qui se révéleraient sans issue.

P I E R R E B U I S C . S . S P

L'EXPÉRIENCE MISSIONNAIRE

tome II, pp. 235-343

CHIFFONNIERS OU BRICOLEURS DE LA SAINTE EGLISE ?

Au tome II de son magistral ouvrage, le chanoine Blanchard consacre une section entière de 109 pages (235-343) à « L'expérience missionnaire » du vénérable Libermann. L'auteur semble s'excuser de l'extension de ce traité en affirmant, au sujet de Libermann, qu'ici « nous rejoignons [...] l'axe principal de toute son existence... » (236). Plusieurs textes sont avancés au cours de cette étude, selon lesquels le but même de la société que Libermann fonda était exclusivement missionnaire, puisqu'il s'agissait d'annoncer l'Évangile et d'établir le règne de Jésus Christ « parmi les âmes les plus pauvres et les plus délaissées dans l'Église de Dieu »¹. Nous sommes là en effet au cœur même de la grande aspiration de Libermann (et de Poullart des Places), aspiration qui fut éminemment missionnaire. Mais il faut ajouter que la formule citée est, très providentiellement, « ouverte » à des applications concrètes très variables : on pourrait avancer une quantité d'autres textes qui montrent que dans l'intention de Libermann (intention qui chez lui a connu des vacillations, pour ne se cristalliser que vers la fin de sa vie) il était question d'une activité missionnaire universelle, ou, si l'on veut, d'une « Mission » au sens vrai mais large du mot².

¹ Règle provisoire, N.D., II, 236. Ou : « parmi les peuples [...] qui sont les plus négligés » (N.D., II, 241). ² Voir la nouvelle Règle de 1849, N.D., X, 450-451.

Si en 1845 le fondateur écrivait : « Le but de notre œuvre est uniquement les Noirs » (317), c'est qu'en ce temps les populations africaines étaient *de fait* « les plus éloignées du salut et les plus abandonnées »³ et que le travail apostolique parmi ces « pauvres » suffirait à absorber pendant de longues années les forces vives de la Congrégation⁴. Ainsi, l'effort apostolique du fondateur trouva de fait son application majeure dans les « missions étrangères »⁵, spécialement parmi les populations de race noire⁶. Ces peuples vivant en ce temps-là dans l'époque pré-chrétienne, il fallait viser à y former « une nouvelle chrétienté et à augmenter les limites de l'Eglise »⁷ : il s'agissait donc d'une activité missionnaire au sens le plus strict. C'est cette circonstance historique qui a fait du Père Libermann un missiologue « avant la lettre », « un des plus éminents docteurs des Missions » (236), qui a, il y a plus d'un siècle, exposé une « théorie (qui) est vraie dans toutes les missions »⁸, tout en ajoutant que les missionnaires « ont besoin d'être élevés... dans ces idées »⁹... »

Or, cette théorie est celle que M. Blanchard s'est proposé de résumer : il est d'avis que « si les principes et les méthodes de Libermann avaient été appliqués, beaucoup d'erreurs eussent été évitées » (293, note 1). Ayant étudié l'histoire générale des Missions catholiques, sans oublier celle des « missions spiritaines », nous ne pouvons que souligner ce jugement sévère. Citant le passage où le Père Libermann dit de ses fils spirituels qu'ils ne sont que « des chiffonniers dans l'Eglise » (243), M. Blanchard aurait pu ajouter que dans la pensée de Libermann ils n'y font pas pour autant fonction de *bricoleurs*¹⁰... Le travail apostolique parmi les plus délaissés, parmi ceux qui vivent en marge de la société ecclésiale et que cette société a un peu traités comme des chiffons sans valeur... ce travail exige probablement plus de réflexion et plus de système que le ministère parmi les plus privilégiés, précisément dans la mesure où ces « misérables » sont plus éloignés de la Foi et des structures ecclésiales établies.

M. Blanchard cite la lettre où Libermann écrit que du point de vue intellectuel « le médiocre et le très médiocre suffit » pour le missionnaire (260), étant donné que dans les Deux-Guinées « nous avons affaire à un peuple de la dernière classe,

4 Voir N.D., II, 241, Art. VII. Pour toute cette question du but de la congrégation du Saint-Esprit dans l'intention de Libermann, il ne faut pas trop s'adonner à la fantaisie en évoquant seulement certains faits historiques dans la vie de la Congrégation, mais il faut avant tout s'appuyer sur les textes de Libermann lui-même, surtout sur les textes qu'il a composés avec soin et qu'il a voulu définitifs, tel surtout le texte de ses « Règles ». Voir *Spiritus* n° 2, oct. 1959, 139-143 ; *ibid.*, A. BOUCHARD, 131-138. H. KOREN, *The Spiritans*, Pittsburgh 1958, pp. 119 sqq. A. VAN KAAM, *De Eerbiedwaardige Frans Libermann*, Rhenen 1954, pp. 475, 494 et *passim*.

5 N.D., II, 240, Art. I (à comparer avec 6 N.D., II, 241, Art. VII et VIII.

N.D., X, 541, Art. V).

7 N.D., VI, 136. Autres textes libermaniens sur la finalité des missions catholiques : Ed. LOFFELD, *La raison d'être de la missiologie*, dans « *Scientia, Missionum ancilla* », Nimègue 1953, p. 25. *Idem*, dans *Spiritus* n° 5, oct. 1960, 422-436. *Idem*, dans *Le problème cardinal de la Missiologie et des Missions catholiques*, Rhenen 1956, p. 249, note 15.

8 N.D., VIII, 242.

9 N.D., VIII, 243.

10 Voir A. BOUCHARD, dans *Spiritus* n° 2, pp. 131 sqq.

sans aucune culture » (266). Mais soyons très prudents quand il s'agit de textes isolés d'un auteur fécond¹¹. N'oublions pas non plus que Libermann a écrit à l'occasion de circonstances déterminées et à l'adresse de centaines de correspondants très différents. M. Blanchard lui-même a beaucoup de peine à concilier des textes apparemment contradictoires (tels ceux sur l'Occident à l'égard des cultures africaines : 285-290), ou à justifier des attitudes qui peuvent paraître plus ou moins équivoques (tel le rôle de Libermann à l'égard de la Mère Javouhey : 330-342). De plus, il faut distinguer entre les doctrines que Libermann voulut absolument valables et les affirmations conditionnées par le temps, affirmations qu'il énonçait « *currente calamo* ».

M. Blanchard a-t-il toujours réussi à faire ce départ ? Ne s'est-il pas laissé trop entraîner par un certain instinct de panégyriste ? Dans la présente vue d'ensemble l'auteur a-t-il suivi la méthode « froidement » scientifique, tout en étant sous le coup d'une sympathie absolument justifiée et non dissimulée, ou a-t-il quasi « *a priori* » voulu sauver son « héros » ? Il faut avouer que le ton de ces pages fait parfois surgir des soupçons. On ne se laisse pas toujours convaincre sur des points déterminés. Le génie missiologique (294) de Libermann n'était pas tel que *sur tous les points* il ait pu intégrer d'avance les vues missiologiques et ethnologiques des temps modernes. De plus, quand on parle de l'« intuition anticipatrice fulgurante sur la nécessité (...) de la constitution de structures ecclésiales » (278), elle est étonnante, il est vrai, mais il ne faut pas passer sous silence que dans la composition du Mémoire de 1846 Libermann n'était pas tout simplement original : il dépendait par exemple de certains écrits de Luquet et de l'Instruction « *Neminem profecto* » du 23 novembre 1845¹².

Hâtons-nous cependant de déclarer qu'en général nous nous rangeons du côté de M. Blanchard dans son admiration pour la clairvoyance exceptionnelle de Libermann, qui en effet a fortement énoncé des vues (et en a urgé la pratique !) qui ne sont devenues générales qu'après les grands documents missionnaires du XX^e siècle, grâce aussi à la « hardiesse » des missiologues modernes qu'évoque M. Blanchard (342). Il faut même dire que certains principes libermanniens ne se sont manifestés exacts que les toutes dernières années...

Comment M. Blanchard résume-t-il cette théorie qui vaut pour toutes les missions, « alors même que l'on ne connaîtrait pas en détail l'état de chaque mission »¹³ ? Après un beau chapitre sur la conscience missionnaire personnelle du Vénérable, sur le contenu spirituel et psychologique de sa vocation particulière, l'auteur consacre trois chapitres à sa « doctrine missionnaire », en complétant ces 59 pages par un dernier chapitre sur l'Afrique.

En abordant ces pages, on se demande si l'auteur, non spécialisé en missiologie et ne voulant pas tellement faire œuvre d'historien (252), pourra traiter le problème de manière compétente. Mais on se rend assez vite, tout en constatant

11 Voir « *Scientia, Missionum ancilla* » (citée à la note 7), pp. 33-34.

12 Voir F. PINUS, dans *Spiritus* n° 5,

465-468 ; 492-494.
13 N.D., VIII, 242.

des lacunes inévitables (qui demandent un traité spécial sur la matière). M. Blanchard est d'abord à la recherche de la *personne* du missionnaire dans les écrits libermanniens (dont heureusement il ne prend pas que les « Lettres spirituelles » fortement sélectionnées et « purgées »...). Il a bien vu (ce que beaucoup ne semblent pas voir) que la problématique missionnaire commence avec l'apôtre lui-même : le contenu de sa vocation (258-265), son équipement spirituel, religieux, moral et intellectuel (265-274), la manière aussi dont il « vit » sa vocation. Quant aux pages 256-257, l'auteur semble ignorer la Lettre apostolique fondamentale « *Maximum illud* »¹⁴, ainsi que le premier Mémoire missionnaire de Libermann¹⁵.

Ensuite sont abordés logiquement les « principes de la théologie missionnaire » de Libermann (275-293) : principes généraux sur les relations entre la Mission et l'Eglise (texte curieux sur le Père Laval : 277-278 ; parallèle avec les Encycliques : 278-279) ; problème très actuel des relations entre l'évangélisation d'une part et la colonisation (280-283) ainsi que la civilisation (284-293) d'autre part. En effet, Libermann a prévu (et consciemment préparé) l'évolution culturelle, sociale et politique que nous constatons maintenant. Il a voulu du point de vue ecclésial, que le moment vienne où les peuples africains soient mis « en état de n'avoir plus besoin du secours des missionnaires... »¹⁶.

Après les principes vient la méthodologie : les lois de la pénétration (296-302), la formation d'un clergé (302-308)¹⁷, le problème très actuel des relations entre l'Institut missionnaire et la Mission (309-315). En partant de la méthodologie un peu trop « technique » qu'on trouve chez les missiologues plus anciens, l'auteur a peut-être un peu négligé la recherche des principes libermanniens sur les méthodes d'approche pour conduire les hommes à la Foi personnelle : élément absolument primordial, l'Eglise à planter étant essentiellement une Communauté de croyants...

Le dernier chapitre (316-343) évoque le Père Libermann comme le François-Xavier de l'Afrique (316)¹⁸, qui considère encore, il est vrai, les Africains comme les descendants maudits de Cham, mais dont M. Blanchard expose une analyse psychologique qui leur fait honneur et qui rend même justice aux populations africaines actuelles (323-329). Cette analyse est de nature à aider encore les missionnaires d'aujourd'hui dans la nouvelle orientation *positive* de leur propre mentalité et de leurs méthodes... Le traité s'achève sur un exposé des relations personnelles de Libermann avec la bienheureuse Javouhey.

Concluons (car le rédacteur-en-chef le veut) en disant qu'à notre avis M. Blanchard nous a donné le meilleur résumé sur la « missiologie » libermannienne qui existe jusqu'ici en langue française. Il invite à pousser plus à fond cette

14 Du 30 novembre 1919.

15 Du 27 mars 1840 : N.D., II, 68-76.

16 N.D., VIII, 248.

17 Voir notre article dans *Spiritus* n° 5,

417 sqq.

18 Il faut avouer que la comparaison laisse un peu rêveur...

étude fascinante et à l'élargir en synthétisant *tout* ce que Libermann a écrit au sujet de ces problèmes et en tenant compte de l'ensemble des problèmes missionnaires actuels : sans pourtant s'acharner à les retrouver « a priori » chez Libermann, encore moins à trouver chez lui une solution adéquate et moderne sur *tous* les points. On ne lui fait aucunement honneur par une espèce d'interprétation « à rebours » qui, à tout prix, veut mettre nos vues dans les siennes.

Disons, en terminant, que le lecteur ne pourra pas s'appuyer sur ce compte rendu pour juger du riche contenu et de la valeur indéniable de cette troisième section du tome II. Aussi, notre recension n'est pas tant une description critique de ce traité qu'une invitation pressante à en prendre connaissance : cela pourra conduire à une pénétration plus ample, quoiqu'un peu tardive, des *idées* de Libermann dans la *pratique* missionnaire. On pourra se rendre compte qu'en effet Libermann, en assignant au zèle de ses fils les misérables du monde, n'a pas voulu qu'ils en prennent la charge en bricoleurs, mais en missionnaires avisés, « vivant » leur vocation toute spirituelle, « pensant » leur activité, se concertant sur leurs méthodes et les adaptant continuellement aux situations changeantes. Merci au chanoine Blanchard, que nous avons voulu honorer par une critique loyale, mais, hélas ! forcément superficielle.

E D O U A R D

L O F F E L D

C . S . S P

L'EXPÉRIENCE DU FONDATEUR

tome II, pp. 345-449 *

Dans la quatrième Section du tome II, le chanoine Blanchard explore *l'expérience religieuse* du Vénérable Père Libermann. Cette section couvre un bloc d'une centaine de pages, dont nous voulons recenser une bonne partie.

L'auteur n'écrit pas l'histoire d'une des plus grandes figures, qui ont orné l'Eglise dans nos temps modernes ; il n'écrit pas une biographie, qui serait simplement une vie de Saint. Son œuvre est une hagiographie, mais une hagiographie d'un genre unique, et toute pure dans sa forme. Il se penche sur une histoire de grâce, qu'une âme a vécue avec Dieu et que Dieu a vécue avec elle. C'est une histoire d'amour, qui ne livrera jamais entièrement son secret, car elle a été vécue à l'intérieur, où deux amours se rencontrent. Cependant, cette histoire se devine, lorsqu'elle éclate au-dehors sous l'impulsion de ces deux amours, amour de Dieu et amour de l'âme. C'est le cas du vénérable Père Libermann : à travers ses écrits spirituels et ses nombreuses lettres de directions, à travers l'étonnante variété de ses œuvres, qu'il avait conscience

* Les références indiquent ces pages.

d'accomplir sous l'action divine, l'auteur a su écouter Dieu et une âme dans les pulsations de leur amour mutuel.

C'est-à-dire que durant de longues années l'auteur a suivi une histoire mystique ; il l'a suivie dans ses méditations, dans l'esprit d'oraison. Si nous aussi nous voulons suivre cette histoire sur les traces de l'auteur, nous devons la lire dans le même esprit, c'est la seule manière qui soit bonne.

Certes, il nous sera permis d'admirer en passant la vaste érudition de l'auteur, sa grande culture, l'abondance de sa documentation, son analyse pénétrante, son style frappant. L'auteur est un fin psychologue, il est familiarisé avec tous les courants de la philosophie, de l'art et de la littérature. Il est surtout un théologien de la grâce. Tout un traité de la spiritualité ascétique et mystique a été tissé à travers son œuvre, toujours dans une parfaite fidélité à l'enseignement et aux traditions les plus pures de l'Eglise. Il a su entourer la noble figure du vénérable Père du cadre qui lui convenait, mais de manière que seule cette figure soit toujours fascinante et que seulement vers elle le regard contemplatif reste toujours attiré.

chiffonniers de l'Eglise

L'expérience du Fondateur... En abordant ce thème, qui embrasse les moments les plus impressionnants de sa vie de grâce et d'amour, fécondée dans les plus durs labeurs, par les sacrifices les plus généreux, l'auteur nous ouvre ces perspectives : « Le paradoxe éclate : ce malade est un homme d'action, ce contemplatif un conquérant, ce mystique un missionnaire » (345). S'inspirant d'une lettre du Fondateur, écrite le 19 novembre 1847 à la Communauté de Dakar et du Gabon, l'auteur poursuit : « Il a été cet architecte qui a un plan d'ensemble et a reçu grâce d'état pour conduire les travaux ; il sut créer et maintenir entre les ouvriers l'harmonie. Constructeur d'une cité, il est père d'une famille » (345).

Le chanoine Blanchard n'a été en contact suivi qu'avec un petit nombre de Spiritains ; ses visites aimables à nos maisons étaient rares et courtes. Mais il sait qu'il lui est permis de donner au chapitre, qu'il consacre à l'analyse de la *Règle provisoire*, ce chapeau emprunté à une lettre du Fondateur, adressée le 6 septembre 1845 à la Communauté de Bourbon : « ...nous ne sommes que des chiffonniers dans l'Eglise » (359). Le vénérable Père s'explique : « Je vois bien et j'ai toujours cru, que Notre Seigneur nous a donné le plus mauvais lot parmi ses serviteurs, le plus difficile à défricher, le plus pénible et le plus dangereux. Nous n'avons pas le droit de nous plaindre... nous prenons ce que d'autres ne veulent pas, nous ne méritons pas mieux » (360).

Ce « lot le plus difficile, le plus pénible et le plus dangereux » nous est échu de par la volonté de Dieu, dans l'immense continent africain comme en Amazonie et en Guyane. Si nous l'avons défriché et fécondé, nous n'avons

pas pour autant hésité à y céder la place en certains points à un clergé africain par nous formé, comme à faire appel à d'autres instituts religieux missionnaires pour partager avec nous des tâches qui semblent plus spectaculaires. Mais malgré cela, comme à nos origines, jusqu'à nos jours ce sont toujours des missionnaires spiritains qui continuent en grande majorité à labourer cette part la plus ingrate du champ apostolique. Ces « chiffonniers de l'Eglise » se sentent à leur aise dans leur « brousse », dans leur « pori » comme dans leurs rudes montagnes et sur l'immense parcours des rivières. Ils ont peut-être le seul « tort », comme nous disait un éminent Délégué Apostolique, de ne pas faire de bruit, travaillant dur mais sans tam-tam. « Chiffonniers de l'Eglise », ils le restent en se penchant sur « les âmes les plus abandonnées ». C'est leur but et c'est leur gloire.

la règle et l'esprit

L'auteur analyse la *Règle provisoire* composée par le Père Libermann en 1840, à Rome, « dans le petit galetas qui lui servait de demeure et dont il se fit un petit désert » (360). Citant le Mémoire de M. Tisserant, l'auteur rappelle que le vénérable Père eut la pensée de consacrer son œuvre au Cœur de Marie et de donner ce nom aux missionnaires (361). « Ce fut sous cette impression ou, pour mieux dire, sous cette direction du Cœur de Marie, qu'il composa toute la Règle... Lorsqu'elle fut terminée, il s'aperçut alors, pour la première fois, que Marie s'était chargée elle-même, en lui inspirant ces règlements, d'y mettre un ordre et un enchaînement auquel il n'avait pas du tout songé » (361).

Cette consécration au très saint Cœur de Marie sera toujours la marque spéciale de notre famille religieuse, de sa spiritualité et de son apostolat. Le très saint Cœur de Marie, nous dit la *Règle*, est un « cœur éminemment apostolique et tout enflammé de désirs pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ». « Nous le considérerons comme un modèle parfait du zèle apostolique dont nous devons être dévorés et comme une source abondante et toujours ouverte où nous devons le puiser » (363).

C'est la *Règle*, qui détermine la fin de la famille missionnaire et cette fin le Fondateur entend qu'on ne l'abandonne jamais. Elle répond à l'intention de Dieu, « qui n'aide que ce qu'il veut », comme l'auteur nous le rappelle (362). Or c'est la *Règle* qui stipule que nous sommes voués à l'évangélisation des plus pauvres, « les plus négligés dans l'Eglise de Dieu » (362).

L'auteur semble évoquer l'esprit prophétique du vénérable Fondateur, lorsqu'il cite ces textes si adaptés à l'époque dans laquelle nous vivons : « Les Missionnaires seront les avocats, les soutiens et les défenseurs des faibles et des petits contre tous ceux qui les oppriment » (363). Le Fondateur ne préconise pas une action politico-sociale, mais uniquement une charité évangélique : « On fera tout ce qu'on pourra pour établir entre les riches et les pauvres, les blancs

et les noirs, cette charité chrétienne qui fait que tous les hommes se considèrent comme frères en Jésus Christ, afin d'éteindre par là les mépris et l'indifférence d'une part, les jalousies et les haines de l'autre. Mais il faut une grande prudence en cela pour ne pas tout perdre » (363).

C'est la Règle aussi, qui spécifie *les moyens*. Il y a d'abord ces règles positives, qui encadrent en tout l'Institut la vie et l'activité de ses membres. Mais le Fondateur vise avant tout l'esprit. Aussi a-t-il tenu à donner dans la Règle une large part à cet esprit de sainteté, qu'il veut inculquer à ses fils. L'auteur cite à ce propos une lettre du 9 juillet 1840, adressée par le Père Libermann à un ami, le chartreux Dom Salier : « Il y a d'abord le texte de la Règle... Outre cela, sur chaque numéro ou article, j'ai donné une glose explicative assez étendue, dans laquelle je tâche d'inculquer l'esprit de l'œuvre... J'y vise à conduire les âmes à la perfection du missionnaire... Elle est plus considérable que je ne l'avais cru avant de commencer ; mais je n'en suis pas fâché » (361).

Pour cette Règle, pour ses prescriptions positives comme pour son esprit, le Fondateur demande *la ferveur et la fidélité*... « ne disant jamais : c'est assez » (360). Le manque de ferveur et de fidélité est aux yeux du vénérable Père « une espèce de péché originel ». C'est « d'abord manquer à Dieu qui nous exprime sa divine volonté par les Règles » (376), mais c'est en plus un péché qui étend ses suites néfastes sur tout l'avenir. Une année avant sa mort, le 24 février 1851, dans une lettre au plus saint de ses fils, le Père Laval, apôtre de l'Île Maurice, le Fondateur s'exprime comme suit : « ...la conservation de l'esprit de la Congrégation et la ferveur, la persévérance des missionnaires dépendent de la fidélité aux Règles... Si les Règles ne sont pas observées maintenant, elles le seront moins encore plus tard, et tous les motifs qui justifient chez vous l'inobservation des Règles peu importantes, justifieront aux yeux de ceux qui viendront après vous l'infraction des plus importantes. Si donc vous ne faites pas tous les efforts pour observer la Règle en perfection, c'est une espèce de péché originel que vous commettez » (376-377).

Personne ne sera surpris que l'auteur cite longuement cette lettre du 21 septembre 1851, adressée par le Fondateur aux Missionnaires de l'Île Maurice, quelques mois avant sa mort (377). Son regard prophétique met tous ses fils en garde contre cet activisme naturel, qui, sacrifiant la Règle pour un succès apparent, dessèche toute vie de grâce : « ... Nous avons à nous prémunir contre un danger imminent qui est inhérent à toute œuvre en Mission. Ce danger consiste à ce que chaque missionnaire prenant à cœur... l'œuvre... lui sacrifie la Règle... il s'absorbe tout entier dans son œuvre... et s'affranchit trop facilement des liens... Il résulte de là que... ce qu'on avait gagné pour le moment on le perd au centuple dans la suite des temps. On voit des âmes à sauver, du travail à faire, mais la vie de communauté est une entrave, on s'en débarrasse... On croit obéir à un mouvement de zèle et on suit l'entraînement bouillant de la nature. On se console de la perte de l'esprit intérieur par le bien qu'on a fait dans les âmes... et on ne considère pas le mal qu'on

se fait à soi-même et aux autres. On fait un peu de bien en petit et on fait le mal en grand, en relâchant tous les liens... Nous avons donc à nous occuper sérieusement de la question vitale de la discipline générale de la Congrégation. Nous avons à veiller à cette ardeur qui vous dévore... qui détruit la vie régulière... je veux vous prémunir... contre le penchant naturel du missionnaire et contre les circonstances à venir » (377-378).

L'auteur relève ce même souci du Fondateur pour la *ferveur* et la *régularité* dans les « *Instructions aux Missionnaires* », qui datent également de 1851 : « C'est un testament, qu'il voudrait leur laisser » (369). « La *Lettre d'envoi*, dit l'auteur... est émouvante d'humilité et de force surnaturelle » (370). Ses exhortations se situent dans les horizons de la vie apostolique, « dans une perspective de sainteté très exigeante et de réalisme expérimental » (371). Elles sont directes et concrètes, elles gardent toute leur valeur pour notre apostolat moderne. « Le Père Libermann, dit l'auteur, n'écrit pas pour des Chartreux, mais pour des missionnaires et pour des missionnaires d'Afrique : aussi fréquentes sont les considérations d'ordre climatologique et l'influence de ces facteurs sur le psychisme du missionnaire est souligné... En méditant ces pages, les ouvriers de la Guinée et du Gabon pouvaient avoir la certitude d'être compris » (372).

« constellation familiale »

On admire ce beau chapitre que l'auteur a consacré aux « compagnons » groupés autour du Fondateur : « Ce rassemblement d'hommes différents par le passé, la naissance, l'âge, le caractère, l'intelligence, les grâces, mais unis dans une même intuition pour une volonté identique d'apostolat, est un signe supplémentaire de la Volonté de Dieu » (380).

Déjà ils sont nombreux. Pourtant le Fondateur a pris comme règle de n'attirer personne, il attend ceux que Dieu lui donne ou que le très saint Cœur de Marie lui amène. L'auteur relève sur les listes du noviciat de La Neuville et du Gard, depuis l'origine de la Congrégation jusqu'à la mort du vénéré Père, donc en moins de dix années, 186 entrées de sujets se destinant au sacerdoce et 66 Frères (381).

Dans le premier article nous trouvons les « *Inspirateurs* », Frédéric Le Vavas seur et Eugène Tisserant, dans un autre, les trois premiers évêques missionnaires, ensuite on verra les fils du Fondateur « sur les chantiers de Dieu », missionnaires de Bourbon, Haïti, Maurice, la Guinée, l'Australie.

L'auteur aurait préféré consacrer à chacun d'eux une monographie ; s'il doit se contenter de « tracer quelques silhouettes » (382), c'est qu'à travers la silhouette des fils il entend nous révéler le visage du Père. En effet, il laisse « au P. Libermann de juger ses enfants avec sa bonté indulgente et sa pénétration inégalable » (382). Nous trouvons dans ces articles des pages émouvantes. Cette recension nous impose, à notre regret, des limites, dans lesquelles forcément s'effacent même ces silhouettes.

Frédéric Le Vasseur reste incontestablement « le fils de prédilection du Fondateur » (384), malgré les « terribles bourrasques » (384) d'une tentation, qui soulève ce fils contre le Père, qui ne lui refuse ni son affection ni son entière confiance. Le vénérable Père lui écrit : « Vous êtes celui auquel je suis le plus attaché... il me serait bien consolant d'avoir avec moi un autre moi-même » (384).

Eugène Tisserant : « cœur tout haïtien » (388), créole d'une « imagination ardente » (389). Le vénérable Père voyait en lui un enfant bien-aimé de Marie, « qui conduisait tous les pas du cher et fidèle enfant de son Cœur » (390). Nommé Préfet apostolique de la Guinée, à l'âge de 31 ans, il périt en 1845 dans le naufrage du *Papin* avec soixante-quinze victimes, après avoir absous les passagers et baptisé un juif (391).

On admire dans tous les fils du Fondateur leur ardente dévotion au très saint Cœur de Marie. Voici les Evêques :

Monseigneur Truffet trouve sa vocation missionnaire dans le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires à Paris. Il aimera à s'appeler « l'Evêque du Cœur de Marie ». Il écrira : « Le Cœur de Marie est le vrai missionnaire des Noirs » (381).

Le vénérable Père n'a pas hésité à proposer, pour l'épiscopat, des fils qui ont à peine achevé leur formation dans le noviciat, ou d'autres très jeunes et sans expérience encore. Tout en les suivant de sa sollicitude paternelle, il leur fait confiance. La sagesse de la Sainte Eglise manifeste cette même confiance, quand elle nomme ses fils africains comme évêques des diocèses africains.

Monseigneur Truffet est consacré évêque, à Notre-Dame des Victoires, le 25 janvier 1847, moins de trois semaines après son noviciat. Cet Evêque, « esprit supérieur et distingué » (392), mais aussi « esprit ardent et... imagination vive et impressionnable » (394), au jugement du Fondateur, commet l'imprudence de se soumettre, lui et ses missionnaires, au régime alimentaire du pays, sans transition aucune. C'est la catastrophe : après huit mois d'apostolat il mourait victime de sa générosité imprudente, à la suite de « ce malheureux régime » (394).

Monseigneur Bessieux, ce grand « évêque-ouvrier », restera, devant l'histoire « le pionnier du Gabon » (396). Ses vingt-sept ans d'Episcopat seront consacrés à y implanter l'Eglise. C'est, lui aussi, un enfant de Notre-Dame des Victoires (395). Il avait déjà trente-neuf ans, quand il entra dans la Congrégation ; « C'est un vieil enfant, écrira le Vénérable Père, excellent prêtre, d'une très grande simplicité... il a l'esprit vif... sans fiel et sans malice... ses disputes ne sont que des disputes d'enfant, qui amusent » (390).

Evêque à vingt-huit ans — est-ce un record ? —, sacré en 1848, vingt mois après son noviciat, *Monseigneur Kobès* est jugé par le Vénérable Père « sans contredit, le membre le plus brillant de la Congrégation » (398)... « un homme d'une très grande portée, d'un jugement exquis, et d'un esprit supérieur ». Mais bientôt aussi le Fondateur découvre les défauts de ses grandes qualités : « trop

tenace à son autorité, trop de confiance dans ses propres idées... trop d'ardeur et pas assez de mesure... trop de raideur dans sa marche » (399), défauts que l'autorité paternelle du Fondateur sait corriger « par une petite monition » (399). Monseigneur Kobès reste, dans l'histoire de nos missions, « un chef de grande taille » et « un grand évêque » (400).

En pays de mission, « sur les chantiers de Dieu », l'auteur rencontre dans la galerie des portraits spiritains, « de grands missionnaires », mais aussi « les enfants terribles », et à côté d'eux « les sages » et « les spirituels ». Ces pages sont touchantes, elles sont instructives aussi. Jugeant ses fils, esquissant leurs silhouettes, le Fondateur illumine l'intérieur des contours par des clartés, mais il trace également ces ombres qui font mieux ressortir leur profil. Dans ces ombres nous nous reconnaitrons parfois nous-mêmes.

Le vénérable Père ne s'est-il jamais trompé dans ses jugements ? Ni sa sainteté éminente ni le charisme de discernement des esprits, qu'il possédait à un haut degré ne le rendaient infaillible (391) ; l'expérience est toujours indispensable. S'il s'est trompé dans des cas individuels, il a su modifier ou corriger ses jugements, fussent-ils favorables ou défavorables (405).

L'auteur, avec une délicatesse obligeante, résume ainsi ses impressions sur cette « constellation familiale » : « Il s'est créé un type spiritain... dont les dominantes sont la solidité de la foi et du bon sens, la cordialité et la générosité, la netteté simplificatrice dans les conceptions et la continuité infatigable dans les réalisations. Les fils du Père Libermann n'ont jamais recherché ni la finesse des manières qu'ils remplacent avantageusement par la belle politesse du cœur ; ni les subtilités philosophiques d'abstractions irréelles auxquelles ils préfèrent les lignes droites de la doctrine, ni les ambiguïtés d'une certaine diplomatie ecclésiastique à laquelle ils opposent la franche rudesse de la Bible et la simplicité transparente de l'Évangile » (381).

Prêtres, religieux, missionnaires et laïques, venus nous visiter dans les communautés de nos Provinces et de nos Missions, ont été frappés par notre simplicité et cordialité, surtout par notre esprit de famille, qu'ils nous envient. Ce n'est pas à dire que tout soit parfait chez nous : la simplicité, elle aussi, a ses limites ; elle a de plus ses exigences qu'il est nécessaire de ne pas mésestimer.

Le Fondateur et ses fils... Comme conclusion citons deux textes, que le chanoine Blanchard place en exergue de son troisième chapitre et qu'il emprunte à la lettre adressée le 9 mars 1845 à Mère Javouhey :

...Ils sont comme de petits enfants avec moi (383).

Une œuvre entreprise avec cette union qui existe entre nous, avec cette conformité de vues et de conduite, avec un zèle prudent et modéré, ne peut manquer d'avoir du succès, si elle est susceptible d'en avoir (380).

Que ces deux textes gardent toute leur valeur pour les Spiritains d'aujourd'hui !

PRÉSENCE DE LIBERMANN

BRÈVES NOTES DE LECTURE : 1960-1961

Libermann et Scheeben

Les Jésuites anglais viennent de lancer une revue trimestrielle de spiritualité, *The Way*¹. Son premier numéro (janvier 1961) s'ouvre par un article sur la spiritualité moderne signé du P. M.-C. d'ARCY. S'interrogeant sur les origines de celle-ci, l'auteur pense que le décret de Pie X sur la communion fréquente fut bien plus le signe que la cause du changement. C'est alors qu'il rapproche Libermann de Scheeben et les désigne comme des pionniers de ce nouveau style de vie spirituel. « Bien avant 1905, écrit-il, des écrivains comme Scheeben († 1888) ou le vénérable Libermann († 1852) par exemple, enseignaient déjà ce que l'on regarderait comme caractéristique de l'actuel esprit de l'Eglise » (loc. cit., p. 1). Deux pages plus loin, après les avoir cités à nouveau, l'auteur poursuit : « Il y en eut d'autres, des hommes de génie comme Newman, Rosmini, l'abbé Huvelin et le baron Frédéric von Hügel... »

Semblable mise en parallèle émanant d'un spécialiste aussi autorisé, dans un article de ton si mesuré, mérite réflexion. Force est bien de constater que Libermann est loin d'avoir dans l'Eglise d'aujourd'hui une audience proportionnée à l'importance qui lui est ici reconnue. En dehors des revues spirituelles, en dehors de l'œuvre de M. Blanchard et des recensions qu'elle a suscitées, il a été fort peu question de lui depuis deux ans dans la littérature spirituelle ou missionnaire et notre moisson sera maigre. Mais par là même elle nous donne la mesure de la tâche qui nous reste².

Etudes spirituelles

Nous avons déjà présenté la nouvelle biographie anglaise que nous devons au P. Van Kaam et le récent livre du P. Kelly sur la spiritualité missionnaire³. Au Portugal, le P. A.F.M. dos SANTOS NEVES a fait sa thèse de philosophie sur la caractérologie du P. Libermann (thèse manuscrite, présentée en Espagne à l'Université de Salamanque, 1959).

En France, il faut signaler surtout les études du P. J. LETOURNEUR sur les trois portraits authentiques du vénérable Père⁴. Chemin faisant l'auteur redresse bien des erreurs de date, précise la chronologie des rencontres entre Libermann et la famille de son frère Samson. Mais surtout, grâce à ce travail, nous pouvons désormais mieux nous orienter à travers la série de portraits, dessins ou bustes plus ou moins fantaisistes, répandus depuis un siècle à travers livres et images. Nous ne possédons du Vénérable (en dehors du dessin bien connu de Mgr de Ségur le représentant sur son lit de mort⁵) que deux daguerréo-

1 31, Farm Street, London.

2 Cf. *Spiritus* n° 1, pp. 79-95, **Notice bibliographique récapitulative 1952-1959.**

Spiritus n° 3, pp. 283-285, **Présence de Libermann.**

3 Cf. *Spiritus* n° 6, pp. 86 et 112.

4 **Bulletin de la Province de France** (393, rue des Pyrénées, Paris 20°), n°s 113-114-115, avril à juillet 1961, pp. 489-497 ; 531-538 ; 564-572.

5 S'inspirant de ce dessin, M. et M^{me} Hartmann, sculpteurs ont réalisé en 1956, un gisant en grandeur naturelle, exposé dans la chambre où est mort le Vénérable.

types (plaques métalliques) datant l'un de 1841, l'autre de mai ou juin 1847 (date établie par le P. Letourneur). Malheureusement ils ont été si malencontreusement et si gravement rayés par les photographes postérieurs à qui on les confia pour reproduction, qu'il est maintenant impossible d'en tirer parti directement (p. 495 et p. 567, note 14). Deux portraits anciens, exécutés d'après ces originaux au temps où ils étaient moins abîmés, offrent de bonnes garanties de ressemblance. Il y a d'abord une gravure sur bois de Boetzel dont on ignore la date et dont on n'a plus que de très mauvaises copies (cf. N.D., XIIIa, p. 7). « Le regard est vif et la bouche souriante. » Le P. Xavier, neveu du Vénérable, écrivait à son propos en 1899 : « C'est certainement le portrait le plus ressemblant » (p. 571). Une autre esquisse fut réalisée en 1879 par un auteur inconnu qui « s'est manifestement inspiré du daguerréotype de 1841 ». Il avait été publié dans la traduction italienne de la petite biographie du Serviteur de Dieu, écrite par le P. Eschbach. M. Blanchard l'a remise à l'honneur en la plaçant en tête de son livre. Le P. Letourneur ne craint pas de dire que « c'est actuellement le meilleur portrait du vénérable Libermann » (p. 497). Nous ne sommes cependant pas sans espoir d'un meilleur résultat.

En 1960, en effet, on a retrouvé par hasard une épreuve-papier non retouchée, reproduisant le daguerréotype de 1847 et datant de 1875 (avant la détérioration de l'original). Travaillant sur un agrandissement de ce document, « M. Frère-beau, portraitiste exposant au salon depuis cinquante ans », a réalisé en 1961 un très beau portrait qui a toute chance de nous restituer, autant qu'il est encore possible de le faire, le vrai visage de notre vénérable Père. Nous comptons bien le publier quelque jour en hors-texte accompagné d'une étude décrivant et justifiant les retouches que ce travail a nécessitées.

Une heure sainte avec le vénérable Libermann a été publiée par la « Revue Eucharistique du Clergé » (1961, n^{os} 4 et 5) sous la signature du P. J. LE MESTE.

Le P. M.L. FAY a écrit une courte mais excellente **introduction bibliographique** à l'étude du Père Libermann, à l'intention des missionnaires d'Afrique de langue anglaise. Nous le remercions de la bienveillance avec laquelle il y a présenté notre effort⁶.

Mentionnons quelques anciennes confidences, publiées par le « Bulletin de la Province de France » (BPF) :

Genèse de la doctrine sacerdotale du vénérable Père par H. GRAVRAND, 1947, avec annotations du P. Cabon (BPF n^o 107, mars-avril 1960, pp. 318-324).

Sacerdoce et vie religieuse dans la spiritualité du spiritain par M. PICARD, 1955 (BPF n^o 108, mai-juin 1960, pp. 331-341).

Le vénérable Père et le clergé indigène par R. CHARRIER, 1945 (BPF n^{os} 109-110-111, juillet 1960 à février 1961, pp. 367-372; 400-409; 426-431).

A propos de l'ouvrage de M. Blanchard

A l'occasion d'une recension, beaucoup ont repris à leur compte, avec des accents qui ne trompent pas, l'admiration de l'auteur pour son héros et l'autorité de ces critiques donne du poids à leur témoignage⁷.

Si l'on en vient aux remarques des recenseurs susceptibles de faire progresser notre connaissance de Libermann soit en mettant en question ou en nuancant certaines affirmations de l'auteur, soit en les appuyant d'arguments nouveaux, on aura peu de choses à relever jusqu'ici.

Le P. LE MESTE dans un survol du premier volume, de ton un peu familier (mais il ne destinait ces pages qu'au « seul public spiritain » qui saura les prendre *cum grano salis*)⁸, a collationné quelques textes ou témoignages supplémentaires intéressant la pensée du Véné-

⁶ *African ecclesiastical Review*, juillet 1961, pp. 241-243.

⁷ Voir en particulier les recensions de L. Renard, E. Ledeur, A. de l'Annonciation, A. Boutry, B. Piauult dont les références ont été données plus haut.

⁸ BPF n^o 115, juin-juillet 1961, pp. 572-583.

nable sur l'Ancien Testament, son attitude à l'égard de saint François de Sales, à l'égard de l'étude, sa vie mystique.

Des hésitations se font jour pour déterminer la chronologie de l'itinéraire mystique suivi par le Vénérable. Quand entra-t-il dans la « 5^e demeure » ? (id., p. 580). Quand éprouva-t-il « la nuit de l'esprit » ? (revue Carmel, loc. cit.).

Libermann admet sûrement que « les Dons du Saint Esprit atteignent aussi bien » l'intelligence que la volonté. En relisant attentivement le texte qui fait difficulté au recenseur de cette dernière revue (texte cité par M. Blanchard, I, p. 231) on s'aperçoit que le volontarisme de Libermann est aussi nuancé que ferme. Il faut dire aussi que la conception philosophique qu'il se faisait de la structure de l'âme devra bien un jour être étudiée pour elle-même.

Le séjour de Libermann à Rennes (1837-1839) est encore enveloppé de trop d'obscurités pour que nous n'accueillions pas avec une grande reconnaissance les éclaircissements que nous apporte le P. Ch. du CHESNAY dans un récent article de « Notre Vie » intitulé : *Le vénérable Libermann, saint Jean Eudes et les Eudistes*⁹. Les archives des Eudistes conservent des lettres de M. Mollevaut adressées à M. Louis où il est question de Libermann, telle celle-ci, d'ailleurs déjà citée dans la biographie de M. Louis publiée en 1893 : « Si vous aviez tenu le noviciat, rien de fâcheux ne serait arrivé. Libermann a mille bonnes qualités ; je crains qu'il n'ait pas celle du gouvernement [...]. La sainteté ne suffit pas ; il faut surtout fermeté et prudence » (loc. cit., p. 337). Il est délicat d'établir la vérité dans des situations où se trouve intéressée une autre congrégation que la sienne. Le plus loyalement du monde, chacun tend naturellement à prêcher pour son saint. Concernant la conduite du noviciat de Rennes, le point de vue de Libermann, maître des novices, sans le titre, et celui de M. Louis, le supérieur, étaient différents. On sait comment de tels rapports sont générateurs de tensions, sans qu'il soit besoin d'en faire grief à personne. Le P. du Chesnay montre

bien que M. Louis n'était pas infidèle à l'esprit de saint Jean Eudes et qu'il n'avait pas oublié la fin de sa congrégation. M. Blanchard n'avait d'ailleurs pas prétendu le contraire. Cependant les faits qui étaient occasions de conflit entre Libermann et son supérieur (quelque jugement qu'il faille porter sur l'attitude peut-être trop rigide du maître des novices) semblent bien confirmés plutôt qu'infirmer par l'étude du P. du Chesnay. On reconnaît que M. Louis pouvait avoir « tendance à s'occuper un peu trop de son noviciat » surtout la première année. Il est sûr aussi qu'il s'intéressait plutôt aux collègues et craignait de prendre en charge des grands séminaires. Il avait certes ses bonnes raisons pour tout cela. Il apparaît encore qu'avant février 1838, il avait conçu les entretiens du noviciat comme devant être une simple glose de Rodriguez. Mais nous sommes heureux que le P. du Chesnay nous restitue un portrait plus étoffé de M. Louis où ces détails (qui n'en étaient pas aux yeux de M. Libermann) reprennent leurs justes proportions. Par contre on ne peut expliquer les réactions de M. Libermann en évoquant « le peu d'attrait qu'éprouvait alors le Vénérable pour saint François de Sales » car cela est loin d'être établi ; ce qu'il combat c'est « une piété à la saint François de Sales », c'est-à-dire pour reprendre les termes de M. Blanchard « les interprétations amollissantes qu'on a données de sa doctrine » (I, p. 197).

On sait qu'un ancien novice de Rennes, M. Mangot, a fait en 1878 une déclaration déplaisante au sujet de M. Louis qui aurait « cherché à effacer le plus possible le souvenir du vénérable Père » (N.D., I, 533). Que vaut ce témoignage et à quoi fait-il allusion ? Sans doute ne le saurons-nous jamais. Le P. du Chesnay signale en tout cas trois faits qui, sans le contredire positivement, tendent heureusement à l'infirmier. D'une part les anciens novices de Rennes demeurèrent en fait très attachés au Père Libermann, d'autre part M. Louis lui-même conserva les lettres qu'il reçut

9 Revue « Notre Vie » (I, rue Jean-Dolent, Paris 14^e), n° 83, sept.-oct. 1961, pp. 331-341.

encore de Libermann en 1842 et 1848, enfin « on chercherait vainement dans nos archives, écrit l'auteur, des traces du sentiment mesquin prêté par M. Mangot à M. Louis » (p. 340).

Fils de Libermann, nous avons trop hérité de saint Jean Eudes pour ne pas partager la gratitude de notre vénérable Père envers M. Louis ainsi que son fidèle attachement à la congrégation des Eudistes (cf. Blanchard, II, pp. 19-20).

Dans l'histoire du XIX^e siècle

Nous avons déjà relevé la scandaleuse absence de Libermann dans les deux gros volumes que l'*Histoire de l'Eglise* de Fliche et Martin consacre au XIX^e siècle (cf. *Spiritus* n° 1, p. 92). Heureusement une nouvelle édition du tome 20, épuisé, s'apprête à lui rendre meilleure justice.

Grâce à l'édition récente du *Commentaire* de saint Jean et au petit livre de Mgr Gay qu'il mentionne tous deux dans sa bibliographie, Franz WEYERGANS, l'auteur du roman « Les gens heureux », a mieux deviné « le doux Père Libermann » (p. 79) « l'homme des déchirures » (p. 28). Dans son petit livre de la collection « Je sais — Je crois » intitulé *Mystiques parmi nous* (Ed. Fayard, Paris 1959) où il a voulu retracer l'histoire de la spiritualité de 1789 à nos jours, Libermann se trouve rapproché tour à tour de Don Bosco pour sa pauvreté (p. 30), du Père de Foucauld pour l'amour des peuples de couleur (p. 37), de Thérèse de Lisieux et du curé d'Ars pour son message de pauvreté spirituelle (p. 103). Citons quelques lignes des trois belles pages que l'auteur lui consacre (pp. 79-83) : **Il est actif dans la passivité [...] à la fois grand théologien, grand missionnaire et mystique. Tout se tient en lui [...]. La maturation de M. Libermann, qui devait connaître en dix ans des travaux et des succès qui combleraient plusieurs vies, elle tient à la patience qu'il mit à subir la préparation que Dieu lui imposait [...]. Cette vie consumée dans l'attente, maltraitée par la maladie, toute de douceur et d'espérance, devait peser lourd dans la balance divine et à ce mystique ardent et tranquille, on peut sans hésiter attri-**

buer beaucoup de ces grâces qui aidaient les missionnaires d'Afrique et d'Amérique.

On sera à la fois curieux et un peu anxieux de savoir le sort que lui a fait, de son côté, le passionnant volume de plus de mille pages que DANIEL-ROPS vient d'écrire sur la période qui va de 1789 à 1870. L'index onomastique de *L'Eglise des Révolutions* (Ed. Fayard, Paris 1960), est d'une incroyable richesse ; il nous apprend que le Père Jacob (sic) Libermann y est six fois nommé¹⁰. Mais il l'est seulement à titre de converti et de fondateur d'une société missionnaire (voir surtout pp. 756-757) dans le paragraphe intitulé : Un pullulement de congrégations. On ne peut soupçonner que Libermann a été en même temps, l'un des grands mystiques et maîtres de vie spirituelle du temps, « le plus grand directeur de conscience du XIX^e siècle » (P. de Guibert, s.j.). Nous lisons ici au contraire qu'avant 1870 (Mgr Gay n'ayant commencé à publier qu'en 1875), les deux plus grands écrivains spirituels furent Mgr de Ségur et le P. Faber (p. 927).

Après l'œuvre de M. Blanchard, pareil oubli ne sera plus pensable, mais à qui la faute si Daniel-Rops ne trouve à citer, comme ouvrage important sur Libermann, que la biographie du P. Briault (p. 969) ? Or on sait quelle image tronquée ce livre a donnée du Vénérable. Qu'on ne se méprenne donc pas sur le sens de nos remarques. Il ne s'agit pas de faire grief à l'auteur de si vastes synthèses d'un défaut très mineur de son œuvre, mais bien plutôt de déplorer l'absence de solides monographies historiques aptes à révéler l'exacte envergure de notre Père. Les spiritains qui savent que les leçons et l'expérience de Libermann peuvent encore vivifier les âmes et les missions d'aujourd'hui doivent porter le souci de remédier à cette carence.

ATHANASE BOUCHARD, C. S. SP.

¹⁰ Corrigeons quelques petites erreurs ou lapsus : Libermann ne s'appelait pas Paul-François et n'est pas le fondateur de Sion (p. 925). Il n'est pas né en 1804, mais en 1802 ; il s'est converti en 1826 et non en 1824 (p. 757).

CE QU'EN PENSENT LES JEUNES

Présentant longuement et chaleureusement, dans la Revue Thomiste d'avril, l'ouvrage de M. Blanchard, le P. Lavaud nous fait cette confidence : « Si grande est la valeur de son œuvre (à Libermann) que nombre de ses fils préparant leur doctorat — je l'ai vu à Fribourg et à Rome — voulaient faire leur thèse sur quelque point de son enseignement. J'ai même cru devoir, autant qu'il dépendait de moi, freiner cet empressement, sans doute avais-je tort, n'ayant pas moi-même assez fréquenté Libermann pour l'apprécier à sa juste valeur » (*loc. cit.*, p. 284 en note).

Cet attachement des jeunes à Libermann, lorsqu'ils sont mis en contact avec lui (ce qui arrive forcément, mais sans doute uniquement, dans les maisons de formation spiritaines) se constate-t-il encore aujourd'hui ? Que pensent nos jeunes gens de sa spiritualité ? Indépendamment de l'esprit filial qui doit leur inspirer le désir de se pénétrer de sa doctrine, pourquoi y portent-ils intérêt ou au contraire qu'est-ce qui leur rend son approche difficile ? Pensent-ils qu'elle ait quelque chance de trouver audience dans notre monde moderne et chez les jeunes ? Telle est l'enquête que nous avons lancée il y a deux ans à travers nos scolasticats par l'intermédiaire des **Groupes d'Etudes Spiritaines** qui s'y sont développés et multipliés spontanément depuis la guerre. Et c'est le lieu de témoigner que bien des initiatives qui stimulent aujourd'hui le renouveau libermanien, ont germé dans ces cercles créés par les jeunes eux-mêmes, à partir de 1945.

Nous avons reçu 74 réponses, individuelles ou collectives émanant de six pays différents¹. Leur convergence étonnante par-delà les frontières, sur les

points au moins qui nous intéressent ici, nous aide à les résumer.

Par suite de l'absence d'introduction ou d'initiation adaptée, suggérant une série graduée de lectures, la première rencontre est souvent un échec. La place matérielle tenue dans les premiers tomes des lettres par le thème du renoncement fait croire que Libermann réduit presque la spiritualité à cette exigence. L'ignorance de son vocabulaire (le « sens qu'il donne au mot nature » : 20. Canada ; « des expressions terribles au sujet de la nature humaine » : 51. Portugal) contribue encore à le faire passer pour « janséniste » (20. Canada ; 41, 45, 59. Irlande) et disciple de la loi de crainte. Défiguré par cette réputation d'austérité, Libermann fait peur, paraît excessif, inaccessible, « alors que de son temps tous s'approchaient de lui... » (24. Canada ; 38. Irlande), « alors qu'il est d'une bonté et d'une douceur sans mesure dans ses lettres aux missionnaires » (23. Canada).

Il est remarquable en effet de constater que cette première impression s'efface et même se retourne complètement chez tous ceux qui ont su passer outre et approfondir. Qu'est-ce qui leur a donné le courage de le faire ? Souvent, outre l'attachement filial, c'a été la découverte de l'homme ; son courage indomptable,

1 Bien sûr, il ne saurait être question de dévoiler ici tous les enseignements de cette enquête ; le questionnaire d'ailleurs cherchait aussi à éclaircir certains problèmes de méthode, d'intérêt strictement spiritain. Les scolasticats ayant envoyé des réponses recevront d'ici quelques mois un compte rendu plus détaillé. Pour plus de discrétion, les réponses citées sont désignées par un simple numéro d'ordre et leur pays d'origine.

sa foi héroïque, sa totale confiance en Dieu, sa paix inaltérable dans les plus terribles épreuves ont réussi à les fasciner même à travers de bien quelconques biographies (2, 8, 11, 12, 15). « Ces faits demandent une explication que je cherche dans ses écrits » (2. Angleterre).

Alors promptement c'est la découverte d'une physionomie et d'une doctrine toute différentes de celles qu'on avait d'abord imaginées. En essayant d'exprimer ce qu'ils y trouvent d'attachant et de séduisant, toutes les réponses, ici surtout, se rejoignent, se recouvrent et se complètent. Cette spiritualité est apparue authentique c'est-à-dire vivante et vécue; elle n'est pas théorique mais pratique, concrète, elle est plus basée sur l'expérience que sur les livres. Simple, « claire et nette », elle va droit à l'essentiel; cependant elle est complète: chacun y trouve le diagnostic de son état d'âme et la conduite qu'il doit tenir en toute circonstance pour atteindre Dieu. Vigoureuse, solide, radicale, absolue, elle apparaît en même temps équilibrée, modérée, « profondément humaine », à la fois très exigeante et merveilleusement pacifiante. A l'appui de chacun des termes ici employés, nous pourrions citer plusieurs réponses. La place nous manque. Aussi nous nous bornerons à relever celles qui ont davantage valeur de témoignage. Elles soulignent le caractère extrêmement personnel et quasi expérimental qui marque presque toujours l'attachement à cette spiritualité.

Angleterre :

3. « D'autres lectures vous stimulent ou vous rappellent votre devoir. Les écrits de Libermann semblent traiter vos propres problèmes et vous apportent une sensation de sécurité et de paix. C'est comme si la paix qui irradiait de sa personne durant sa vie, continuait de rayonner à travers ses écrits. Après de lui, je trouve un guide sûr pour ma vie, un directeur équilibré, mais par-dessus tout, auprès de lui, je trouve la paix. »

12. « Il me met merveilleusement en contact avec Dieu. »

Belgique :

13. « Son attitude envers la Sainte Vierge m'a toujours attiré. Pourquoi?... Il y a des choses qu'on ne sait pas expliquer. »

15. « En lisant ses lettres on est forcé d'être recueilli, de rentrer en soi-même et d'avouer sincèrement : oui cela vaut pour moi aussi. »

Cameroun :

64. « Chaque fois que j'ouvre les Lettres spirituelles, il me semble tomber comme par hasard sur tel ou tel conseil adapté à mon état d'âme. »

Canada :

18. « Je n'y suis pas attiré par un aspect particulier comme je serais attiré par la joie de saint François, la simplicité de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus [...]. Ce qui m'attire, c'est son radicalisme dans le but et les moyens, tout tendu vers les sommets — guerre à mort à la nature pour une soumission absolue à Dieu [...]. Cette absence de demi-mesures fascine mais aussi éloigne [...]. Mais il ne prêche pas la mort de la nature par la violence ni la montée vers les cimes par l'exaltation, au contraire [...]. Très exigeant mais extrêmement souple. »

21. « Une assez longue maladie m'a aidé à comprendre le Père Libermann que j'avais d'abord trouvé trop rigoriste. J'ai été tout surpris de constater comment sa spiritualité était faite de simplicité, d'amour et de confiance en Dieu. »

France :

36. « Lorsque j'ai des inquiétudes ou des doutes, il me suffit de lire une ou deux lettres spirituelles pour retrouver la paix intérieure. »

67. « Il est à la fois très personnel (s'engage tout entier dans ce qu'il dit), très direct (je n'ai jamais pu lire un seul texte du vénérable Père sans qu'il me touche, sans qu'il m'accule dans certain cas) et universel. Il va à l'essentiel et s'adresse à tous : il n'impose pas de structure active et par là s'impose à toutes les catégories d'âmes. »

69. « Souvent j'ai expérimenté que dans les moments de dissipation... la « rencontre » avec certaines lettres me remettait très vite d'une manière surprenante dans le désir de ne vivre que pour Dieu seul et cela dans la paix, loin de tout découragement. »

Haïti :

31. « C'est drôle ! Aussitôt que se pose une question, que ça va mal, je trouve chez notre vénérable Père le jour même et par un mystérieux accord la réponse adéquate. »

Hollande :

37 (réponse collective). « Sa spiritualité est originale comme attitude de vie (impliquant) une liaison extraordinaire de l'activité « profane » du Père avec son élan vers Dieu [...] ce en quoi elle apparaît profondément biblique [...]. »

Irlande :

44. « Doctrine vigoureuse mais, dans la pratique, compréhensive de l'humaine faiblesse [...]. J'ai expérimenté son secours après l'avoir prié. »

59. « Il parle net tout en encourageant à la confiance. »

62. « Sa simplicité : pour lui pas question de 7^e demeure ni de pénitences extraordinaires. Primat donné à la charité. »

Portugal :

49. « J'ai noté que toutes les fois qu'il y a quelque cas obscur dans ma vie spirituelle, j'en trouve le remède dans la lecture du vénérable Père. »

53. « Spiritualité vraiment complète. J'y ai toujours trouvé une solution à mes difficultés. »

56. « J'y trouve la solution à beaucoup d'états dans lesquels la Providence me place (caractère, maladie...). »

Quand ces jeunes-là s'interrogent sur les chances qu'aurait cette doctrine, adéquatement présentée (condition essentielle soulignée par tous), d'intéresser et de servir la jeunesse chrétienne d'au-

jourd'hui, ils en énumèrent quatre principales :

Son authenticité répond à leur soif de sincérité, à leur horreur du « baratin » (28. France ; 51. Portugal).

Son radicalisme, sa « franchise brutale » (22. Canada), répondent à leur faim d'absolu : « les jeunes cherchent quelque chose qui soit vraiment héroïque » (62. Irlande). « Il est pour moi le saint du « rien » qui laisse la place au « tout » (32. France).

Sa vertu pacifiante répond au besoin de paix et d'équilibre qu'éprouvent les âmes vraiment profondes au sein d'un monde travaillé par une trop grande agitation, une fringale de vitesse, une insécurité croissante (73, 40, 44. Irlande ; 53. Portugal). « Lui qui a éprouvé la tentation du suicide, sans doute saurait-il redonner l'espoir à bien des jeunes de notre siècle en mal de désespérance » (19. Canada ; 56. Portugal).

Enfin son exclusion de tout système l'empêche de vieillir. « C'est une doctrine incapable de vieillir ou de dater parce qu'elle évite d'imposer des cadres précis, étroits, des techniques savantes. Souplesse, largeur de vue, liberté laissée à l'Esprit Saint en même temps qu'intransigeance sur quelques principes fondamentaux [...] en font un maître dont la doctrine serait bien accueillie à notre époque » (18. Canada).

Sans l'avoir cherché, cette analyse rejoint dans ses conclusions les pronostics formulés dès 1953 par M. Blanchard sur la modernité de Libermann (cf. *La Vie spirituelle*, février 1953, pp. 184-186). On ne peut s'empêcher de rêver au dynamisme, à la vitalité, au rayonnement dont reverdira la famille religieuse de Libermann quand tous ses jeunes aspirants partageront les convictions de ceux que nous avons cités.

Nous aurions aimé remercier personnellement chacun de ceux qui ont bien voulu prendre la plume pour répondre à notre questionnaire. Qu'ils sachent du moins que leur geste a été pour nous un encouragement et un vrai réconfort.

ATHANASE BOUCHARD, C. S. SP.

TÉMOIGNAGES

A PROPOS DU « LIBERMANN » DE M. BLANCHARD

● Dans un Carmel

22. « Beaucoup de points de vue me paraissent admirables dans le Père Libermann (...) dans la direction des âmes très particulièrement : disponibilité parfaite pour obéir au souffle du Saint Esprit. Rien de rigide — il ne « martèle » pas les âmes — il sait attendre l'heure — Ce n'est pas méconnaissance de la psychologie. Il sait tenir compte de la nature mais la dépasse pour suivre le mouvement de la grâce.

« Notre Père saint Jean de la Croix l'aurait aimé ! » (64 ans).

23. « La spiritualité libermanienne m'a frappée et captivée dès mon premier contact avec les Lettres en 36-37 (vers lesquelles j'ai été attirée par une étude du R. P. Liagre dans les « Etudes et Documents Thérésiens »), par sa doctrine de la passivité et du renoncement.

« Ce premier contact a été un choc de découverte et d'attrance pour cette attitude passive de l'âme en face de Dieu et la nécessité d'un complet renoncement pour la totalité du don. Il a été aussi le chemin dont Dieu s'est servi pour m'éclairer, me faire entrer dans la doctrine de Notre Père saint Jean de la Croix. A partir de ce moment j'ai étudié, assimilé celle-ci dans ces deux lumières : passivité et renoncement, climat d'attente pour recevoir Dieu... et climat d'absolu dans la réponse... » (49 ans).

24. « J'ai été extrêmement frappée, aidée et confirmée dans un attrait personnel par la « passivité » du Père Libermann, sa situation de vérité devant Dieu, de totale dépendance, l'équilibre supérieur qu'il y a trouvé » (27 ans).

à suivre

BLANCHARD (Pierre) : Sainte Marguerite-Marie. Expérience et doctrine. Ed. Alsatia, Paris 1961. 14 × 19 cm, 230 pages, 8 pl. hors-texte.

On a, depuis toujours, mais au cours des cinquante dernières années surtout, formulé tant de critiques, et plus encore d'insinuations perfides sur la voyante de Paray, que l'on risquait de provoquer une malaise ou même une répulsion à l'égard d'une sainte pourtant dûment canonisée. Il était donc hautement désirable que lumière soit faite, et l'on ne pouvait mieux l'attendre que d'un auteur comme le chanoine Pierre Blanchard, dont l'étude précédente sur le vénérable Père Libermann a montré la probité scientifique autant que la sûreté doctrinale. Certes, son dernier livre est loin d'avoir la même ampleur. Fruit de tri-duums prêchés à Paray-le-Monial, il trace en de trop courtes pages un programme si vaste et si complet qu'il aurait fallu un ouvrage bien plus considérable pour en établir les thèses et pour discuter les allégations portées contre sainte Marguerite-Marie.

A vrai dire, le bon sens devrait suffire à nous persuader que, pour essayer de comprendre quelque chose à la vie et aux révélations des saints, il faut surtout accepter de bonne grâce le milieu surnaturel où ils baignent et dont ils témoignent si expressément. « C'est donc à la lumière de la foi et dans l'univers de la grâce qu'il importe de situer,

d'étudier, de comprendre une expérience qui en procède », sans négliger pour autant les explications de la psychologie. C'est justement par là que l'auteur commence, puisque la première partie de son livre est consacrée à « la personnalité de sainte Marguerite-Marie ». Son raccourci sur l'évolution spirituelle de la voyante de Paray, qui va « du conflit à la consécration » semble fort juste. On aime surtout le voir souligner, à propos de l'acte de consécration, combien l'offrande de la volonté est animée de passion (p. 113) : c'est une alliance sur laquelle on n'a peut-être pas suffisamment insisté dans les traités de spiritualité. Mais la seconde partie est plus importante encore, puisqu'elle donne du « Message de Paray » une synthèse fort équilibrée. La dernière partie, enfin, traite de « La prière de sainte Marguerite-Marie », et il est bien vrai que — malgré d'outrageuses dénégations — ses écrits en font une sûre « Maîtresse d'Oraison ».

Ainsi la présente esquisse montre sous son vrai jour une figure que l'on avait si injustement caricaturée. Il suffit en effet de puiser dans les nombreux écrits laissés par la sainte ou par ses contemporains pour que la vérité transparaît. L'auteur ne s'en fait pas faute, et la multiplication même de ces citations fait de son livre une lecture spirituelle extrêmement profitable.

DOM CLAUDE JEAN-NESMY, O.S.B.

LIVRES REÇUS A LA RÉDACTION

ESPRIT SAINT VIERGE MARIE

MARTINEZ (Mgr Louis-M.), archevêque de Mexico : Le Saint Esprit — Le Don aux sept formes. Traduit de l'espagnol. Ed. Tequi, Paris, 154 pages.

DUBOIS (Mgr Marcel-Marie), archevêque de Besançon : Petite somme mariale, tome II (La dévotion à Marie, La liturgie mariale). Ed. Bonne Presse, Paris, 400 pages.

ROCHE (J.), s.j. : Le Silence de la Vierge, « Feuilles d'Évangile ». Ed. Lethielleux, Paris, 140 pages.

DEROO (abbé André) : Lourdes sans frontières. Le miraculé d'Oostakker. Ed. Saint-Paul, Paris, 124 pages.

MISSIONS

OGGE (Emilio) : Les Elus des Nations. Hiérarchie et clergé des chrétiens missionnaires. Traduit de l'italien. Ed. Mame, Tours, 324 pages.

DES ALLUES (Elisabeth) : Toumilline. A la recherche de Dieu au service de l'Afrique. Ed. du Cerf (Coll. « Rencontres », n° 60), Paris, 284 pages.

DE HUECK (Catherine) : Lettres à mon évêque. Introduction et traduction par Françoise de Castro. Ed. du Cerf (Coll. « Foi vivante »), Paris, 152 pages.

HUS (Alain) : Les religions grecque et romaine. Ed. Fayard (Coll. « Je sais - Je crois »), Paris, 128 pages.

• Une étude à faire par qui veut approfondir la missiologie des premiers apôtres.

JEAN DE PLAN CARPIN, franciscain : *Histoire des Mongols*. Enquête d'un envoyé d'Innocent IV dans l'empire tartare (1245-1247). Traduction française et présentation du P. Clément Schmitt, o.f.m. Ed. Franciscaines (Coll. « Aventuriers de l'Évangile »), Paris, 158 pages.

Documents catéchétiques n° 11, septembre 1961 (153, rue de Grenelle, Paris) : *Les Missions*.

Avec la collaboration de Mgr Marchand et de Mgr Vignon.

• Une synthèse très dense sur les buts et les moyens de la mission, illustrée par des dates, des chiffres, des noms, des cartes, des graphiques et seize splendides photos 24 × 30.

Dossier sur l'Angola, numéro spécial de *Tam-Tam*, revue des étudiants catholiques africains (6, rue Thibaud, Paris 14^e), avril-mai 1961, 126 pages.

Interservice. Nouvelle revue trimestrielle au service du laïc missionnaire. Dir. : Jacques Chiflet, 12, rue Sala, Lyon (2^e). France et Communauté : 5,50 NF, c.c.p. Lyon 5307-34.

SPIRITUALITÉ MISSIONNAIRE

SAINTE ANTOINE-MARIE CLARET : *Autobiographie*. Textes traduits par le Fr. Léonor-Alban, f.s.c., choisis et annotés par le P. Jean-M. Lozano, c.m.f. Ed. du Soleil Levant (Coll. « Les Ecrits des Saints »), Namur, 182 pages.

• Un contemporain espagnol de Libermann (1807-1870) qui fonde en 1849 la Congrégation du Cœur-Immaculé de Marie. Plusieurs chapitres sur les vertus du prédicateur.

SEUMOIS (André), o.m.i. : *L'anima dell'apostolato missionario* (2^e éd.). Ed. E.M.I., Bologne, 222 pages.

VANZIN (V. C.), s.x. : *Lo spirito missionario*, n° spécial de la revue *Fede e Civiltà*, octobre 1961, Parme, 80 pages.

VAN DER MEERSCH (Maxence) : *Pêcheur d'hommes*. Réédition du célèbre roman sur l'aventure de la J.O.C. Coll. « Le livre de poche chrétien », Paris, 254 pages.

De la vie parfaite ou Traité de la vie religieuse et spirituelle selon saint François de Sales. Textes rassemblés par le Père Alphonse Denis, moine de Tamié. Introduction de Daniel-Rops. Ed. Bonne Presse, Paris, 242 pages.

SACERDOCE

MOSSHAMER (Otilie) : *Prêtre et Femme* — Essai. Adaptation française d'après extraits par Madeleine Cé et Monique de Lesseps. Ed. Alsatia, Paris, 220 pages.

Ecrits spirituels et Paroles de l'abbé Huvelin. Recueillis par M.-Th. Louis-Lefebvre. Préface de S. Exc. Mgr Blanchet. Ed. Lethielleux, Paris, 197 pages.

Abbé Huvelin : *Le Regard du Christ*. Textes inédits réunis par M.-Th. Louis-Lefebvre avec une Préface du P. A.-M. Carré, o.p. Ed. Fayard (Bibliothèque Ecclesia), Paris, 183 pages.

Venez et Voyez. *Une année liturgique*. Homélie et sermons de l'abbé Huvelin. Textes rassemblés et annotés par M.-Th. Louis-Lefebvre. Ed. Fleurus, Paris, 250 pages.

Père de Foucauld, Abbé Huvelin. *Correspondance inédite*. Préface de Son Em. le cardinal Feltin. Mise en texte, notes et index de Jean-François Six. Ed. Desclée et Cie, Paris, 309 pages.

VERS LE CONCILE

VILLOSLADA (Ricardo G.), s. j. : *Causas y factores historiales de la ruptura protestante* (seconde édition amplifiée). Ed. Angeles de las misiones (Coll. Berriz), Biscaye, 120 pages.

URTASUN (Mgr Joseph), archevêque d'Avignon : *L'Evêque dans l'Eglise et son diocèse*. Ed. Fayard (Coll. « Je sais-Je crois »), Paris, 110 pages.

DIVERS

GLEASON (Robert W.), s.j. : *Le Monde à venir. Les fins dernières*. Ed. Lethielleux (Coll. « Théologie, Pastorale et spiritualité, Recherches et synthèses »), Paris, 190 pages.

MOUIREN (Trophime) : *La création*. Ed. Fayard (Coll. « Je sais-Je crois »), Paris, 136 pages.

AMIOT (F.), p.s.s., **DANIÉLOU** (J.), s.j., **BRUNOT** (A.), s.c.j., **CRISTIANI** (L.) et **DANIEL-ROPS** : *Les sources de l'histoire de Jésus*. Ed. Fayard (Coll. « Je sais-Je crois »), Paris, 124 pages.

La régulation des naissances, N°s 1 et 2, 1961 des *Cahiers Laënnec*, Ed. Lethielleux, Paris.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME II — 1961

N° 6	Fils d'Israël... pour le salut des nations	
DEBEBAN	Israël et nous missionnaires	5
HEIJKE	Vingt-cinq ans d'empreinte juive	31
SCHWARZ	Libermann et le mystère d'Israël	13
Chroniques	Le Judaïsme de Libermann d'après M. Blanchard (88) — Efforts catholiques pour un rapprochement judéo-chrétien (98) — On nous parle de l'âme d'Israël (98).	
N° 7	Première Pentecôte de l'Eglise	
BARJON	Le Signe du feu	117
BUIS	Joël annonce l'effusion de l'esprit	145
GALOT	Vous serez mes témoins	153
GILS	L'Evangile du Saint Esprit	163
Chroniques	L'Esprit Saint chez saint Jean (189) — Comment sommes-nous unis à l'Esprit Saint? (201) — Le Saint Esprit dans la Bible (208) — On nous parle de l'Esprit Saint (215).	
N° 8	Premiers prêtres africains — Figures spirituelles	
ANTOINE	L'abbé Stéphane Kaozé, du Congo	252
BRASIO	Le Père Louis Barros, d'Angola	242

DELCOURT	L'abbé Charles Maondé, du Congo	239
»	Un séminaire congolais au XIX ^e siècle	299
HIRTZ	L'abbé Eugène N'kakou, du Congo	267
KETTEL (Mgr)	Le bon Pasteur donne sa vie : l'abbé Thomas Beya, prêtre du Kasai	274
MORVAN	Le Père Guillaume Jouga, du Sénégal ..	229
RAPONDA-WALKER ..	Le doyen des prêtres africains vous parle	276
RATH	Laborieuse genèse des premiers séminaires africains	283
TSALA	L'abbé Tobie Atangana, du Cameroun ..	261
Chroniques	Chronologie des premières ordinations africaines (228) — Hommage au clergé congolais (par S. Exc. Mgr J. Fryns) (260) — On nous parle de la formation du clergé africain (325).	

N° 9 **Prophétisme de Libermann**

DILENSCHNEIDER ..	La vie en Marie d'après l'Ecole française	362
DUBREIL	Une voie de repos (xx)	351
GAY (Mgr)	Premières étapes de l'itinéraire mystique	339
LAPLACE	Discernement spirituel chez Libermann et chez saint Ignace	367
LE MESTE	Libermann a-t-il réussi ?	391
MARTIN	Prêtre et directeur d'âmes	373
Chroniques	Regards sur l'œuvre de M. Blanchard (416) — Présence de Libermann (436) — Ce qu'en pensent les jeunes (440).	

Autres articles et chroniques

GAY (Mgr)	Dans la contemplation, passivité ou abandon	6- 69
PIACENTINI	Esquisse d'un portrait — le Père Cabon	9-411
POUTET	Poullart des Places et Jean-Baptiste de la Salle	6- 49

Chroniques	Vers la béatification du Père Brottier (6-81) — Libermann et la restauration des ordres mineurs (6-68) — Lumière des gentils, un nouvel essai biographique (6-86) — La doctrine spirituelle du vénérable Libermann d'après un ouvrage récent (7-181) — Deuxième chronique de spiri- tualité missionnaire, à l'école des saints de la mission (8-307), à l'écoute des évêques de France (8-322).	
-------------------------	---	--

Fiches libermaniennes ..	n° 6 : Le moment de Dieu — n° 7 : Esprit Saint — n° 8 : Clergé indigène, II Projets pour l'exécution — n° 9 : Clergé indigène, III Commencement de réalisation.	
---------------------------------	--	--

Tableaux bibliographiques	Israël à travers les revues (6-95) — Ouvrages concernant le Judaïsme (6-110) — L'Esprit Saint chez saint Jean (7-199) — Le clergé local en pays de mission (8-329) — Revues du Clergé africain (8-330).	
--	---	--

Témoignages	6-111 ; 443.	
--------------------------	--------------	--

PRINCIPAUX AUTEURS RECENSÉS

Aron	98	Gelin	100	Mathew	326
Arsène-Henry	219	Guennou	312	Morant	325
Behler	196	Guillet	208, 212	Mosmans	331
Berrouard	196	Hesbert (et Bertaud)	309	Naidenoff	327
Bertaud (et Hesbert)	309	Heschel	104	Oesterreicher	94
Berthelon	315	Hubert	224	Pellegrino	224
Biot	224	Isaac (Jean)	214	Poisson	220
Blanchard 88, 416-435 ; 444		Isaac (Jules)	106	de la Potterie	197
Boismard	195	Jean d'Avila	201	Rétif	327, 332
Braun	190	Jean-Nesmy	217	Rouanet	310
du Chesnay	438	Jérémiás	101	Rubinowicz	108
Chiflet	222	Joos	334	Schwarz-Bart	98
Chouraqui	102	Judant	108	Serrena	326
Combes	335	Kelly	112, 181	Solignac	196
Coppens	197	Laurentin	224	Tardini	224
Dedeban	106	Lebbe	319	Thomas	215
Delp	221	Leblond	201	Thurian	335, 336
Demann	102	Le Brun-Kéris	222	Uris	105
Dewailly	331	Lécuyer	211	Vajda	104
Dumeige	336	Letourneur	436	Van Kaam	86
Edwards	223	Maertens	210	Waxman	103
Fabbri	117	Manna	317	Welte	216
Favre	327	Maritain	107	Weyergans	439
Fejtő	109	Martin-Achard	101		
Galot	193	Masi	326		

PAR

R. Beaupère - P. Blanchard - Ath. Bouchard - R. Braun - P. Buis - Ch. Couturier - G. Dedeban - J. Delaire - P. Démann - Despina de Sion - Ch. Ehlinger - P. Faucher - F. Gils - M. de Goedt - J. Gross - M. Hebga - J. Heijke - Cl. Jean-Nesmy - H. de Lavalette - M. Legrain - J. Le Meste - J. Lescure - E. Loffeld - Maryvonne de Sion - J. Nantet - L. Ngongo - J. Rath - A. Rétif - A. Riaud - P. Sigrist - J.-B. Tragella - F. Vallery-Radot - A. Van Kaam - L. Vogel.